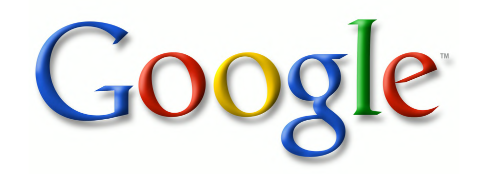


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

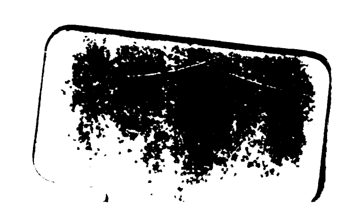



600025602L



E. BIBL. RADCL.

2032 d. 37



VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ L'EMPEREUR NICOLAS Ier,

Sur la Corvette le Séniavine,

Dans les années 1826, 1827, 1828 et 1829,

PAR FRÉDÉRIC LUTKÉ,

CAPITAINE DE VAISSEAU, AIDE-DE-CAMP DE S. M. L'EMPEREUR,
COMMANDANT DE L'EXPÉDITION.

Partie Historique,

AVEC UN ATLAS, LITHOGRAPHIÉ D'APRÈS LES DESSINS ORIGINAUX

D'ALEXANDRE POSTELS ET DU BARON KITTLITZ.

TRADUIT DU RUSSE SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL, SOUS LES YEUX
DE L'AUTEUR,

PAR LE CONSEILLER D'ÉTAT F. BOYÉ.

TOME PREMIER.

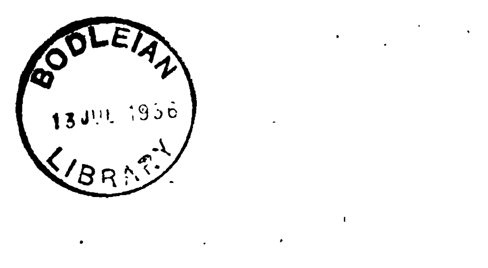


PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

1835.


BODLEIAN
13 JUL

A Sa Majesté Impériale

NICOLAS PREMIER,

EMPEREUR ET AUTOCRATE DE TOUTES LES RUSSIES.

INTRODUCTION.

Dans le cours des quinze dernières années, des bâtiments de guerre russes ont fait, presque tous les ans, des voyages autour du monde; mais, excepté les expéditions des capitaines Bellingshausen et Vasilieff, qui avaient pour but des découvertes géographiques, toutes les autres étaient destinées à porter des chargements à Okhotsk et au Kamtchatka, et à croiser dans les colonies de la compagnie russo-américaine; et, quoiqu'on n'eût pas ôté le droit aux commandants de s'occuper de recherches scientifiques, ils ne pouvaient cependant s'y livrer qu'en passant, et qu'autant que le permettait le but principal de leur voyage. Il n'est donc pas étonnant que la géographie n'ait retiré que peu d'avantages de toutes ces expéditions. Nous parlerons ici succinctement de tous ces voyages.

Le Kamtchatka, corvette de 28 canons, capitaine Golovnine (1817-1819), fut le premier vais-

seau (1) de la marine impériale qui fit, après la guerre, un voyage autour du monde. Après avoir doublé le cap Horn et visité le Kamtchatka et la côte N.-O. de l'Amérique, *le Kamtchatka* revint en Europe par la mer de Chine. On détermina dans ce voyage la position géographique des îles du Commandeur dans la mer de Behring, de l'île d'Oukamok et des îles de Toughidok et de Sitkhounok, situées sur la côte S.-O. de Kadiak.

Les corvettes *l'Orient* (*Vostok*), capitaine Bellingshausen, et *la Pacifique* (*Mirny*), commandée par le lieutenant M. Lazareff (1819-1821), remontèrent dans la mer Antarctique jusqu'à une latitude que, depuis Cook jusqu'à ce temps, aucun autre n'avait atteinte (2). Ces navigateurs y découvrirent les îles de Pierre Ier et d'Alexandre Ier; ils parcoururent ensuite les parages méridionaux de la Nouvelle-Écosse méridionale et la terre de Sandwich; et pendant les mois d'hiver de cet hémisphère, ils découvrirent plus de vingt groupes dans l'archipel Pomotou, et l'île Ono, ainsi que deux autres petites îles. Cet intéressant voyage n'a été publié que l'an passé.

Les corvettes *la Découverte* (*Otkrytié*), capitaine Vassilieff, et *la Bien-Intentionnée* (*Blagonamé-*

(1) Sans compter *le Rurik*, équipé aux frais du comte Roumiantzoff. Cette expédition est trop connue pour la rappeler ici.

(2) Le voyage du capitaine Wedell est postérieur de quelques années à celui du capitaine Bellingshausen.

renny), capitaine Chichmareff (1819-1822), avaient pour but de leur expédition de chercher à pénétrer du grand Océan dans l'océan Atlantique. Elle fut tellement contrariée par les circonstances, que tout son résultat se borna à la découverte de l'île Nounivok, dans la mer de Behring, et à la détermination de la position géographique de quelques points. Ce voyage n'a point été publié.

L'Apollon, corvette de 28 canons, capitaine Touloubieff, et après sa mort, capitaine Khrouchtcheff (1821-1824). Les observations du capitaine Khrouchtcheff, insérées dans la dixième partie des Mémoires du département de l'Amirauté, contiennent d'utiles renseignements sur les détroits de la côte N.-O. de l'Amérique, qui furent explorés par *l'Apollon*.

La frégate *le Croiseur* (*Kreisser*), capitaine M. Lazareff, et la corvette *le Ladoga*, capitaine A. Lazareff. Ces bâtiments partirent ensemble en 1822. *Le Ladoga* revint en 1824 avec *l'Apollon*; et *le Croiseur*, qui resta un an dans les colonies, ne rentra qu'en 1825. Le voyage du *Ladoga* a été publié en russe.

L'Entreprise (*Predpriatié*), capitaine Kotzebue, (1823-1826). Cette expédition, dans sa destination primitive, avait un but scientifique, mais les circonstances le firent changer au moment même du départ; le capitaine Kotzebue ne put donc se livrer à de grandes recherches géographiques, et dut se borner à reconnaître les lieux qui se trou-

vaient sur sa route. C'est ainsi qu'il retrouva les îles Carlshof (de Roguevein), et les Pescadores; qu'il découvrit l'île l'Entreprise, dans l'archipel Pomotou, l'île Kourdioukoff (la même que la Rose du capitaine Freycinet); les groupes de Rimsky-Korsakoff et d'Eschscholtz, appartenant à l'archipel des îles Marshall; et qu'il compléta la reconnaissance des îles des Navigateurs, que Lapeyrouse n'avait point achevée. Ce second voyage du capitaine Kotzebue a été publié en russe et en allemand.

En 1824, la corvette *la Tranquille* (*Smirny*), capitaine Dokhtouroff, fut expédiée pour nos colonies. Elle fut assaillie dans la mer du Nord par ces terribles tempêtes qui couvrirent des débris des vaisseaux naufragés toutes les côtes depuis l'océan Atlantique jusqu'au golfe de Finlande, et forcée de chercher un refuge en Norwége dans le port d'Arendal. Les pertes et les avaries qu'il avait éprouvées, obligèrent le capitaine Dokhtouroff à rentrer à Cronstadt l'année suivante.

Le Débonnaire (*Krotky*), capitaine baron Wrangell (1825-1827). Équipé pour deux ans, et obligé de mettre, autant que possible, le temps à profit, le capitaine Wrangell ne put que démontrer la non-existence de quelques-unes de cette foule d'îles prétendues découvertes dans ces derniers temps par des navigateurs américains, et dont les listes manuscrites et imprimées, qui se trouvaient sur tout vaisseau naviguant dans le grand Océan,

ne pouvaient que jeter de nouvelles ombres sur la géographie de cette vaste mer, déja, sans cela, si obscure en certains endroits. Dans son passage du Kamtchatka en Amérique, le capitaine Wrangell détermina la position de quelques points de la chaîne aléoutienne.

Les corvettes *le Moller*, capitaine Staniouko-vitch, et *le Séniavine*, capitaine Lutké (1826-1829). Le voyage du *Séniavine* est l'objet de cet ouvrage. Le voyage de la corvette *le Moller* se trouvant lié à ce dernier, nous en parlerons ici avec plus de détail que nous ne l'avons fait des autres.

La corvette *le Moller* fit la traversée de Cronstadt à Valparaiso, touchant à Portsmouth et à Rio-Janeiro, partie de conserve avec *le Séniavine*, partie séparément. A Valparaiso, les deux navires se séparèrent entièrement. *Le Moller* partit pour O-Tahïti, d'où il se rendit au Kamtchatka. Après avoir livré une partie de son chargement au port de Petropawlovsky, il fit voile, en août 1827, pour l'île d'Ounalachka, et détermina, dans sa route, la longitude de l'île Semisopotchnoy. Quittant Ounalachka en septembre, *le Moller* alla reconnaître les côtes de l'île Ounimak; mais des vents violents le forcèrent bientôt à renoncer à cette entreprise, et à se rendre à Novo-Arkhangelsk. Ayant déposé là le chargement appartenant à la compagnie russo-américaine, il dirigea sa course sur les îles Sandwich, où il séjourna, dans le port de Honorourou, jusqu'au mois de février

de l'année suivante, tant pour se ravitailler que pour donner du repos à son équipage. Ayant repris la mer, il rangea la chaîne d'îles et de récifs qui sont comme le prolongement des îles Sandwich, au N.-O., et découvrit dans cet espace l'île Moller par 25° 46′ de latitude N., et 171° 50′ de longitude O. Il reconnut ensuite les îles Necker, Gardner, Lissiansky, et découvrit, au S. S.-O. et à six milles de cette dernière île, un récif très-dangereux. Il reconnut aussi l'île de Kur, la Basse des frégates françaises, le récif Maro, celui de la Perle et de l'Hermès; et après avoir cherché vainement les îles Polland, Drake, Néva, les récifs Allen, et la roche des Deux-Frères, qu'on trouve marqués sur les cartes d'Arrowsmith, il revint en avril au Kamtchatka. Appareillant à la fin du même mois pour Ounalachka, il détermina dans sa route la longitude de quelques îles de la chaîne aléoutienne, et, après avoir passé quelques jours dans le port du Capitaine, il entreprit, au commencement de juin, la reconnaissance de la côte septentrionale de la presqu'île d'Aliaska. Ce travail se prolongea jusqu'à la mi-juillet, lorsque, à défaut de quelques provisions, *le Moller* fut obligé de retourner à Ounalachka et ensuite au Kamtchatka, où, en septembre, se réunit à lui la corvette *le Séniavine*. De là, les deux bâtiments firent ensemble leur retour en Russie, ne se séparant que par courts intervalles.

Le Débonnaire, dans un second voyage, capi-

taine Haghemeister (1828-1830). Dans sa route de la Nouvelle-Hollande au Kamtchatka, il reconnut la partie occidentale des îles dangereuses de Tidji; dans la chaîne de Ralik, le groupe Tamalouia par 4° 39′ de latitude N. et 191° 10′ de longitude O.; quelques îles appartenant aux groupes de Nammou et de Kvadelen (il appela ces dernières, îles du prince Menchikoff), qui, trois ans après, furent reconnues plus en détail par le capitaine Khromtchenko. Il reconnut toute l'étendue méridionale du groupe d'îles Eschscholtz, découvert par le capitaine Kotzebue; et dans l'archipel Pomotou, il retrouva l'île de Waterland, découverte par Lemaire et Schouten, par 14° 21′ de latitude S. et 145° 58′ de longitude O.

Enfin la gabare *l'Amérique*, capitaine Khromtchenko (1831-1833), qui, suivant la même route que le capitaine Haghemeister, retrouva dans la chaîne de Ralik le groupe Odia, et reconnut de plus près les groupes de Nammou et de Kvadelen, que le premier avait vus, ainsi que le groupe de Telout. Il trouva que les îles Kvadelen, ou du prince Menchikoff, au lieu de deux groupes n'en forment qu'un seul, qui s'étend plus de soixante milles du S.-E. au N.-O. La position géographique de ces lieux fut déterminée par lui ainsi qu'il suit :

Groupes de Telout, milieu,	lat. 6.° N.	long. 190.20° O.
—— d'Odia, milieu,	7.20	191.10
—— de Nammou, milieu,	7.55	191.45
—— de Kvadelen, p^te S.-E.	8.45	192.15
p^te N.-O.	9.19	193. 4

Les bâtiments de la compagnie russo-américaine, expédiés de Russie pour ses colonies, quoiqu'ils eussent encore moins de temps et de moyens que les bâtiments de guerre, de s'occuper de recherches géographiques, ont cependant fait quelques découvertes. Le lieutenant M. Lazareff, commandant le navire *le Souvoroff*, découvrit en 1814 l'île de Souvoroff, par 13° 20′ de latitude S. et 163° 30′ de long. O. du méridien de Greenwich. Le lieutenant Ponafidine, commandant le navire *le Borodino*, découvrit en 1820 l'île de Borodino, par 25° 56′ de lat. N. et 228° 45′ de long. O., et l'île des Trois collines, par 30° 29′ de lat. N. et 219° 54′ de long. O. Cette dernière est, peut-être, la même que l'île de Saint-Pierre, découverte par le lieutenant Povalichine en 1821. Le lieutenant Khromtchenko, commandant le navire *l'Hélène*, découvrit en 1829 l'île du baron Lowendal (1), par 7° 15′ de lat. S. et 182° 45′ de long. O.; et longeant ensuite toute la chaîne de Radak, il y retrouva les groupes de Millé et de Médiouro, indiqués par le capitaine Kotzebue, le premier par 6° 4′ de lat. N. et 188° 4′ de long. O., le second par 7° 9′ de lat. N. et 188° 42′ de long. O.

L'expédition du *Séniavine* fut plus heureuse que les autres, en ce que, se trouvant équipée pour trois ans, et nos colonies n'ayant aucun

(1) Cette île avait été déja découverte en 1825 par le capitaine hollandais Kourtsen.

besoin de bâtiments de guerre, elle put consacrer une année à des travaux géographiques et scientifiques. Le plan qui nous fut tracé pour ces travaux était très-étendu, ainsi qu'on peut le voir par les instructions suivantes du département de l'Amirauté. Les circonstances ne nous permirent d'exécuter qu'une partie de ce plan (1).

INSTRUCTIONS DE S. M. IMPÉRIALE,

données par le département de l'Amirauté au capitaine-lieutenant Lutké, commandant la corvette le Séniavine.

« A votre arrivée à Ounalachka, vous recevrez du capitaine-lieutenant Stanioukovitch, conformément à l'injonction qui lui a été donnée, l'ordre de vous détacher de lui pour aller reconnaître et décrire les côtes du Kamtchatka, du pays des Tchouktchis et des Koriakes (côtes qui n'ont été jusqu'ici décrites par personne, et qui ne sont connues que par le voyage du capitaine Behring); les côtes de la mer d'Okhotzk et les îles Chantares, qui, quoiqu'elles nous soient connues, n'ont pas été suffisamment décrites. Vous aurez, en conséquence de cette disposition, à mettre sans

(1) Nous avons placé à la fin de cette introduction un exposé succinct des résultats de cette expédition.

retard votre bâtiment en état d'exécuter la mission qui vous est confiée. Parmi les objets indispensables à cet effet, vous devez vous pourvoir d'une ou deux baïdarkes (1), et de quelques Aléoutes pour les conduire.

« Comme la description de la côte asiatique doit être commencée par le détroit de Behring, et que le meilleur temps pour y procéder est le mois de juillet, vous devez, en partant d'Ounalachka, diriger directement votre course sur le cap Oriental, et après en avoir déterminé le plus exactement possible la longitude, ainsi que celle du cap du Prince de Galles, qui lui est opposé, et celle des îles de Saint-Diomède (Gvosdeff), qui sont au milieu du détroit, commencer votre description en revenant au sud.

« Dans votre route au détroit de Behring, vous décrirez en détail les îles de Saint-Matthieu, et vous reconnaîtrez également le point auquel le capitaine Vassilieff crut apercevoir la côte, au S.-E. de la pointe orientale de l'île de Saint-Laurent.

« En décrivant la côte du pays des Tchouktchis et des Koriakes, vous entrerez dans tous les golfes qui se trouvent sur cette côte. Vous suivrez surtout dans le plus grand détail les côtes de la mer appelée d'Anadir, formant un grand golfe,

(1) Espèce de canot couvert de peaux de chien marin.

dans lequel s'en trouvent d'autres plus petits, dont deux appelés *Notchen* et *Onemen;* c'est dans ce dernier que se jette le fleuve Anadir. Il serait à désirer que vous fissiez reconnaître par des embarcations l'embouchure de ce fleuve, et même que les savants de votre navire en visitassent l'intérieur, pour pouvoir nous fournir quelques renseignements sur ses rivages qui nous sont entièrement inconnus. Vous décrirez avec la même exactitude le golfe Olioutorsk, qui, ainsi que toute la côte qui court au N. et au S. de ce golfe, n'a été décrit par personne, et dont nous n'avons d'autre carte que celle de Behring.

« Après avoir terminé la description de toute la côte du Kamtchatka, vous entrerez au port de Petropawlovsky pour expédier de là à Saint-Pétersbourg les rapports contenant le résultat de vos observations.

« Vous aurez à décrire, l'année suivante, les côtes de la mer d'Okhotsk. En revenant du sud, où vous pourrez aller passer les mois d'hiver, vous couperez la chaîne des îles Kouriles, là où vous le jugerez le plus convenable; et entrant dans la mer d'Okhotsk, vous serrerez de près la pointe septentrionale de la presqu'île de Sakhaline, pour commencer de là la description de la côte comprise entre l'île Sakhaline et le fort d'Oudsky, y compris les îles Chantares, qui doivent être décrites dans le plus grand détail, ainsi que le golfe de Tougoursk.

« Comme toute la côte occidentale de la mer d'Okhotsk, depuis la ville de ce nom jusqu'au fort d'Oudsky, a été décrite par les vice-amiraux Sarytcheff et Tomine, vous n'aurez pas besoin de vous en occuper ; et la description des îles Chantares terminée, vous vous dirigerez de suite vers la côte septentrionale de la mer d'Okhotsk, à l'est de la ville, décrivant en détail les golfes Taouisky, Penjensky et Jieghinsky, qui nous sont peu connus, surtout sous le rapport de leur position géographique. Après avoir terminé la description de ces côtes, vous longerez la côte occidentale du Kamtchatka vers les îles Kouriles, déterminant la longitude des lieux partout où il sera possible. Vous entrerez ensuite au port de Petropawlovsky, d'où, si le capitaine Stanioukovitch s'y trouve, vous reviendrez ensemble en Russie.

« Quant à vos travaux, pendant les mois d'hiver que vous passerez sous les tropiques, ils sont entièrement laissés à votre volonté, en vous recommandant seulement, 1° de reconnaître, dans votre route vers le sud, le point où l'on a commencé, depuis quelque temps, à marquer sur les cartes des îles, sous le nom de Bonin-Sima ; 2° d'explorer en détail toute l'étendue de l'archipel des îles Carolines, à partir des îles Marshall jusqu'aux îles Pélew, et de pousser vos recherches jusqu'à l'équateur même. Les îles Mariannes et l'île d'Oualan seront pour vous des stations com-

modes de rafraîchissement. Vous n'aurez pas besoin d'aller plus loin qu'à l'ouest des îles Marshall, l'exploration de l'étendue à l'est de ces îles ayant été prescrite au capitaine lieutenant Staniou-kovitch.

« Si, par des circonstances quelconques, vous reveniez seul en Russie, il serait à désirer que vous reconnussiez le côté septentrional des îles de Salomon, et ensuite les côtes septentrionales de la Nouvelle-Irlande et du Nouvel-Hanovre, ainsi que les îles situées à peu de distance de ces terres. Vous entreriez enfin de la mer des Moluques dans l'océan Indien méridional par l'un des détroits à l'ouest de la Nouvelle-Hollande. Il paraît superflu de vous donner d'autre instruction pour votre navigation ultérieure autour du cap de Bonne-Espérance... »

Le Séniavine était un bark (gabare) de quatre-vingt-dix pieds de quille, armé de seize caronades. Les navires de cette espèce sont les meilleurs pour de longs et lointains voyages; ils réunissent les qualités nécessaires aux bons bâtiments de mer, et ne demandent qu'un équipage peu nombreux. *Le Séniavine* tenait très-bien la mer ; mais, par malheur, il ne possédait pas la qualité de la marche, si nécessaire dans plusieurs occasions, surtout lorsqu'on se trouve dans des parages inconnus. Ce fut souvent pour nous, dans le cours de notre voyage, une cause de désagrément. Les propor-

tions du *Moller* étaient les mêmes que celles du *Séniavine*, mais sur un autre plan ; il avait plus de capacité et marchait mieux. Ces deux bâtiments, construits au chantier d'Okhta exprès pour cette expédition, furent lancés en mai 1825, et, au commencement de juin, conduits à Cronstadt, où ils furent définitivement équipés. Il n'est pas nécessaire de s'étendre beaucoup sur cet équipement ; il est, de notre temps, à peu près le même chez toutes les nations. Il suffira de dire que nous fûmes pourvus d'agrès et de provisions de la meilleure qualité, en aussi grande abondance que pouvait en contenir le navire. Nous eûmes à compléter quelques articles à Copenhague et en Angleterre.

L'équipage de la corvette se composait ainsi qu'il suit :

Le capitaine-lieutenant Lutké, commandant l'expédition.

Lieutenants........ { Zavalichine. / Abolecheff.

Enseignes........... { Ratmanoff. / Mayet. / Boutakoff. / Glazenapp.

Aspirant, Krusenstern.

Capitaine du corps des pilotes, Séménoff.

Aides-pilotes........ { Nozikoff. / Orloff.

Naturaliste de l'expédition, le docteur de médecine Mertens.

Minéralogiste et dessinateur, le professeur-adjoint Postels.

Le capitaine en retraite au service de Prusse, baron Kittlitz.

Cinq sous-officiers.
Quarante-un matelots.
Deux domestiqnes.
En tout, soixante-deux hommes.

Il y avait, en outre, à bord de la corvette, jusqu'à sa première arrivée au Kamtchatka, quinze matelots ou ouvriers, envoyés pour servir dans les ports d'Okhotsk et de Pétropawlovsky. A l'exception d'un matelot, mort des suites d'une contusion qu'il reçut en tombant de la hune, tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition revirent heureusement la patrie. Mais il nous était réservé d'avoir à pleurer, une année après, la mort du docteur Mertens, qui avait pris une part si active à ce voyage. Qu'il nous soit permis d'honorer ici d'une larme la mémoire d'un ami qu'on ne saurait oublier, enlevé aux sciences à la fleur de l'âge. Savant zélé, compagnon agréable, il était l'ame et l'ornement de notre petite société. Son enthousiasme pour les sciences n'avait point de bornes ; il savait le communiquer à tous ; et non-seulement ses camarades, mais les matelots même étaient ravis de pouvoir l'aider en quelque chose dans ses occupations. Ses travaux, comme savant et naturaliste infatigable, sont appréciés par d'autres ; nous pleurons en lui un compagnon pour les qualités de l'ame et du cœur (1).

(1) Nous avons cru digne de l'attention du public la notice que

terre qu'à la mer, principalement dans la partie septentrionale du grand Océan. Les résultats de ces expériences s'accordent d'une manière remarquable avec la théorie magnétique de Hansteen.

Des observations sur les oscillations horaires du baromètre, entre les parallèles de 30° N. et 30° S., faites jour et nuit, de demi-heure en demi-heure, sur deux sympiésomètres et un baromètre. La période de ces observations comprend jusqu'à douze mois.

Des observations journalières sur la température de l'eau à la surface de la mer (1).

Les résultats de toutes ces expériences et observations seront insérés dans les Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg.

POUR LA PARTIE D'HISTOIRE NATURELLE.

Zoologie. Il a été recueilli quelques espèces rares de chauve-souris et une nouvelle espèce de phoque.

Cent espèces d'amphibies, dont vingt-trois ont été peintes par M. Postels.

Trois cents espèces de poissons conservées dans l'esprit-de-vin : M. Postels en a peint deux

(1) Nous avions trois thermomètres à index pour mesurer la température de l'eau dans les profondeurs, et tous les trois, aux premières expériences, furent retirés brisés, vraisemblablement par la pression de l'eau; ce qui nous ôta la possibilité de continuer ces expériences.

cent quarante-cinq, d'après les individus vivants; plusieurs de ces espèces ne sont encore que peu connues, et d'autres sont entièrement nouvelles. Mais ce qui donne un double prix à cette riche cellection de dessins, c'est que, pendant le séjour de MM. les naturalistes à Paris, le célèbre Cuvier, après l'avoir attentivement examinée, y inscrivit de sa propre main les noms systématiques, en désignant toutes les espèces nouvelles.

Cent cinquante espèces de crustacés, dont cent ont été peintes par le docteur Mertens, d'après les individus vivants. Ce naturaliste dirigeait particulièrement son attention sur les mollusques, les annélides, les radiaires et les acalephes. Ces animaux, pour la plupart d'une structure extrêmement délicate, ne pouvant tous être conservés entiers, M. Mertens s'efforça de les dessiner avec toute l'exactitude possible, pendant qu'ils étaient encore vivants. De plus, ne se contentant pas de la représentation de leur forme externe, il en fit la dissection minutieuse, et en dessina toutes les parties internes.

Environ sept cents espèces d'insectes.

Quelques crânes de sauvages.

Une collection considérable de coquilles.

Trois cents espèces d'oiseaux en sept cent cinquante exemplaires. C'était le baron Kittlitz qui s'occupait de cette partie; il travaillait lui-même à leur préparation, et à la représentation de ceux qu'il trouvait n'avoir pas encore été suffi-

samment décrits, ou qui étaient tout-à-fait inconnus.

Botanique. L'herbier de M. Mertens renferme deux mille cinq cents plantes phanérogames, y compris les fougères; il a fait aussi une collection d'algues, qui, pour le nombre et la variété des exemplaires, trouverait difficilement son égale parmi celles qui aient été jamais rapportées d'une semblable expédition. Les espèces les plus remarquables ont été peintes par M. Postels, d'après les exemplaires frais.

Des vues de végétation, représentant l'ensemble des plantes qui donnent à chaque contrée un caractère distinct, forment un objet assez négligé jusqu'ici dans les voyages aux pays lointains. MM. Postels et Kittlitz, suivant le conseil de leur ami, le docteur Mertens, ont rassemblé un assez grand nombre de dessins de ce genre, dont quelques-uns sont insérés dans l'Atlas joint à cet ouvrage.

Géognosie. Des échantillons de roches ont été recueillis par M. Postels dans tous les endroits où la corvette s'est arrêtée. Leur nombre s'élève à trois cent trente.

POUR LA PARTIE ETHNOGRAPHIQUE.

Il a été formé par nos efforts communs une riche collection de costumes, d'armes, d'ustensiles et d'ornements; les plus remarquables de ces objets ont été dessinés par M. Postels.

POUR LA PARTIE DE LA PEINTURE.

Dans le cours même du voyage, il a été formé un portefeuille contenant douze cent cinquante dessins; dans ce nombre, sept cents sont de M. Postels, trois cent cinquante du docteur Mertens, et deux cents du baron Kittlitz.

Au retour de l'expédition, toutes ces collections ont été déposées au Musée de l'Académie impériale des sciences.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages.

INTRODUCTION I

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Cronstadt. — Traversée de Cronstadt à Copenhague et à Portsmouth. — Relâche dans ces ports............. 1

CHAPITRE II.

Navigation de Portsmouth à Ténériffe et à Rio-Janeiro. — Séjour dans ces endroits............................ 12

CHAPITRE III.

Navigation de Rio-Janeiro autour du cap Horn, à la baie de la Conception, et à Valparaiso. — Séjour dans ces lieux.. 29

CHAPITRE IV.

Navigation jusqu'à Novo-Arkhangelsk.................... 86

CHAPITRE V.

Séjour à Sitkha. — Observations sur les colonies de la compagnie russo-américaine, et en particulier sur Novo-Arkhangelsk.................................... 97

CHAPITRE VI.

Navigation de Sitkha à Ounalachka. — Séjour et observations sur cette île. — Navigation au Kamtchatka par les

Pages.

îles de Pribyloff, de Saint-Matthieu et de Behring. — Séjour dans le port de Pétropawlovsky................ 223

CHAPITRE VII.

Navigation du Kamtchatka à Ualan. — Séjour et observations sur cette île.. 284

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Cronstadt. — Traversée de Cronstadt à Copenhague et à Portsmouth. — Relâche dans ces ports.

DANS les voyages maritimes, il n'est pas de moment attendu avec plus d'impatience par tous sans exception, et, plus que par tout autre, par le commandant du navire, que celui de la première sortie du port pour aller s'établir en rade. Un travail pressé et fatigant, une foule de détails, tous plus ou moins importants, dont il faut s'occuper, suscitent de continuels embarras, surtout si le navire qu'on équipe est entièrement neuf, et n'a jamais encore été en mer. Tant que le bâ-

timent est dans le port, la possibilité de satisfaire à tous les besoins, réels ou imaginaires, et même aux fantaisies, donne lieu sans cesse à de nouvelles exigences, à de nouveaux travaux; et, quelque avancés que soient les préparatifs, le bâtiment n'est jamais prêt. Ce n'est qu'en se rendant en rade qu'il prend une certaine apparence d'avoir terminé ses apprêts, en apprenant pour la première fois, ce qu'il éprouvera par la suite dans toute son étendue, qu'il doit se borner à ses propres moyens. C'est pourquoi nous nous hâtons toujours d'aller en rade, ayant quelquefois beaucoup d'objets encore entassés pêle-mêle, à l'exception toutefois de ceux qui demandent nécessairement à être rangés avec soin.

Ce fut précisément dans un pareil état que, le 16 août 1826, nous sortîmes en petite rade; divers travaux indispensables et différents objets à embarquer nous prirent encore plus d'une semaine. Le 26 août, la revue fut passée, et l'ordre donné d'appareiller au premier vent favorable. Le 31, nous passâmes en grande rade, et le 1er septembre, par un très-faible vent de S.-E., nous mîmes en mer en même temps qu'une trentaine de navires marchands. Vers le soir, tout l'horizon se couvrit d'une fumée semblable au plus épais

brouillard. Les chaleurs extraordinaires et la sécheresse de cet été causèrent, non-seulement l'incendie des forêts dans tous les environs de Saint-Pétersbourg, mais, desséchant les marais, enflammèrent la terre même, et mirent souvent en péril les villages et les maisons de plaisance dans le voisinage de la ville. Il fallut, pour détourner ce danger, employer des régiments entiers, qui, n'étant pas toujours en état de maîtriser le feu, creusaient de larges tranchées pour en ralentir du moins les progrès. Le soleil était voilé par la fumée pendant des journées entières, et l'on ne pouvait respirer librement que lorsqu'un vent de mer l'emportait loin des côtes. On peut se faire une idée de l'étendue de cette calamité publique par la circonstance que, jusqu'à l'île de Hochland, distante de cent trente verstes du point de notre départ, nous fûmes entourés par cette masse de fumée, et obligés d'aller à tâtons, sans pouvoir distinguer ni rivage, ni phare. Elle nous sépara du *Moller,* que nous ne vîmes plus d'aucun côté lorsqu'elle se dissipa. De petits vents retardèrent beaucoup notre marche. Nous ne dépassâmes l'île de Hochland que le 3, et le 7 nous n'étions encore que par le travers d'Odensholm. Là, par un temps de calme, nous aperçûmes

quelques trombes descendant vers la mer, d'un noir et épais nuage qui embrassait l'horizon depuis le S. jusqu'à l'O. Nous regrettâmes de ne pouvoir observer de plus près ce curieux phénomène, qui se montre rarement ici. Nous pûmes seulement remarquer qu'à l'approche de la colonne aqueuse sur la mer, l'eau s'élevait vers elle en forme de vapeurs. Dans la nuit du 8 nous doublâmes le cap Dagerort, et, poussés par un vent frais et favorable, nous avancions rapidement, et supputions déja quand nous atteindrions le Sund, oubliant l'inconstance des éléments au pouvoir desquels nous nous trouvions. Bientôt s'éleva un vent violent et tout-à-fait contraire. C'était la première des tempêtes de l'équinoxe, qui durant dix jours se succédèrent presque sans interruption, et qui toutes nous étaient contraires. Pendant tout ce temps, nous pensions moins, en général, à faire du chemin, qu'à éviter d'être poussés contre les côtes dangereuses que nous avions sous le vent. Temps d'épreuve sous tous les rapports! D'ordinaire, au début d'une campagne, rien n'est parfaitement en ordre, ni bien fixé à sa place; tout tombe et se brise; l'eau ruisselle par les hublots, une grande partie de l'équipage est en proie au mal de mer.... Mais, quelque

désagréable que soit dans ces circonstances une pareille rencontre, elle a pourtant ses avantages : les qualités du vaisseau s'éprouvent, plusieurs défauts d'arrangement et d'arrimage se découvrent, et l'on y remédie; ceux qui ne sont point faits à la mer font connaissance avec elle, et regardent ensuite avec plus de confiance et de tranquillité la vaste carrière sur laquelle ils sont lancés. Ce ne fut que le 18 septembre que nous atteignîmes le méridien du cap Hoborg, pointe méridionale de l'île de Gothland; mais nous reçûmes ici un vent d'est très-frais, à l'aide duquel nous arrivâmes le lendemain au soir dans la baie de Köge, et le 20 au matin nous jetâmes l'ancre dans la rade de Copenhague.

Nous rencontrâmes là le capitaine Lazareff, venant d'Archangel et se rendant à Cronstadt avec les vaisseaux *l'Azoff* et *l'Ézéchiel*, noms destinés à acquérir de la célébrité, l'année d'après, sous les murs de Navarin. Indépendamment du plaisir de se trouver avec des compatriotes sur un sol étranger, nous nous réjouîmes de cette rencontre, qui nous offrait une bonne occasion de donner de nos nouvelles en Russie, où l'on commençait sans doute à avoir des inquiétudes sur notre compte.

Le Moller ne nous rejoignit que le 23. N'ayant pu tenir la mer, il avait été forcé d'entrer dans le golfe d'Arensbourg, à l'île d'Oesel. Je supposais qu'aussitôt après que *le Moller* nous aurait rejoints, nous continuerions immédiatement notre route; mais le capitaine Stanioukovitch jugea à propos de s'approvisionner ici du rum nécessaire pour la campagne, et de quelques autres objets, ce qui nous retint jusqu'au 27, et nous eût encore retenus plus long-temps, sans les soins empressés de notre consul-général, M. le conseiller d'état Gerschau. Le 27 septembre au matin, nous appareillâmes de bonne heure, et à onze heures nous passâmes devant Elseneur. On prend ordinairement ici des pilotes pour la mer du Nord; mais très-peu d'entre eux ont les connaissances et l'expérience nécessaires pour pouvoir être de quelque utilité. Il est arrivé plus d'une fois, au contraire, que, par l'effet de leur entêtement, des navigateurs se sont trouvés dans l'embarras. C'est pourquoi nous jugeâmes plus convenable d'aller seuls. Nous traversâmes le Catégat en un jour, par un très-fort vent du sud; mais, après avoir dépassé le phare de Skagen, nous rencontrâmes un vent contraire, suivi bientôt d'un calme plat. *Le Moller*, qui avait toujours été de l'avant à nous, vers

les deux heures de la nuit resta tout à coup en arrière; au matin, nous le vîmes sans petit hunier.

Dans notre trajet sur toute la mer du Nord, nous eûmes des vents plutôt favorables que contraires, mais toujours très-faibles; ce qui retardait notre marche. Nous nous trouvions, le 3 octobre, sur le banc de Dogger. Notre compagnon, marchant mieux que nous, nous dépassait de plus en plus chaque jour, et nous finîmes par le perdre de vue. Enfin le 4, un bon vent de N.-O. accéléra notre course; nous passâmes le lendemain matin à travers une flotte nombreuse de pilotes de Yarmouth, preuve du voisinage de la côte d'Angleterre, et le soir nous approchâmes du phare flottant sur le banc de Galloper, au moment même où on l'allumait. La violence des vagues l'agitait d'une manière effrayante; la tête tournait en le regardant, et l'on ne pouvait s'empêcher de plaindre cordialement le sort des hommes obligés d'y demeurer. L'habitude de la mer, enracinée dès la plus tendre enfance, peut seule rendre supportable une pareille situation; et voilà pourquoi, ici comme partout ailleurs, on prend exclusivement les surveillants des phares parmi les vieux marins retirés du service. Guidés par les beaux

phares qui éclairent la côte S.-E. d'Angleterre, nous franchîmes de nuit avec rapidité tous les dangers dont est parsemé le Pas-de-Calais, et, le lendemain matin, nous fûmes arrêtés par le calme en vue de l'île de Wight. Les pilotes ne tardèrent pas à venir à bord, et, par un étrange hasard, je retrouvai parmi eux une ancienne connaissance qui, neuf ans auparavant, avait conduit la corvette *le Kamtchatka* dans la rade de Spithead. Il était naturel de lui donner la préférence sur les autres. Dans la nuit du 7, il survint un petit vent de S.-O., dont nous profitâmes pour entrer le matin à Spithead, et nous mouillâmes à une encâblure du *Moller*, arrivé peu de temps avant nous.

Notre arrivée tardive en Angleterre nous mettait dans l'obligation d'y terminer nos affaires le plus promptement possible; car, vers la fin de l'automne, il arrive souvent que des convois entiers sont retenus pendant quelques semaines dans la rade de Portsmouth, sans voir de possibilité de mettre en mer, à cause des vents d'ouest qui règnent à cette époque. Un pareil retard pouvait avoir une influence fatale sur toute la suite de notre voyage.

Le temps de notre séjour ici dépendait de la

hâte que nous mettrions à finir nos affaires à Londres, où nous devions nous rendre pour l'achat de divers instruments d'astronomie et de physique, dont nous avions besoin, et de quantité d'autres objets. Il me fallait en outre faire des expériences sur le pendule invariable dont j'avais ordre de me munir. Mais à Portsmouth même nous ne manquions pas de besogne. Nous avions à prendre chacun deux câbles en chaînes avec leurs ancres, précaution indispensable pour des bâtiments destinés à naviguer dans des mers inconnues, et surtout parmi des îles de corail. Il fallait pour ces chaînes refaire les guindeaux et les écubiers, arranger des places au dedans de la corvette, etc. A cela se joignaient divers autres changements et réparations dont le temps et l'expérience nous avaient démontré la nécessité. Nous dûmes nous-mêmes faire commencer ces travaux, afin que tous les préparatifs pussent être achevés en notre absence. Tout cela nous retint à Portsmouth environ une semaine.

Nous ne pûmes, en aucune manière, en finir à Londres avant deux semaines. La plus grande partie de ce temps fut employée aux expériences sur le pendule. Quoique nous eussions trouvé entièrement prêt l'appareil qui avait été commandé

d'avance, la permission que nous avions à solliciter de faire ces expériences à l'observatoire de Greenwich, seul endroit où elles pouvaient être faites avec succès; le transport de l'appareil pour l'aller et le retour; les expériences elles-mêmes, qui sont au nombre des plus délicates de la physique expérimentale : tout cela n'aurait pu être terminé aussi promptement, sans l'aide et la participation de M. Barrow, secrétaire de l'amirauté, de M. le professeur Barlow et de MM. les astronomes de Greenwich, auxquels, ainsi qu'à MM. les capitaines Parry, Horsbourgh et Sabine, je crois de mon devoir de témoigner ma sincère reconnaissance pour l'empressement qu'ils mirent à nous aider de leurs moyens et de leurs conseils dans la réussite de nos affaires.

Le 27 octobre, nous revînmes à Portsmouth; il restait encore à faire à bord des corvettes beaucoup de travaux, dont les progrès répondaient peu à notre impatience, soit à cause de la lenteur avec laquelle travaillent ordinairement les ouvriers anglais, soit à cause des gros vents qui arrêtaient souvent la venue des ouvriers et le transport de divers objets. Nous fîmes la faute de ne pas demander, en arrivant, la permission d'entrer dans le port; nous aurions épargné par là

beaucoup de temps. La violence des vents nuisait surtout à notre approvisionnement d'eau et au chargement des objets pesants, pour lequel les embarcations de charge auraient dû se tenir le long du bord, ce que les grosses lames rendaient impossible. Dans les derniers jours même, nous éprouvâmes un pareil empêchement. *Le Séniavine* avait encore à prendre trente tonneaux d'eau, et à débarquer deux grosses ancres en place de celles qu'il avait prises ici; les vents ne nous permirent pas d'exécuter ce travail avant le 2 novembre. Ce qui nous consolait, c'est que des vents d'O. et de N.-O., qui nous étaient tout-à-fait contraires, continuèrent à souffler pendant tout ce temps; mais ce jour-là même, le vent passa au N., ce qui nous fit appliquer tous nos efforts à terminer les travaux, afin de pouvoir profiter de ce vent pour appareiller le jour suivant.

CHAPITRE II.

Navigation de Portsmouth à Ténériffe et à Rio-Janeiro. — Séjour dans ces endroits.

Quoique le travail le plus pénible se fût prolongé la veille jusque fort avant dans la nuit, le 3 novembre, bien avant le jour, nous commençâmes cependant à lever nos ancres. Un vent favorable pour entrer dans l'Océan, est, dans cette saison, une chose si précieuse, qu'il faut en profiter de quelque manière que ce soit. *Le Moller*, qui était parvenu, dès la veille, à lever une de ses ancres, mit à la voile avant nous, et, en passant à notre poupe, nous dit qu'il nous attendrait à la mer. Le suivant bientôt après, nous ne le vîmes déja plus. Un très-fort vent de N. N.-E. accéléra tellement notre course, que nous doublâmes, le soir, les phares de Portland, dernier point des côtes de l'Europe que nous eussions en vue, et le lendemain matin nous étions déja dans l'Océan, où

nous trouvâmes le même vent, mais beaucoup plus fatigant qu'auparavant, à cause de la grosse mer; la corvette était trop chargée, ét le roulis que nous éprouvions passe toute description. Mais la bonne route que nous parcourions rapidement faisait oublier toutes les incommodités. La sortie du canal, à la fin de l'automne, est un effort auquel un marin se prépare toujours avec quelque inquiétude. Le prisonnier rendu à la liberté ne ressent pas plus d'impatience et de plaisir en franchissant la distance qui le sépare de la limite de son pays natal, que nous n'en éprouvons à compter chaque degré qui diminue la latitude, et à saluer enfin le ciel du tropique, qui nous rassure contre tout danger d'être rejetés en arrière par les terribles coups de vent d'ouest.

Le vent continuant entre le N. et le N.-E., en diminuant de force peu à peu, nous porta, en cinq jours, à la hauteur du cap Finistère, où, après un calme de courte durée, nous eûmes de nouveau une bonne brise entre l'E. et l'E. N.-E., tout-à-fait semblable à un vent alisé. Notre navigation était heureuse et uniforme. Quelques navires se montraient de temps en temps dans diverses directions, et c'était une faible consolation pour MM. les naturalistes dans leur isolement de tout

être vivant. Nous étions entourés d'un vide dont ils se plaignaient autant que Humboldt dans son temps.

Le 12 novembre, nous doublâmes l'île de Porto-Santo, d'où nous dirigeâmes notre course sur l'île de Ténériffe, parce que je savais que le capitaine Stanioukovitch avait l'intention d'y aller pour s'approvisionner de vin. Le 14, au point du jour, nous nous trouvions déja sur les côtes de l'île, et nous nous avançâmes vers la rade de Sainte-Croix. Ce fut en vain que, braquant nos longues-vues, nous cherchâmes à distinguer notre compagnon de voyage parmi quelques bâtiments mouillés dans la rade. Approchant de plus près, nous vîmes sur le rivage, au bas même de la ville, une partie de la poupe d'un assez grand navire, qui se montrait hors de l'eau; tout auprès étaient quelques tentes dressées avec des voiles. J'avoue que cette vue me fit tressaillir de crainte. Impatients de résoudre un doute désagréable, nous hélâmes un brick anglais qui louvoyait à notre rencontre, et nous fûmes rassurés en apprenant que ces débris étaient ceux d'un navire de la Havane jeté à la côte par la tempête qui avait régné quelques jours auparavant. Nous fûmes bientôt accostés par un pilote du port, dont la chaloupe portait un pavillon bleu avec

une ancre blanche; il nous conduisit en rade, et nous fit jeter l'ancre dans l'endroit convenable, en nous annonçant en même temps, qu'avant d'avoir aucune communication avec la terre, nous devions attendre la visite des officiers de santé employés à la quarantaine.

Le voisinage de contrées sans cesse visitées par la peste ou par la fièvre jaune, et les relations fréquentes qu'on a avec elles, sont la cause des grandes précautions que l'on prend ici contre les bâtiments qui viennent de la mer. Il suffit de venir de la Méditerranée pour être soumis à une quarantaine d'observation plus ou moins prolongée. Le capitaine Freycinet ne put obtenir la permission d'entrer dans la ville, parce qu'il s'était arrêté quelques jours à Gibraltar. Nous fûmes plus heureux, les lieux d'où nous venions étant exempts de toute suspicion. Les officiers de santé qui nous visitèrent une heure après notre arrivée dans la rade, nous déclarèrent en *libre pratique*. Avec eux vint l'interprète du gouvernement, don Pedro Rodriguez, agent de la maison Little et Ce d'Orotava, pour lequel nous avions des lettres de recommandation d'Angleterre, de sorte que nous pûmes faire de suite nos arrangements pour nous procurer tout ce qui nous était nécessaire.

La première nouvelle qu'on nous communiqua fut celle du terrible ouragan qui régna dans cette île, du 4 au 8 novembre. Jamais il n'y en avait eu de pareil, non-seulement de mémoire d'homme, mais même, d'après la tradition, depuis la conquête des îles Canaries. Trois navires périrent dans la rade de Sainte-Croix : celui dont nous avions vu les débris, et deux autres, jetés sur le môle et mis en pièces en quelques minutes; quelques hommes de l'équipage ne furent sauvés que par une espèce de miracle. A l'île de Canarie, il périt dans le même temps une dizaine de navires. Cette tempête était accompagnée d'une pluie épouvantable qui dura deux fois vingt-quatre heures, et causa les plus grands ravages. L'eau, se précipitant par torrents du haut des montagnes, couvrit toutes les plaines. Jardins, murailles, édifices, tout fut entraîné par cet indomptable élément; il ne restait plus de traces de plusieurs vastes plantations, la lave nue les avait remplacées. Un des forts fut presque entièrement démoli, et quelques canons renversés dans la mer. Quantité de maisons de la ville furent détruites, plusieurs rues devinrent impraticables. On portait le nombre des morts à trois ou quatre cents, et les dommages étaient évalués à quelques millions de piastres. Plusieurs per-

sonnes pensaient qu'il y avait eu un tremblement de terre, car on trouva dans les montagnes des crevasses qui n'existaient point auparavant, et des portes fermées à clef s'étaient ouvertes d'elles-mêmes. Nous trouvâmes les habitants frappés d'épouvante par cette révolution physique; ils ne s'entretenaient que de l'ouragan. Ceci nous rappela la calamité qu'avait éprouvée la ville de Pétersbourg deux ans auparavant.

On n'avait ici aucune nouvelle de notre compagnon, ce qui me convainquit qu'il avait continué sa route directement pour le Brésil. Lorsque nous nous rejoignîmes dans la suite, nous apprîmes que, passant devant Ténériffe par un très-bon vent d'E., le capitaine Stanioukovitch ne jugea pas à propos d'entrer dans la rade de Sainte-Croix, qui est entièrement ouverte à ce vent, et, en général, très-dangereuse en hiver. J'en aurais certainement moi-même fait autant, si je n'avais pas eu la presque certitude de le rejoindre ici. Trompé dans cette attente, je résolus, pour ne pas perdre de temps, après avoir pris quelques provisions, de mettre à la voile dès le lendemain. Il résulta cependant pour nous, de ce petit retard, une grande différence, ainsi que nous le verrons par la suite.

Mon intention ne plaisait guère à MM. les na-

turalistes, qui volaient déja par la pensée au sommet neigeux du Pic, et à qui une journée ne paraissait pas suffisante pour explorer seulement les principales curiosités naturelles de l'île. Mais, cédant à la nécessité, je dus, quoiqu'à regret, leur refuser le plaisir d'un plus long séjour. Pour profiter, néanmoins, du peu de temps que leur offraient les circonstances, ils descendirent à terre le jour même de notre arrivée, et avec la permission du gouverneur, le général Ouriarte, ils pénétrèrent dans l'intérieur de l'île.

Mes occupations se bornaient ici au soin d'approvisionner la corvette, et des préparatifs pour la mettre en mer. Après avoir échangé le salut avec la forteresse, je descendis à terre, accompagné d'une députation que m'avait envoyée le gouverneur avec les compliments d'usage et les offres ordinaires de services. Une partie de la journée se passa dans les visites officielles au gouverneur, aux commandants du port et de la ville, et à quelques autres personnages; j'employai le reste à parcourir la ville et les environs, où l'on rencontrait à chaque pas des traces des ravages occasionés par l'ouragan : des pavés arrachés, des rues encombrées, des murailles et des maisons entières écroulées. Je retournai le soir à bord, où l'on avait

déja transporté tout ce que nous avions commandé, et aussitôt nous levâmes l'ancre.

Les savants écrits de Bory de Saint-Vincent, de Humboldt et de Léopold von Buch, ont épargné pour long-temps aux voyageurs l'obligation d'entrer dans de grands détails sur l'île de Ténériffe, surtout après un séjour de quelques heures. Tout ce qu'on pourrait dire de l'aspect de la ville, du genre de vie des habitants, de la misère du peuple, etc., etc., ne serait qu'une répétition de ce qu'ils ont dit mieux et avec plus de fondement. Mais, d'un autre côté, l'on remarque au premier coup d'œil, qu'il a dû se faire ici, depuis ce temps, de grands changements dans les rapports sociaux. On chercherait en vain cette multitude de moines oisifs et dévergondés qui se répandaient par troupes dans toutes les rues, à la honte et au scandale des indigènes et des étrangers. Tout ce que les voyageurs ont dit de ces moines, atteste l'impression désagréable qu'ils éprouvaient à leur rencontre. On ne voit plus maintenant, çà et là, que quelques prêtres séculiers et d'un extérieur très-modeste. En voici la raison : les insultes auxquelles ces moines étaient souvent exposés de la part de la populace, dans le temps des troubles sous le gouvernement des Cortès, depuis 1820 jusqu'en

1823 (1), en ont considérablement diminué le nombre; ceux qui restent ont pris l'habitude de se montrer moins en public.

Un autre objet sujet ici à des variations selon les temps, c'est la qualité et le prix des vivres, relativement auxquels nous trouvons une grande discordance entre divers voyageurs. J'en parle ici parce que les vivres frais forment un objet de la première importance pour le navigateur. Cook (en août) trouva les vivres bons et à bon marché, et donne à cet endroit une préférence décisive sur l'île de Madère pour le rafraîchissement des bâtiments destinés aux voyages de long cours. Vancouver (en mai) trouva le vin, l'eau et la viande

(1) On nous a donné ici l'explication du procédé énigmatique et nullement européen de la forteresse du lieu contre notre corvette *l'Entreprise*, en 1823. Le capitaine Kotzebue avait l'intention de s'arrêter à Sainte-Croix; mais on l'accueillit à coups de canon, ce qui le contraignit de continuer sa route directement pour le Brésil. Le gouverneur d'alors, républicain acharné, ne se crut pas permis de recevoir un bâtiment appartenant à un allié de son souverain légitime. Un des consuls étrangers résidant à Sainte-Croix nous raconta que, sur son insistance pour faire admettre dans le port ce bâtiment, qui en avait peut-être le plus grand besoin, le gouverneur lui répondit : « S'il en est ainsi, il enverra « un parlementaire, et je serai prêt alors à lui donner tous les se- « cours possibles; mais sans cela je ne le puis. »

de bonne qualité, mais les fruits, les légumes, la volaille, et en général tout animal vivant, d'une qualité très-inférieure et d'un prix excessif. Labillardière (en octobre) trouva une grande abondance de plantes potagères, à l'exception des choux, qui étaient petits et très-chers. Krusenstern (en octobre) trouva tous les vivres sans exception d'une cherté extraordinaire. Nous donnons ici, pour la comparaison, le prix des vivres tel qu'il était de notre temps :

La livre de viande,	35 Kop.
Un mouton de vingt-cinq à trente-cinq livres,	Roubles. 17.50
Une poule,	1.45
Un canard,	2.35
Le millier d'oranges,	14.50
La centaine de grosses têtes de choux,	28.75
Une citrouille,	1. »
L'ancre d'eau,	65
La pipe de vin, première qualité,	550. »
Qualité inférieure,	325. »

Le transport à bord et tous autres frais sont compris dans ces prix ; ils sont donc très-modérés.

Nous payâmes seulement le vin un peu trop cher; nous partageâmes à cet égard le sort de tous les étrangers. Le juste prix du vin de première qualité est de 450 à 500 roubles.

Ayant remis en mer, nous tâchâmes de nous éloigner de l'île le plus promptement possible; nous l'avions cependant encore en vue le lendemain matin, et nous en fûmes récompensés par le spectacle du pic de Teide, qui s'offrit à nos regards pendant quelques minutes dans toute sa majesté.

Le vent de N.-E., qui nous avait portés jusqu'à l'île de Ténériffe, souffla si constamment pendant tout le temps de notre relâche, que je le prenais pour un véritable vent alisé; mais je me trompais fort. A peine étions-nous en mer, que nous rencontrâmes des vents de S.-O., et quelquefois des calmes avec une grosse houle, qui nous tourmentèrent pendant plus de dix jours. Nous éprouvions d'une manière désagréable de quelle importance peut être dans un voyage de mer la perte d'un *seul* jour. La corvette *le Moller*, qui ne s'était point arrêtée à Ténériffe, et qui avait profité du vent de N.-E. qui régnait alors, était déja dans les tropiques et naviguait avec les vents favorables, tandis que nous nous débattions pendant plusieurs jours

presque à la même place. Le vide immense qui nous entourait, rendait notre situation encore plus triste. Nous aperçûmes une ou deux fois des bonites, et une fois seulement MM. les naturalistes eurent le plaisir de voir un poisson volant qui vint frapper le chapeau du timonier et retomba sur le pont.

Le 27 novembre, par 21° 20′ de latitude, et 21° de longitude, nous eûmes enfin un vent alisé qui nous fit faire un peu plus de chemin. J'avais l'intention de reconnaître les îles du cap Vert pour la vérification des chronomètres, mais nous les passâmes par un vent violent et une pluie d'averse. Je ne m'imaginais pas que les vents alisés, dans l'océan Atlantique, pussent atteindre cette force. Il nous poussa jusqu'au 8° de latitude N. Ici, le 5 décembre, nous tombâmes dans un calme qui, à quelques très-courts intervalles près, dura deux semaines entières, pendant lesquelles nous ne parvînmes qu'avec peine au 5° de latitude. La zone qui sépare les vents alisés est toujours un lieu d'épreuve et de souffrance pour les marins qui passent d'un hémisphère à l'autre. Mais les grains continuels, accompagnés d'averses et d'épouvantables coups de tonnerre, que l'on rencontre ordinairement ici, tout en inquiétant le marin, lui donnent

du moins les moyens de parvenir à changer de place. Mais nous, nous avions à souffrir de l'extrémité contraire, du calme et d'un ciel ardent. Le moindre nuage qui se montrait à l'horizon, était salué avec joie comme précurseur du vent, et il disparaissait toujours sans nous avoir garantis des brûlants rayons du soleil. Le vide dont nous étions constamment entourés augmentait l'ennui de notre situation. Quelquefois seulement un vorace requin, et plus rarement encore une frégate ou un pétrel, venaient faire diversion à la solitude qui régnait autour de nous.

Par bonheur, ces terribles chaleurs dont nous étions sans cesse accablés n'eurent aucune mauvaise influence sur la santé de l'équipage. Au commencement de la campagne nous avions toujours eu quelques malades, la plupart de fièvres catarrhales ou gastriques, d'affections rhumatismales, etc. Les travaux forcés pendant quatre ou cinq mois, tant pour l'équipement du navire qu'au commencement du voyage, furent la cause de cet état de maladie, dont je n'étais pas peu inquiet; mais, dès notre entrée dans un climat chaud, où nos gens avaient bien moins de fatigues, leur santé se rétablit à vue d'œil, et vers cette époque nous n'avions pas un seul malade. Il n'est pas be-

soin de dire que, tant de la part du médecin que de la mienne, la plus grande attention était portée sur tout ce qui pouvait contribuer à la conservation de la santé de l'équipage.

Le 18 décembre, jour qui fut pour nous un jour de double fête (1), nous fûmes enfin tirés de notre fâcheuse position par un vent alisé du S.-E., qui, les quatre premiers jours, fut faible et irrégulier, mais qui, se fixant ensuite, nous fit passer l'équateur le 25 décembre, par 24° 30′ de longitude O., après quarante jours de navigation depuis les îles Canaries, navigation la plus contrariée qui soit à ma connaissance : dans le grand nombre de voyages que nous avions à bord de la corvette, la plus longue navigation était celle de l'amiral D'Entrecasteaux, trente-six jours; et la plus courte, au contraire, celle du capitaine Golovnine sur le Kamtchatka, dix-huit jours.

Nous n'oubliâmes pas la cérémonie usitée par les matelots lors du premier passage sous la ligne. Dans notre siècle de lumières, d'égoïsme et d'ironie, cette cérémonie commence à tomber en désuétude, comme un reste des temps barbares, même sur les vaisseaux anglais, où elle se célébrait

---

(1) La Saint-Nicolas, fête de S. M. l'empereur.

autrefois avec une sorte de solennité. Y a-t-il là de quoi se réjouir? On traite ce badinage de ridicule, de sot; mais ne peut-on pas, plus ou moins, en dire autant de tout autre jeu? Nos *Neptunales* sont une cérémonie, non-seulement tout-à-fait innocente, mais même très-utile; elle distrait, elle amuse ceux qui ne sont pas encore accoutumés à la monotonie fatigante de la vie de marin; et tout capitaine qui prend soin de son équipage, doit l'encourager, non-seulement à cette cérémonie, mais à toute autre espèce de jeux et d'amusements.

Ce jour fut aussi remarquable pour nous par le spectacle extrêmement animé que présentait la mer, et qui formait un contraste frappant avec la solitude qui régnait de l'autre côté de l'équateur. Les bonites et les albicores poursuivaient les poissons volants; les requins donnaient la chasse aux bonites; les poissons volants s'élevaient dans l'air en troupes nombreuses; les bonites bondissaient à leur poursuite, faisant rejaillir l'eau de tous côtés, comme les boulets de ricochet dans un combat naval. Nous prîmes quelques albicores.

Notre navigation fut, à partir de là, heureuse et uniforme. Le 7 janvier, nous eûmes connaissance du cap Frio, et le lendemain au soir, par un violent orage de tonnerre et de pluie, nous mouil-

lâmes dans la baie de Rio-Janeiro. Une demi-heure après, j'eus le plaisir de voir à mon bord le capitaine Stanioukovitch, qui nous avait devancés de dix jours.

Le capitaine Stanioukovitch résolut, en poursuivant de là notre route, de doubler le cap Horn. Il était d'autant plus nécessaire pour nous de terminer le plus promptement possible toutes nos affaires, que la saison convenable à cette navigation tirait déja vers sa fin. Avec l'aide de notre consul, M. Kilchen, toutes les mesures furent prises, sans la moindre perte de temps, pour réparer le bâtiment et l'approvisionner de tout ce dont nous avions besoin. Les observations astronomiques et physiques ne furent pas non plus oubliées : je m'établis, à cet effet, à Praya-Grande, sur la côte orientale de la baie, où se trouvait un endroit très-propre à ces travaux. Tout mon temps fut consacré à ces occupations; je ne vis rien, et ne communiquai presque avec personne; je n'allai que deux fois à la ville pour affaires indispensables. On ne saurait donc attendre de moi que je puisse dire quelque chose de nouveau sur un pays qui, chaque jour, devient de plus en plus connu en Europe.

Le 20 janvier, je retournai à bord; les trois jours

suivants se passèrent à faire les dispositions nécessaires pour remettre en mer, et à mettre en ordre les observations faites ici, afin de pouvoir les envoyer en Russie. Enfin, le 23, je pus annoncer au capitaine Stanioukovitch que j'étais entièrement prêt.

CHAPITRE III.

Navigation de Rio-Janeiro autour du cap Horn, à la baie de la Conception et à Valparaiso. — Séjour dans ces lieux (1).

Ce même jour, au signal donné par la corvette *le Moller*, nous levâmes une ancre, et le lendemain matin nous mîmes à la voile; mais jusqu'à l'arrivée du vent de large, nous ne pûmes atteindre que le fort de Lage. Le 25, au matin, le vent de terre nous poussa assez loin des côtes pour pouvoir porter au S. à toutes voiles, avec le vent de large que nous rencontrâmes vers les dix heures. La mousson nous porta, en deux fois vingt-quatre heures, jusqu'au 27° 30′ de latitude. Là, après quelques variations, le vent se fixa de nouveau au N., et nous fîmes aussi bonne route qu'auparavant. Après avoir dépassé la rivière de la Plata, nous eûmes pendant quelque temps un fort vent de S.-O., et ensuite

(1) Voyez planches 1re et 2e de l'Atlas.

derechef un vent favorable de la partie du N.-O. Le 5 février, nous fûmes étonnés de rencontrer une grande troupe de poissons volants; nous étions alors par les 37° 30′ de latitude, et le thermomètre de Réaumur ne marquait que 13° au-dessus de zéro, de sorte que nous commencions à sentir la fraîcheur. Le 7 février, nous étions déja parvenus à la latitude de 42° 45′, et à la longitude de 55° O. Profitant d'un calme qui nous prit à cette place, nous enverguâmes de nouvelles voiles pour nous préparer au rude passage autour du cap Horn. MM. les naturalistes mirent aussi cette journée à profit pour enrichir leurs collections de plusieurs exemplaires d'oiseaux, dont le nombre augmentait sensiblement à mesure que nous approchions des îles Malouines. Nous communiquions souvent avec notre compagnon de voyage, et, quand les circonstances le permettaient, nous nous visitions pour partager entre nous les produits de notre chasse et de notre pêche.

Le 14 février, au point du jour, nous aperçûmes la côte N.-E. des îles Malouines, et à dix heures nous doublâmes, à la distance d'environ dix milles, l'ouverture de la vaste baie devenue célèbre par la catastrophe du capitaine Freycinet, qui y fit naufrage. Un vent frais du N.-E. nous fit

rapidement longer cette côte qui, vers midi, disparut dans le brouillard. Le 16 février, nous franchîmes le parallèle de la terre des États, par 60° de longitude. Le cap Horn ne tarda pas à nous faire son accueil ordinaire. Il s'éleva, le soir, un coup de vent d'O. qui dura toute la nuit avec la même violence, accompagné de pluie et d'une grosse houle. Au matin, nous ne vîmes plus *le Moller;* une épaisse brume couvrait l'horizon; nos signaux restaient sans réponse : nous fûmes ainsi séparés. La compagnie d'un bâtiment anime singulièrement la continuelle uniformité d'une longue navigation. Il est agréable de voir qu'il existe au monde d'autres êtres humains que soi; et il s'établit enfin entre les bâtiments la même intimité qu'entre les habitants d'un même navire. Il faut joindre à cela le vague sentiment de la nécessité de se prêter mutuellement secours. Un vaisseau resté seul au milieu de l'Océan est comme un homme abandonné dans un désert; et la conformité de ces situations produit une impression également désagréable. Cette séparation était particulièrement d'autant plus fâcheuse pour moi, que le capitaine Stanioukovitch ne m'avait pas encore indiqué de rendez-vous; j'ignorais s'il s'arrêterait dans la baie de la Conception

ou à Valparaiso. Je supposais cependant que, conformément à nos instructions, ce serait dans ce premier endroit, et je résolus en conséquence d'aller d'abord le chercher là.

Les vents d'O., la plupart du temps très-violents, et accompagnés, comme à l'ordinaire, d'une grosse houle, durèrent pendant dix jours. Profitant de chacune de leurs variations, nous faisions d'assez bons progrès en longitude, et le 25 février nous passâmes le méridien du cap Horn, par environ 61° de latitude. Le jour suivant, nous essuyâmes une courte mais aussi très-forte bourrasque. Le 27, nous étions par 61° 15′ de latitude, point de notre plus grand éloignement vers le S. Les vents nous devinrent alors plus favorables, et passant tantôt au N., tantôt au S., ils nous permirent de changer et notre latitude et notre longitude; de sorte que, le 8 mars, nous avions déja franchi le parallèle du détroit de Magellan, ayant ainsi doublé la Terre-de-Feu en dix-neuf jours; navigation assez heureuse dans une saison aussi avancée. Pendant tout ce temps, l'atmosphère fut constamment humide et froide; le brouillard, les pluies fines, la neige, la grêle, se succédaient tour à tour; l'horizon s'éclaircissait très-rarement, et le soleil ne se montrait que par instants à travers

la brume. Le thermomètre de Réaumur se maintenait ordinairement entre 2° et 4° au-dessus de zéro. Malgré tout cela, notre situation était très-supportable; nous ne manquions de rien; les coups de temps n'étaient pas de longue durée, et le poêle, qu'on chauffait du matin au soir dans l'entre-pont, préservait les gens du froid et de l'humidité. Je sentais le froid plus que les autres; car, dans ma chambre, le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de 5° à 6°. A Saint-Pétersbourg, il semblerait impossible de vivre dans les appartements à cette température; elle ne m'empêchait cependant pas de me livrer à mes travaux journaliers. On a remarqué depuis long-temps que ce qu'on redoute, dans le genre de vie ordinaire des villes, comme cause de maladies, se supporte, dans les voyages de mer, avec facilité et sans suites nuisibles à la santé. Tels sont, par exemple, les vents coulis. Combien de catarrhes, de rhumatismes, etc., ne leur attribue-t-on pas? Nous vivons sans cesse dans ce vent hors de compte, sans nous douter même qu'il existe; ou, pour mieux dire, nous ne connaissons pas d'autre vent, quoique nous ne daignions pas lui accorder droit de bourgeoisie parmi les trente-deux autres. On attribue cela aux particules de sel contenues dans

l'air de la mer, à l'égalité de sa température de jour et de nuit, et à plusieurs autres causes. Sans en contester l'influence, je pense cependant que cela ne tient pas moins à ce que, bon gré mal gré, nous ne nous dorlotons pas, et que nous menons d'ailleurs une vie régulière et modérée.

Des vents très-frais de S.-O. et de O. N.-O., avec une énorme houle, nous portèrent rapidement vers le nord; enfin, le 11 mars, par 45° 30′ de latitude, nous atteignîmes les limites de la mousson. Le temps devenait plus chaud d'heure en heure, la mer plus tranquille, le ciel plus serein : tout annonçait notre entrée dans un beau climat. Nous gouvernâmes droit sur la baie de la Conception. Le 15 mars nous n'étions, par estime, qu'à huit milles de la côte la plus voisine; mais un brouillard épais nous en dérobait la vue. Dans la nuit le brouillard se dissipa, et le point du jour offrit à nos regards un spectacle d'une grandeur et d'une magnificence indescriptibles. La chaîne dentelée des Andes, avec ses pics aigus, se dessinait sur un ciel d'azur éclairé des premiers rayons du soleil. Je ne veux point augmenter le nombre de ceux qui se sont perdus en vains efforts pour transmettre aux autres les sensations qu'ils éprouvèrent au premier aspect de pareils tableaux de

la nature. Elles sont aussi inexprimables que la majesté du spectacle lui-même. La variété des couleurs, la lumière que le lever du soleil répandait graduellement sur le ciel et sur les nuages, étaient d'une inimitable beauté. A notre vif regret, ce spectacle, ainsi que tout ce qui est sublime dans la nature, ne fut pas de longue durée. A mesure que la masse de lumière envahissait l'atmosphère, l'énorme géant semblait s'enfoncer dans l'abîme, et le soleil, paraissant sur l'horizon, en effaça même les traces.

Bientôt parurent devant nous les deux mornes du cap Biobio, connus sous le nom de *mamelons*, et dont la forme, assez bien désignée par leur dénomination, sert de point de reconnaissance pour l'entrée de la baie de la Conception. A midi, nous nous trouvâmes vis-à-vis *les Pots brisés* (*Quiebra olas*), rochers qui font distinguer la pointe septentrionale de la presqu'île qui forme cette baie; et à trois heures, nous étions à l'ancre devant le petit village de Tomé, situé sur la côte orientale de la baie. Pour ne pas perdre de temps, je ne voulus point louvoyer jusqu'à Talcahuana, où mouillent ordinairement les bâtiments dans cette baie; mon intention était d'avoir seulement des nouvelles de la corvette *le Moller*, ce qui pou-

vait se faire aisément en y envoyant une embarcation, tandis que, pendant ce temps, MM. les naturalistes pourraient se livrer utilement à leurs recherches, comme moi à mes observations, et qu'en outre, nous serions ici à même de nous approvisionner plus commodément et à meilleur marché de vivres frais, et surtout de bois.

Il était déja assez tard, c'est pourquoi je remis au lendemain matin l'envoi de la chaloupe; mais MM. les naturalistes, impatients de quitter le navire après une navigation longue et stérile pour eux, ne perdirent pas un moment pour descendre à terre, où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, après avoir expédié l'enseigne Ratmanof à Talcahuana, je vins moi-même les joindre. Ayant pris d'abord tous mes arrangements concernant l'approvisionnement de la corvette, je m'occupai ensuite d'observations astronomiques et magnétiques, sans sortir de ma tente, jusqu'au soir. Sur ces entrefaites MM. les naturalistes parcouraient tous les environs, et revinrent enthousiasmés de la nature du pays, et avec de si riches collections, qu'il fut impossible de tout placer dans les embarcations, et qu'il fallut en laisser à terre une partie jusqu'au lendemain. A la nuit, nous retournâmes à bord, tous sans exception, très-contents de

notre journée. MM. Ratmanof et Postels étaient déja de retour sans apporter aucune nouvelle du *Moller*. Concluant de là qu'il était allé droit à Valparaiso, je résolus de me mettre aussi en route, dès le lendemain, pour ce port.

Les navigateurs parlent souvent très-différemment des contrées qu'ils ont visitées. La même terre que l'un décrit comme fertile est représentée comme stérile par un autre ; elle est riche selon celui-ci, et pauvre d'après celui-là. Cette discordance dépend autant des circonstances dans lesquelles un navigateur aborde une terre, circonstances qui peuvent être bien différentes, que de la rapidité avec laquelle il passe de contrée en contrée, de climat en climat. En traversant l'océan qui sépare les deux mondes, il ne fait, pour ainsi dire, qu'un saut de l'un à l'autre; il s'endort, en quelque sorte, dans l'un, et s'éveille dans l'autre : rien ne remplit le vide qui se trouve entre eux. Il visite une nouvelle contrée, lorsque les impressions qui lui restent de celle qu'il vient de quitter se conservent encore dans toute leur fraîcheur, et le contraste plus ou moins grand qui existe entre elles, influe nécessairement sur l'opinion qu'il se fait de chacune d'elles. C'est ainsi que des

navigateurs entrant dans la baie de la Conception en venant du nord, où la vue se fatigue à l'aspect d'une immense étendue de côtes arides et sablonneuses que la nature semble avoir formées, non pour que l'homme pût y vivre, mais pour le préserver seulement d'être englouti par les eaux, ont trouvé riantes et riches les côtes de cette baie. Quant à nous, au contraire, en qui l'âpreté des côtes des îles Malouines et la fureur de l'Océan austral n'avaient pu effacer encore les impressions que nous avait laissées la belle, riche et féconde nature du Brésil, nous trouvâmes ces côtes assez pauvres. Le sable et l'argile qui couvraient les hauteurs et le rivage, la pente et le sommet des collines, donnaient à l'ensemble du tableau un caractère de stérilité qui ne nous permettait pas de remarquer les bois touffus qui s'élevaient de toutes parts, et dont quelques-uns commençaient même au bord de l'eau. Comparant tout cela dans notre imagination aux environs de la baie de Rio-Janeiro, nous avions de la peine à nous persuader que nous voyions devant nous les rives d'un des plus fertiles pays du monde.

Le petit village de Tomé, situé au bord d'une petite anse entourée d'un rivage sablonneux, se compose de quelques cabanes disséminées entre

les collines. Elles sont toutes habitées par le peuple le plus amical et le plus affable. Nous ne fûmes pas assez long-temps parmi ces indigènes, et nous étions trop occupés d'ailleurs pour pouvoir bien les connaître; mais ce trait de leur caractère était trop prononcé pour ne pas être remarqué. Le premier jour notre chaloupe trouva du ressac en abordant : des cavaliers qui passaient, voyant l'embarras de nos gens, mirent pied à terre, se jetèrent à l'eau sans en être priés, et après les avoir aidés à débarquer, reprirent leur chemin sans proférer une seule parole. Les habitants entouraient nos matelots, les invitaient à venir chez eux, mais sans les ennuyer de leurs importunités. Dans l'achat de tout ce qui nous était nécessaire, je ne pus remarquer en eux le moindre indice d'avidité; au contraire, ils nous renvoyaient souvent chez leurs voisins, lorsque quelqu'un d'entre eux pouvait nous procurer un objet à meilleur marché. Ils nous parurent tous, en général, plus civilisés que les gens de la même classe dans les autres pays. De toute la journée nous ne remarquâmes pas une seule querelle. Ils étaient caressants pour les enfants, qui, de leur côté, montraient un très-bon caractère. Malgré le grand nombre d'enfants, nous n'entendîmes pas de ces cris si insupportables

lorsqu'ils ne proviennent que de la fantaisie ou du caprice. Il m'arriva de rencontrer toute une troupe de petits garçons allant à l'école, qui tous, avec une gaîté particulière et sans la moindre timidité, nous offrirent de nous vendre des poules; et si chacun d'eux avait eu, au lieu de sa planchette, une poule sous le bras, nous eussions couru le risque d'en acheter dix fois plus qu'il ne nous en fallait. Cette troupe, en ponchos bleus (espèce de sarrau), en bonnets de laine pointus et des planchettes de bois à la main (1), présentait un tableau tout-à-fait caractéristique.

L'habitant qui reçut nos naturalistes paraissait être plus à son aise que les autres, et par là même plus hospitalier; il s'offensa de ce que nous avions apporté avec nous notre dîner, et, pour le consoler, nous dûmes consentir à partager sa table en joignant notre dîner à son *olla*, plat aussi inévitable sur une table espagnole que le *stchi* (potage aux choux) sur une table de paysan russe. Le vin du pays ressemble beaucoup à du mauvais vin de Malaga; mais il pourrait être fort bon, s'il était mieux préparé. Pour une journée entière d'em-

(1) Leur école est fondée sur la méthode de Lancastre.

barras, pour le déjeûner et le dîner, nous dûmes payer à notre hôte une piastre par tête.

Quoique les visites fréquentes de bâtiments de toutes les nations, et surtout de navires anglais, aient fortement renchéri tous les objets, nous pûmes, cependant, nous approvisionner de tout ce dont nous avions besoin, à des prix assez modérés ; par exemple : une poule coûtait 1 fr. 60 c., un canard 2 fr. 50 c., une oie 4 fr., une dinde 5 fr., un mouton 10 fr., la dizaine d'œufs 65 c. Le bois était, en proportion, ce qu'il y avait de plus cher : nous payâmes 20 fr. pour un millier de bûches d'environ 2 pieds et demi de longueur, ce qui fait un peu moins d'une sagène (toise russe.)

Le 18 mars, au point du jour, après avoir reçu tout ce que nous avions laissé à terre, nous mîmes à la voile par un très-faible vent du sud. Dans cette saison, la mousson règne encore ordinairement dans toute sa force; j'étais donc pleinement convaincu que vers le milieu du jour le vent viendrait à fraîchir; cependant, à la sortie de la baie, nous trouvâmes, à notre grand étonnement, un calme qui nous obligea à jeter l'ancre de touée. Je ne voulus pas mouiller entièrement, afin de pou-

voir être sous voile au premier souffle de vent du sud, que j'attendais encore à tout moment. Mais au lieu de cela, il survint pendant la nuit une rafale du N. N.-E. qui fit déraper notre ancre de touée, et emporta rapidement la corvette vers les roches de *Pajaros Ninnos*, qui n'étaient qu'à un demi-mille sous le vent. Nous échappâmes à ce danger en coupant le grelin et en larguant nos voiles, et après nous être enfoncés plus avant dans la baie, nous jetâmes l'ancre.

Toute la journée du lendemain fut vainement employée à chercher l'ancre de touée que nous avions perdue.

Le 20, nous appareillâmes de nouveau, et, à la sortie de la baie, nous trouvâmes encore un petit vent contraire, avec lequel nous pûmes cependant louvoyer tant bien que mal, de sorte que le soir, à l'arrivée d'une épaisse brume, nous étions hors de l'endroit le plus étroit, mais toujours très-près de la côte. Le bruit des brisants nous entretint jusqu'au lendemain matin dans la pensée de leur fâcheux voisinage; pour nous en délivrer, nous prîmes la remorque pendant toute la nuit vers le N.-O. par un calme plat. Nous fîmes, dans cette occasion, une remarque qui, au reste, n'est pas nouvelle, c'est que le son a plus d'intensité la

nuit que le jour. Quoique notre éloignement de la côte augmentât continuellement, le bruit des brisants, quand la nuit fut venue, se faisait cependant entendre avec incomparablement plus de force.

Nous fûmes tourmentés pendant quatre jours par de faibles vents du nord, ou par des calmes plats accompagnés d'épais brouillards. Le vent du sud, si impatiemment attendu, ne commença à souffler que le 25 au soir. Le lendemain matin, nous étions déja très-près de la baie de Valparaiso; mais la brume épaisse qui couvrait la côte nous arrêta là pendant quelques heures. Dans l'après-midi elle se dissipa, et nous fîmes route à toutes voiles vers le nord. Le premier objet qui se présenta à nos regards, lorsque la baie de Valparaiso s'ouvrit devant nous, fut la corvette *le Moller,* qui mettait, en ce moment même, à la voile. S'étant dirigée directement sur Valparaiso, elle avait évité tous les retards que nous avions éprouvés, et, arrivée depuis douze jours, elle s'était ravitaillée, et poursuivait maintenant sa route pour le Kamtchatka. Après lui avoir fait nos adieux, nous continuâmes à louvoyer pour nous avancer dans la baie, et nous rencontrâmes bientôt un vent violent de terre, chassant devant lui des particules d'eau qu'il

faisait rejaillir de la surface de la mer, et qui, mêlées au sable, ressemblaient à un épais brouillard. Nous avions de la peine à porter nos seuls huniers, de sorte qu'à la nuit, nous n'étions parvenus que sur un fond de trente brasses, où nous jetâmes l'ancre. Vers les huit heures, cette bourrasque se changea subitement en un calme plat, qui dura jusqu'au lendemain. Nous en profitâmes pour nous touer plus avant dans la baie jusque dans un endroit sûr, et nous nous affourchâmes sur deux ancres.

Après avoir terminé tous les arrangements à bord de la corvette, je descendis à terre vers midi. Le grand ressac sur le rivage ne permettait pas de sortir de la chaloupe autrement que sur les épaules des gens, car il n'y a jusqu'ici à Valparaiso aucune espèce d'embarcadère. Les bateliers, en nous voyant, se jetèrent à l'eau jusqu'à la ceinture, nous présentant leur dos à l'envi; et quoique je fusse seul jugé digne de l'honneur d'être porté par eux, nous n'en fûmes pas moins entourés par une vingtaine d'hommes qui, tous, demandaient la récompense de leurs peines. Nous fûmes obligés, pour nous en délivrer, de leur distribuer des réaux jusqu'à l'hôtel même du gouverneur.

Le gouverneur, Don Francisco de la Lastra, le même qui, dans les premières années de la révolution, fut pendant quelque temps directeur suprême, homme instruit et parlant très-bien le français, nous reçut poliment, et nous exprima d'une manière affable son désir que notre séjour dans sa patrie pût nous être agréable et utile, ainsi que son empressement à y contribuer de tout son pouvoir.

A peine reparûmes-nous dans la rue, que nous nous vîmes, comme auparavant, assaillis par une foule de prétendants à notre argent, auxquels nous ne pûmes que difficilement nous dérober en nous réfugiant à l'hôtel de l'*Union*, tenu par un Anglais. Ayant changé de costume, nous allâmes visiter la ville et les environs; et comme tous les étrangers, je pense, nous nous dirigeâmes, avant tout, vers les remarquables *Quebradas*. Ce sont des ravins dans les montagnes, comblés, pour ainsi dire, par de petites cabanes qui renferment la plus grande partie de la population de Valparaiso. La plus peuplée de ces quebradas est celle qui s'élève à l'angle S.-O. de la ville. Le granit qui, là, se montre à découvert, sert de fondement solide aux constructions, et les met à l'abri de l'effet destructeur des tremblements de

terre. La communication de ces habitations entre elles et avec la ville s'effectue par d'étroits sentiers, sans points d'appui ni degrés, qui se prolongent sur la pente des rochers, et sur lesquels les enfants, en jouant, couraient en tous sens comme des chamois. Il n'y a que quelques maisons, et encore appartiennent-elles à des étrangers, auxquelles aboutissent des sentiers où l'on a pratiqué des marches ; les Chiliens regardent cette précaution comme un luxe superflu et tout-à-fait inutile. C'est un spectacle étrange que de voir sous ses pieds un escalier de toits en tuile ou en branches de palmier, et au-dessus de sa tête un amphithéâtre de portes et de jardins. J'avais d'abord suivi MM. les naturalistes, mais ils m'entraînèrent bientôt dans un endroit où je ne pouvais plus faire un pas ni en avant ni en arrière, ce qui me décida à m'en retourner avec un de mes officiers, et à les laisser là, en leur souhaitant de rapporter leurs têtes sauves au logis; quant à moi, je crus mille fois perdre la mienne avant d'arriver en bas.

En suivant le bord de la mer, nous arrivâmes à l'endroit qu'on appelle ici l'*arsenal*. Il entoure une petite anse sous la redoute S.-Antonio, et se fait remarquer par quelques canons et quelques ancres à moitié enterrés dans le sable; par quel-

ques chaloupes à moitié pourries, retirées sur le rivage; par un long bâtiment en forme de hangar, devant lequel se tient l'unique sentinelle qui soit dans l'arsenal; par quelques chaudières et quelques cabestans jetés çà et là, etc. Le silence de mort qui régnait partout dans ce lieu lui donnait plutôt l'air d'un cimetière que du berceau de la marine chilienne.

Poursuivant plus loin notre marche le long du rivage, et voyant la porte du fort S.-Antonio ouverte, nous y entrâmes; personne ne nous arrêta; une sentinelle sommeillait debout à la porte, et deux autres dormaient étendues dans un coin. Le fort S.-Antonio est armé de huit pièces de canon en bronze, du calibre de 18, de fonte française, et de deux pièces de campagne. Il est probable qu'il avait été réparé depuis peu, tout y était parfaitement en ordre. Il est destiné à défendre la partie O. de la baie, mais il serait lui-même hors d'état de résister contre une seule frégate.

Nous nous réunîmes tous à dîner dans un restaurant français, où nous trouvâmes une bonne table et de bon vin, premier objet de luxe que cherche le marin après une longue navigation. Il y a des marins qui, par un goût particulier, ou par le désir de se distinguer par quelque chose

d'extraordinaire, mettent la vie de mer, sous tous les rapports, au-dessus de celle de terre; qui, s'ils viennent à quitter leur navire, languissent et souffrent du *mal de terre*. J'ai assez voyagé sur mer pour avoir le droit de dire à ceux de mes confrères qui pensent ainsi, que la monotonie continuelle de la vie de vaisseau finit par ennuyer horriblement, et qu'elle fait ressentir doublement le plaisir que l'on a de passer pour la première fois quelques heures, sans soucis et sans gêne, dans une société d'amis. La nôtre s'embellit encore par la rencontre du docteur Pöppig, qui voyageait déja depuis quelques années en Amérique pour faire des recherches sur l'histoire naturelle; rencontre qui ne nous fut pas moins utile qu'agréable, par la connaissance qu'avait le docteur de la langue et des usages des indigènes.

Une autre rencontre inattendue et bien agréable pour moi, fut celle de M. Chaumette des Fossés, consul général de France au Pérou, qui, par suite des événements politiques de ce pays, se trouvait alors à Valparaiso, et dont j'avais fait la connaissance, quelques années auparavant, à Arkhangel. Connaître un homme à l'une des extrémités du monde habité, et le rencontrer après plusieurs années à l'autre extrémité, presque aux antipodes,

c'est une de ces agréables surprises dont s'embellit parfois la vie des voyageurs. Dans des contrées si éloignées, on voit un compatriote dans tout Européen; toute rivalité, toute nuance nationale disparaît et s'efface; on est ravi de rencontrer un homme qui vous rappelle en quelque sorte la patrie, surtout si c'est un homme distingué par son esprit et ses lumières, comme c'était ici le cas.

Nous trouvâmes un très-bon endroit pour dresser notre observatoire, au bout du faubourg Almendral, dans la maison du négociant Alvarez, où je pus non-seulement m'installer avec mes instruments, mais encore donner place à MM. les naturalistes, et où l'on pouvait en outre exécuter commodément divers travaux pour la corvette, et faire notre approvisionnement d'eau. Deux jours après notre arrivée, nous y transportâmes tous les instruments d'astronomie et de physique, après lès avoir présentés à la douane. Nous éprouvâmes, à cette occasion, que tous les employés de la douane, même les inférieurs, remplissent ici leur devoir avec une grande sévérité, quoique très-poliment et sans chicane. Pendant notre séjour à Almendral, nous en eûmes plusieurs preuves dans les relations continuelles que nous étions obligés d'avoir avec la corvette.

La constante sérénité du ciel, sans exemple dans d'autres lieux aussi peu élevés au-dessus du niveau de la mer, me permit de terminer en une semaine les observations astronomiques et les expériences sur le pendule. Quelques jours furent consacrés aux observations magnétiques, à préparer les rapports, les lettres, etc., et le 9 avril je retournai à bord. Dans les courts moments de loisir, que je n'eus, certes, que très-rarement pendant tout ce temps, je visitai quelques familles européennes établies ici, ainsi que les lieux de divertissements publics, où nous eûmes occasion de faire des remarques intéressantes sur le caractère de ce peuple.

Sur ces entrefaites, la corvette avait été mise en ordre; elle était prête à prendre la mer; mais me proposant de me rendre directement à Sitkha sans m'arrêter nulle part, pour compenser en quelque sorte le temps que nous avions perdu jusqu'ici, je jugeai convenable d'accorder à l'équipage quelques jours de repos, et fixai notre départ au 13 avril, jour auquel on avait promis de nous fournir les vivres frais que nous avions commandés. Ayant entièrement exploré la flore et la faune des environs de Valparaiso, MM. les naturalistes voulurent mettre à profit les jours

qui restaient, pour visiter la ville de Quillota, distante de quatorze lieues au N.-E. de Valparaiso, où la nature montre déja un autre caractère. Je me joignis à eux avec plusieurs de mes officiers, de sorte que notre cavalcade se composait de douze personnes.

Deux chemins mènent de Valparaiso à Quillota : l'un suit le bord de la mer jusqu'à la rivière Concon, et ensuite le bord de cette rivière jusqu'à Quillota; l'autre s'enfonce davantage dans l'intérieur des terres, et passe par la petite ville de Limacha. Il fut résolu de prendre d'abord le chemin du bord de la mer, pour revenir par Limacha.

Nous partîmes le 11 avril au matin. Du bas de la plaine où est situé Almendral, s'élèvent des montagnes escarpées de quatre à cinq cents pieds de hauteur; il faut gravir sept fois le sommet par des sentiers tortueux, et descendre autant de fois par des ravins qui présentent les tableaux les plus pittoresques. Ces sept montagnes s'appellent *les Sept-Sœurs* (*siete Hermanas*) : c'est la partie la plus boisée de tous les environs de Valparaiso. Quoique ce bois ne réponde pas précisément à ce que nous entendons par bois fourré, il sert cependant de repaire à des bandes de voleurs. Il est

très-dangereux d'y voyager la nuit, et l'on doit se préparer à tout. On m'a assuré qu'un propriétaire même des environs y entretient une bande régulière de brigands. Les grandes routes, en général, sont encore peu sûres : sur le chemin de Sant-Yago, si l'on rencontre deux hommes ensemble, il ne faut pas manquer de montrer ses pistolets. Les brigands du pays ont la louable coutume de ne pas tomber sur les gens armés.

Au-delà des *Sept-Sœurs* commence la plaine appelée *Viña de la mar;* de là, à droite, part le chemin qui mène à Limacha, et tout droit, le long du rivage, le plus court pour aller à Quillota. Ce dernier est très-monotone et très-ennuyeux; on ne voit partout que du sable, des pierres nues et une grande quantité de mauvaises broussailles ; on rencontre rarement un arbre passable. La chaleur et la poussière augmentaient le désagrément de la route. Ce n'était qu'au haut des collines que nous respirions plus librement ; le tableau était ranimé par la vue de la mer, et nous l'étions nous-mêmes par la bienfaisante brise qu'elle nous envoyait. Nous rencontrions de temps en temps des charrettes chargées de fruits dont Quillota approvisionne Valparaiso, et quelques

familles voyageant à cheval (1). Les selles pour les dames sont en forme de fauteuil : on y est assis fort à l'aise. Les selles pour les hommes se composent de quelques morceaux de feutre, de tapis, de couvertures, etc., dont on arrange pour la nuit un assez bon bivouac; mais tout cela les rend si larges, qu'il est impossible de les enfourcher si l'on n'en a particulièrement l'habitude. Ces selles sont cause que presque tous les Chiliens sont contrefaits. Ils ne pouvaient, de leur côté, regarder les nôtres sans nous plaindre, assurant que, pendant la nuit, on devait y éprouver un froid insupportable.

Nous arrivâmes à midi à la rivière Concon, à deux verstes de son embouchure. En temps de sécheresse, c'est un pauvre petit ruisseau coulant lentement sur le gravier; mais la largeur de son lit et l'escarpement de ses bords prouvent sa force dans les temps de pluie. Les quatre lieues

---

(1) On a établi depuis quelque temps, entre Valparaiso et Sant-Yago, des diligences qui ne sont pas cependant, jusqu'ici, généralement en usage. Elles ne vont pas régulièrement, mais seulement lorsqu'on a réuni un assez grand nombre de voyageurs. Le prix, pour aller à l'une de ces deux villes, est de onze piastres. Il y a des voitures et des cabriolets.

qui nous restaient à faire furent encore plus insupportables que les dix que nous avions déja faites. La chaleur était devenue très-forte ; le pays était encore, s'il est possible, plus désert. Nous n'en pouvions plus de fatigue; mais l'aspect lointain des montagnes au pied des quelles est située Quillota, et enfin le rideau d'épaisse verdure qui bordait le bout de l'horizon, ranimèrent nos forces et notre courage, et nous nous traînâmes tant bien que mal jusqu'à l'oasis tant désirée de ce désert. Nous errâmes long-temps dans des rues peu peuplées, avant de trouver l'auberge tenue par un gentleman anglais (1). Quelques-uns d'entre nous, plus empressés que les autres, se dispersèrent aussitôt dans les environs pour dessiner, chasser, botaniser; mais la plupart allèrent chercher du repos à l'ombre des berceaux du charmant jardin de M. Greenwood, où ils restèrent jusqu'au soir. Après avoir repris des forces à l'aide d'un bon dîner, nous allâmes nous promener dans la ville. On ne voit que très-rarement ici, sans doute, des voyageurs comme nous; tous ceux que nous rencontrions s'arrêtaient, nous regardaient de la tête aux pieds avec l'air du plus grand

(1) J. Greenwood, Esq. of Kensington.

étonnement; des troupes d'enfants nous entouraient, et peu s'en fallut qu'ils n'accueillissent à coups de pierres un de nous qui se préparait à dessiner. Les femmes, comme toujours, montraient plus de délicatesse et de tact. Plusieurs charmantes maîtresses de maison, qui jouissaient devant leur porte du calme de la soirée, nous invitèrent à les visiter. Nous acceptâmes une de ces invitations. La principale partie de la maison consistait en une grande chambre; la faible clarté d'une chandelle de suif nous permit d'apercevoir une table à chaque bout, des images dans le premier coin, quelques chaises très-basses, et partout la saleté la plus dégoûtante; à gauche, une ouverture dans le mur, masquée par un sale rideau, conduisait dans une obscure chambre à coucher. La tristesse de cette demeure contrastait d'une manière étrange avec la franche gaieté et le babil des femmes, qui, au moment de prendre congé, présentèrent à chacun de nous une petite fleur.

L'hospitalier M. Greenwood nous fit dresser, en attendant, une espèce de bivouac pour la nuit dans une vaste grange, parce que sa modeste auberge n'est pas calculée pour la réception d'une société si nombreuse. Nous avions grand besoin de repos; mais les puces, qui sont, au Chili, les véri-

tables maîtresses des maisons, puisqu'elles en font déguerpir les propriétaires plus souvent que ceux-ci ne peuvent les en chasser, ne nous laissèrent pas fermer l'œil. Aux premiers rayons du soleil, nous étions déja sur pied, et chacun de nous alla vaquer à ses occupations favorites. Ayant ainsi passé la matinée, nous nous remîmes en route vers midi, comme si nous avions craint d'avoir froid à notre retour.

Quillota est située dans une vallée en forme de chaudière, au pied même des montagnes, qui servent, pour ainsi dire, de contre-fort extérieur à la chaîne gigantesque qu'elles terminent. La montagne Campana (la cloche), point culminant de cette chaîne avancée, s'élève, approximativement, à 2500 pieds au-dessus du niveau de la plaine. La rivière Concon, qui sort des Cordilières, non loin du volcan Aconcagua, arrosant cette vallée, lui a valu le nom de *Jardin du Chili*, qualification qu'elle mérite à tous égards. L'œil, fatigué de la vue d'une terre stérile et brûlée par le soleil autour de Valparaiso, se repose ici avec plaisir sur une végétation pompeuse. Des figuiers touffus, des vignes, de riches prairies couvertes de troupeaux, offrent un spectacle agréable et nouveau à celui qui arrive de l'autre partie du pays. Quillota fournit au port tous les

légumes et tous les fruits sans exception, ainsi que le lait. Vous rencontrez sans cesse sur les chemins de longues files de mulets et de chevaux qui se traînent vers le port, chargés de ces denrées indispensables.

Comme toutes les villes de l'Amérique espagnole, Quillota est bâtie très-régulièrement en carré d'environ deux verstes de côté, au milieu duquel est une grande place avec l'église principale. Les emplacements dépendants des maisons sont très-vastes, de sorte que tout un quartier appartient quelquefois à la même maison. La cour occupe une très-petite partie de cet espace, le reste est en jardin. Il y a quelques maisons en pierres, mais la plupart sont en terre glaise. La vue des maisons, du côté de la rue, est extrêmement triste, elles n'ont ordinairement qu'une fenêtre, garnie d'une grille. Les rues sont très-désertes. Les boutiques que nous vîmes étaient assez bien fournies. Les églises, au nombre de trois, ne sont pas encore rétablies depuis l'affreux tremblement de terre de 1823. Nous cherchâmes en vain les lieux de réunion pour le chant et la danse, comme nous en avions vu à Almendral. Peut-être était-ce à cause de la semaine sainte que ces amusements étaient suspendus; mais nous eûmes occasion d'en-

tendre jouer du forté-piano dans une maison, et cela avec un talent assez remarquable.

Nous commençâmes assez bien notre voyage de retour; mais, mal remis de la fatigue du premier jour, et chevaux et cavaliers s'aperçurent bientôt du mauvais calcul de s'être mis en route au plus fort de la chaleur. L'air embrasé n'était rafraîchi par aucun souffle de vent; les rayons du soleil, réfléchis par la pierre blanche ou par le sable, nous brûlaient comme dardés par un miroir ardent. Il n'y avait d'ombre nulle part. Après avoir franchi les montagnes qui ferment au sud la vallée de Quillota, nous entrâmes dans la petite ville de Limacha, par laquelle il fallait nécessairement passer. On nous montra la maison d'un Anglais qui recevait les voyageurs en payant. Il ne fut pourtant pas disposé à nous accueillir, et, sous prétexte de maladie, il nous fit indiquer une autre maison; de là, on nous mena plus loin, et ensuite encore plus loin, et ainsi jusqu'au bout de la ville. Obligés de revenir sur nos pas, et après avoir parcouru tout Limacha, nous trouvâmes à grand'peine un asile où nous pûmes faire panser les chevaux et nous reposer nous-mêmes. Un modeste repas, composé de pain et de fromage, de melon d'eau, de pommes et d'eau

claire, servit à nous rafraîchir un peu. Pendant que nous étions à table, nous eûmes une diversion d'un genre tout-à-fait nouveau pour nous : un grand fracas retentit dans la rue, et l'air fut rempli d'une horrible poussière. Notre première pensée fut celle d'un tremblement de terre. Cependant les maîtres de la maison, au lieu de s'élancer au dehors en criant : Misericordia! se contentèrent d'aller à la porte, de lever les épaules, et retournèrent tranquillement à leurs affaires. «Qu'est-ce donc?» demandâmes-nous. « Ce n'est rien, c'est la maison du voisin qui s'est écroulée. » Ces accidents sont très-fréquents. Ces petites maisons de carton, qu'on construit si facilement au Chili, s'écroulent aussi avec la même facilité.

Quand la chaleur fut un peu passée, nous remontâmes à cheval, comptant arriver au gîte à huit heures; cependant la nuit survint, et nous ne voyions pas encore la mer. Je remarquai que notre guide (peon) s'arrêtait assez souvent pour s'informer du chemin; il finit par nous conseiller d'allonger le trot pour pouvoir passer les *Sept-Sœurs* avant le coucher de la lune, et il donna lui-même de l'éperon à son cheval. Il fallut le suivre, quoique plusieurs d'entre nous eussent préféré rester dans le bois. Cette longue course

n'avait pu familiariser encore de mauvais cavaliers avec des chevaux inquiets, et notre cavalcade présentait alors un tableau digne de la plume de Cervantes et du pinceau d'Hogarth. Souffrant plus ou moins de coliques, de mal au dos, etc., chacun s'efforçait d'imaginer une position capable d'alléger son malaise, et riait des autres, sans penser à la figure originale qu'il faisait lui-même. — Nous apprîmes par la suite la cause de notre mésaventure : c'était une surprise malencontreuse que nous préparait le docteur Pöppig. Il voulait nous conduire par des sentiers détournés à la première station sur la grande route de Valparaiso à Sant-Yago, où se trouve une très-bonne auberge, et se félicitait d'avance de notre agréable étonnement; mais le guide et lui s'égarèrent, et nous dûmes gagner la mer par des chemins presque impraticables.

Vers minuit, nous atteignîmes enfin le but de notre course. L'imagination remplie de l'idée d'un bon souper et d'un bon lit, nous allions tranquillement dans les rues d'Almendral, lorsque tout-à-coup une patrouille de nuit nous arrête et nous ordonne de mettre pied à terre. Ne pouvant pénétrer la cause de cette vexation, nous essayons de résister, nous protestons, mais tous nos efforts

sont vains. Obligés d'obéir, et ne sachant trop que penser, nous traînons après nous nos haridelles fatiguées jusqu'à la grande place, où tout nous est expliqué. C'était le jeudi saint; de ce jour jusqu'au samedi saint, il n'est permis ici, sous peine d'une forte amende, ni de monter à cheval, ni de chanter, ni de danser, ni de jouer d'aucun instrument, ni même d'aller le chapeau sur la tête. Toute affaire, tout travail, tout amusement, sont sévèrement défendus pendant ces jours. La colline au milieu de la ville, sur laquelle est le théâtre, est transformée pendant ce temps en Golgotha. Au milieu d'un espace entouré de grilles, s'élève une croix avec l'image du Christ; on voit près de lui une multitude de fleurs et de cierges, et, de chaque côté, des figures de femmes à genoux, représentant les témoins de la passion de notre Sauveur. Les ames pieuses s'approchaient de ce lieu pour laver leurs péchés par une prière à haute voix. Je ne remarquai que des pécheresses, et pas un seul pécheur. La plupart d'entre elles étaient sans doute fermement assurées d'obtenir la grace divine, car en venant, elles jouaient, riaient, prenaient un air contrit en approchant de là, se mettaient à genoux pour quelques instants, et continuaient ensuite leur chemin, en reprenant

leurs jeux et leurs rires (1). Nous éprouvâmes, cette même nuit, beaucoup de difficultés pour nous rendre à bord de la corvette, car il n'est pas même permis aux embarcations de quitter le rivage. Mais une surprise bien plus désagréable m'attendait encore là : toutes les provisions qui avaient été préparées pour nous, étaient comprises dans la défense générale, et ne pouvaient en aucune ma-

(1) On vendait pendant ce temps, comme chez nous, des œufs coloriés et des figures de saints en pâte sucrée, qu'on désignait par leurs noms. Il y avait, entre autres, d'étranges figures portant les poings sur les hanches et affublées de bonnets grotesques, qu'on appelait *Russianos*. Il paraît que, dans la démonologie chilienne, nous jouons le rôle de sorciers et de magiciens. Mistriss Graham entendit raconter par une vieille femme une foule de miracles opérés par les saints contre les machinations des hérétiques, et principalement des Russes. (*Residence in Chili*, p. 161.)

Ceci me rappela cet officier portugais qui, étant venu à bord de la corvette *le Kamtchatka*, dans la rade de Rio-Janeiro, et apercevant un crucifix dans la chambre du capitaine Golovnine, s'en approcha vivement, et, après l'avoir considéré, s'écria : « C'est « Jésus-Christ ! » — « Oui, c'est l'image de sa passion. » — « Vous « croyez donc en Jésus-Christ ? » — « Sans doute. » — « Et tous les « Russes aussi ? » — « Et tous les Russes aussi ; est-ce que vous l'i« gnoriez ? » — « Je n'ai jamais entendu dire que les Russes fussent « chrétiens, j'ai toujours cru qu'ils étaient *grecs*. » Il nous prenait probablement pour les Grecs idolâtres, adorant Jupiter, Mars, etc. (*Voyez* Voyage du capitaine Golovnine sur la corvette *le Kamtchatka*, tom. I, p. 27.)

nière nous être apportées avant la soirée du samedi suivant. Nous perdîmes ainsi encore deux jours, sans aucune possibilité d'y remédier.

Après avoir tout disposé à bord de la corvette pour mettre en mer, j'envoyai, le samedi matin, toutes les embarcations à terre, afin de commencer le transport des provisions dès l'instant que l'embargo général serait levé. Enfin, vers midi, le canon de la forteresse annonça le moment si ardemment désiré. Des feux de joie s'allumèrent de toutes parts; un mouvement extraordinaire vint remplacer le silence de mort. Chaque fidèle dresse dans sa maison un échafaud ou une potence, sur lesquels le traître Judas subit de mille manières le supplice qu'il a si justement mérité. Ici, il est pendu par les jambes; là, il est lapidé; l'un lui tranche la tête, un autre le fusille. La mer ne le cède point à la terre; les navires qui, jusque-là, portaient leurs vergues en pointe et leurs pavillons à mi-mât (signe ordinaire de deuil sur les bâtiments), se pavoisent tout-à-coup. Sur l'un, on donne la cale à Judas du haut du mât de beaupré; sur l'autre, on le brûle, en faisant sortir la flamme par toutes les ouvertures du mannequin, etc., etc. Nous participâmes de bon cœur à la solennité publique, en accélérant autant que possible la fin

de nos affaires ; mais quelque hâte que nous fissions, nous ne parvînmes à tout placer et à tout mettre en ordre que tard dans la soirée, et nous dûmes différer notre départ jusqu'au lendemain.

Valparaiso est, comme on sait, le port de la ville de Sant-Yago, capitale du Chili, distante de trente milles à l'est, au pied même des Cordilières, et c'est pourquoi Valparaiso s'appelle aussi proprement *le Port* (el Puerto). La ville est située sur le bord d'une baie ouverte, demi-circulaire, s'enfonçant dans les terres vers le sud.

J'ai déja eu l'occasion de parler de l'impression différente que produit sur un navigateur la vue d'une même côte. Valparaiso ou Val-de-Paraiso en est la preuve ; car rien ne peut moins ressembler à une vallée du paradis que le rivage qui entoure la baie, et, en général, que tous les environs de la ville. Des montagnes hautes de cinq à six cents pieds, déboisées, la plupart entièrement nues, escarpées, et coupées par de profonds ravins (quebradas), viennent, dans la partie nord-ouest de la baie, tomber à pic dans la mer. Un peu plus loin vers le sud, elles s'éloignent de la mer et laissent une plaine d'environ un tiers de lieue d'étendue, sur une largeur de dix à .... toises.

C'est dans cette plaine, sur les hauteurs et dans les ravins des montagnes qui l'entourent, qu'est placée la ville, qui n'a ainsi qu'une seule rue le long du rivage. Les maisons, dispersées sur les hauteurs et dans les ravins, sont comme les branches de cet arbre. A l'extrémité orientale, les montagnes s'écartent tout à coup de la mer à une distance de cinq cents toises et plus, et forment une plaine sablonneuse élevée de dix à quinze pieds au-dessus de la mer, sur laquelle est assis le faubourg *el Almendral*, c'est-à-dire, le bosquet d'amandiers. Au coin oriental de la baie, les escarpements s'avancent de nouveau jusqu'au rivage, et s'étendent vers le nord en rochers dépouillés.

El Almendral mérite autant aujourd'hui sa dénomination que Valparaiso la sienne. Il y a des amandiers, comme divers autres arbres, dans les jardins dépendants de quelques maisons, mais c'est en vain qu'on chercherait ici des bosquets entiers d'amandiers.

Quoique le voyageur, en approchant de cet endroit, l'imagination remplie de vallées du paradis et de bosquets d'amandiers, soit grandement trompé dans son attente, il devra pourtant avouer, malgré cela, que Valparaiso, avec ses maisonnettes blanches sur un fond obscur, disposées en am-

phithéâtre l'une au-dessus de l'autre, ici se montrant de la profondeur d'un ravin, là collées au flanc des rochers, plus loin comme perchées sur la pointe d'une roche, tantôt serrées et pressées entre elles, tantôt rares et éparpillées, ne présente pas une mauvaise apparence. Aucune église n'a de tours ni de flèches, qui prêtent tant de beauté et de variété aux villes, surtout lorsqu'elles sont situées dans des lieux montagneux. Cette absence frappe fortement les regards quand on arrive de Rio; l'ensemble du tableau semble porter un certain caractère plat. Mais ici il ne peut jamais en être autrement, à cause des fréquents tremblements de terre qui ne permettent de construire aucune espèce d'édifices élevés. Les derniers clochers ont été détruits par l'affreux tremblement de terre de 1823.

La plupart des maisons de la ville sont à deux étages, en briques, crépies, et couvertes en tuiles. Tout autour de l'étage supérieur de la maison règne une galerie (*veranda*). Quelques maisons, surtout celles qui appartiennent à des Anglais, sont cependant construites à la manière européenne, et, ce me semble, très-mal à propos. Dans ce climat, la veranda, où l'on peut trouver un coin frais à toute heure du jour, est une chose

indispensable. Il est dangereux de vouloir braver la nature; on a remarqué que les Anglais, qui, de tous les étrangers, sont ceux qui s'attachent le plus à conserver leur genre de vie, sont aussi ceux qui souffrent le plus du climat, et qui en sont le plus souvent victimes. Aux Quebradas et à l'Almendral, les maisons sont pour la plupart en terre, couvertes en branches de palmier; mais il y en a, entre autres, de passables, faites de terre glaise mêlée, pour la solidité, avec de la paille. Les meilleures se construisent avec des briques ordinaires, mais une grande partie avec de grosses briques plates dont on forme le mur lorsqu'elles sont encore molles, et qui sèchent par l'action du soleil. Ces maisons sont ordinairement couvertes en tuiles. Les maisons de la classe suivante se font en branchages qu'on tresse bien serrés autour de traverses, et qu'on enduit des deux côtés de terre glaise, mêlée quelquefois avec de la paille. Enfin la dernière classe mérite à peine le nom de maisons: ce sont des tonnelles ou des huttes de neuf à dix pieds carrés, en baguettes tressées, et sans portes, de sorte que leurs habitants vivent plutôt dans la rue que dans une maison. Tout y est à jour; le manger se prépare à l'entrée sur un petit trépied. En général, il est très-ordinaire

de voir faire la cuisine dans les rues; au grand marché, on entend de tous côtés le bruissement du poisson qu'on fait frire.

Il n'y a point de poêles dans les maisons; le climat rend superflue cette invention des pays froids. Il y a cependant des jours, en hiver, où l'on ne peut se passer de chaleur artificielle : on se sert alors de réchauds remplis de charbons embrasés. Dans les maisons habitées par des Européens, on établit des cheminées qu'on fait venir d'Europe.

Ces maisons, en général, peuvent paraître, au premier coup d'œil, difformes, peu solides et mal disposées; mais on ne doit pas oublier que les tremblements de terre, ce terrible fléau du pays, gouvernent, dans ce cas, tous les calculs. Il faut d'abord que la maison résiste, autant que possible, aux secousses; qu'en cas d'écroulement, elle occasionne le moins de mal possible; qu'on puisse en sortir au plus vite pour se sauver dans la rue; que sa reconstruction coûte le moins possible de temps, de peines et de frais, etc. En se rappelant tout cela, le peu d'élévation des maisons, le bon marché des matériaux dont elles sont construites, et l'étrangeté pour nous de leur disposition, paraîtront des choses très-naturelles.

J'avais grande envie d'éprouver un de ces légers tremblements de terre qui arrivent très-fréquemmént ici, afin d'avoir une idée de ce phénomène. Pendant notre séjour, il y eut une secousse dans la nuit du 30 au 31 mars, qu'aucun de nous ne remarqua. Je m'occupais dans ce même instant d'expériences sur le pendule, sans me douter de rien. Il y a cela d'étrange dans les tremblements de terre, que les personnes qui n'y sont pas accoutumées ne les remarquent nullement et ne les craignent pas au commencement; et, qu'au lieu que, dans les autres terribles phénomènes de la nature, l'homme conserve d'autant plus son sang-froid qu'il y est plus accoutumé, dans les tremblements de terre, plus il en a éprouvé, et plus ils deviennent effrayants pour lui. Ceci peut s'expliquer facilement. L'homme trouve un abri quelconque contre toute autre attaque de la nature : il échappe à l'inondation en gravissant une hauteur; au feu, en se réfugiant dans les champs; en mer, il trouve divers moyens de sauver son vaisseau. Il n'a point de refuge contre un tremblement de terre : sa dernière espérance, l'idéal de la solidité, la terre le trahit, et son premier sentiment est le désespoir. Les traces de l'affreux tremblement de terre de 1823 sont encore visibles partout. A

Almendral, où toutes les maisons, sans exception, furent renversées de fond en comble, on voit encore de grands espaces couverts de débris de murs. La forteresse à trois étages de San Rosario, située sur une montagne au milieu de la ville, est entièrement ruinée.

Les rues de Valparaiso sont pavées de galets de granit, et ont sur les côtés des trottoirs étroits. La ville dans cette saison est, en général, assez propre; je ne sais ce qu'il en est en hiver, quand les pluies sont abondantes, et que de forts torrents se précipitent des quebradas. Dans les endroits où les quebradas traversent la rue, on a jeté des ponts en briques, élevés de quelques pieds audessus de la rue, qui, maintenant, en temps sec, présentent une singulière apparence. Les rues, en elles-mêmes, ont un air assez triste, car les maisons ont rarement plus d'une fenêtre. Mais on rencontre dans ces ennuyeuses rues toute l'activité qu'on peut attendre d'une ville de commerce. Les marchandises sont déposées dans des magasins d'entrepôt, et de là chargées sur d'énormes charrettes à deux roues, attelées de deux ou quatre bœufs. On entend, en tout temps et de tous côtés, le cri aigu et assourdissant des roues de ces chariots ; les rues sont remplies de gens à pied et à che-

val, courant à la hâte çà et là; une multitude de boutiques sont pleines de toute espèce de marchandises européennes (1). En comparant ce tableau animé à celui que présentait autrefois la ville; en jetant les yeux sur la rade couverte de quelques dizaines de navires marchands et de vaisseaux de guerre de toutes les nations, là où paradaient jadis deux ou tout au plus trois bâtiments chargeant du froment pour le Pérou, on ne saurait disconvenir que les changements politiques n'aient contribué à éveiller ici l'industrie nationale.

Mais tout cela a-t-il été pour le mieux? Il est très-permis d'en douter. La révolution du Chili ne fait point exception à la marche qu'ont suivie les autres. Le désordre et l'anarchie ont été, peut-être, jusqu'ici plus nuisibles au bien-être général que l'activité du commerce ne lui a procuré d'avantages. Enflammés par les journalistes, qui n'écoutent que l'intérêt personnel et abusent ouver-

(1) Ce mouvement cesse depuis trois heures et demie jusqu'à cinq heures, où les fidèles se livrent à la jouissance de la sieste, aussi indispensable que l'air pour un Espagnol. Il est passé ici en proverbe qu'il n'y a, pendant ce temps, dans les rues, que des chiens et des Anglais. On comprend sous la dénomination d'*Inglès* généralement tous les étrangers.

tement de la liberté de la presse, les partis s'élèvent contre les partis, les provinces contre les provinces, et tous contre l'assemblée dirigeante et le directeur suprême, siégeant à Sant-Yago. La juste comparaison des révolutions à Saturne dévorant ses enfants, peut s'appliquer avec raison aux changements survenus au Chili. Aucun des coryphées de ce bouleversement n'était déja plus en scène. Saint-Martin s'était éloigné dans une autre partie du monde; O'Higghins était passé au service de la république péruvienne; Cochrane cherchait dans d'autres contrées insurgées de nouvelles moissons de lauriers et de quelque autre chose; ils passent tous maintenant ici pour des tyrans exclusivement guidés par l'égoïsme et l'ambition.

Il n'est pas étonnant que ces désordres ne donnent au gouvernement central ni le temps, ni les moyens de songer à des améliorations importantes. Le Chili, par sa position naturelle, est une puissance maritime; les montagnes le rendent inattaquable du côté de terre; mais du côté de la mer, il ne peut se mettre hors de danger que par une bonne flotte; et, cependant, cet objet essentiel paraît être entièrement négligé. La flotte chilienne qui, sous la direction de l'entreprenant Cochrane, assura l'indépendance du pays, se re-

pose maintenant sur ses lauriers. De tous les bâtiments qui la composaient, il ne reste plus que la frégate *Lantaro* et les bricks *Galvarino* et *l'Achille*, et ce dernier seul est armé. La frégate *Valdivia*, ci-devant *Esmeralda*, dont la prise sous le canon de Callao est certainement un des plus hardis exploits qui aient été jamais accomplis, est échouée et jetée à la côte par les tempêtes de l'hiver. Trois bâtiments furent vendus à un haut prix à la république de Buenos-Ayres; mais un seul atteignit la rivière de la Plata; un autre revint à Valparaiso, où il fut vendu à des marchands, et le troisième a disparu, sans qu'on en ait eu de nouvelles.

Les règlements de commerce pèchent par ce même défaut d'unité et de système. La preuve en est dans l'assujettissement de toutes les productions européennes à des droits élevés, pour l'encouragement de fabriques qui n'existent pas; dans la franchise accordée au port de Valparaiso, à l'exclusion de toutes les autres villes, etc. On avait même eu l'idée de prohiber la sortie des métaux précieux, lorsque le Chili n'a aucun autre moyen de payer les marchandises importées. Maintenant l'or et l'argent en lingots paient des droits modérés, et n'en paient aucun quand ils sont mon-

nayés (1). Le troisième principal article d'exportation est le cuivre, dont les grandes mines se trouvent aux environs de Coquimbo. On exporte encore pour les parties septentrionales de l'Amérique du Sud, du froment en grain et en farine, des cuirs, de la viande séchée à l'air (charqui), etc. Les articles d'importation consistent, presque sans exception, en toutes sortes de produits européens, qui, en général, ne sont pas chers. Jusqu'au temps de la révolution et pendant la durée de la guerre, tout se vendait chèrement ici, et surtout les munitions navales : un baril de goudron coûtait quelquefois jusqu'à 40 piastres (200 roubles). De notre temps, la toile à voiles fine coûtait 12 piastres (60 roubles) la pièce ; le cordage 5 piastres le quintal (environ 8 roubles le poud). Vancouver, en 1795, ne put trouver ici, pour réparer ses bâti-

(1) Malgré tout cela, l'argent est ici sans prix. Cette circonstance, jointe au manque de petite monnaie d'échange, pèse fortement sur le voyageur. La plus petite monnaie est le *medio*, demi-réal (dix copeks argent). Elle est presque comptée pour rien. La piastre seule signifie quelque chose ; ce qui fait que chaque pas coûte une piastre. Pour un verre de *chicha*, un morceau de pain et de charqui pris dans une *pulperia* (guinguette), ce qui coûterait chez nous cinquante copeks, on exigera certainement une piastre ; et si vous voulez ajouter à cela quelques œufs, vous ne vous en tirerez pas à moins de deux piastres.

ments, ni un seul arbre de mâture, ni un seul baril de goudron, ni une seule livre de cordage; maintenant on trouve de l'avantage à venir d'autres endroits se réparer au Chili. Le vaisseau de ligne mexicain *Asia* (1) s'équipa ici, de notre temps, depuis la quille jusqu'au haut des mâts; il abattit en carène, se doubla en cuivre, raccommoda ses voiles, en confectionna de nouvelles, etc., etc. Le gouvernement mexicain trouva plus avantageux de l'envoyer au Chili que de faire tout cela chez lui.

La jalousie, la méfiance envers les Européens, une espèce de contrainte dans les relations avec eux, ont survécu au système prohibitif qui les avait fait naître. M. des Fossés, envoyé du gouvernement français au Pérou, en qualité d'agent diplomatique et commercial, n'y fut pas reçu, parce que ses lettres de créance n'étaient pas au nom de la république péruvienne, mais à celui des autorités locales. Cette conduite, qui ne prouve autre chose qu'une absence totale de toute espèce de tact politique, fut élevée ici jusqu'aux nues, et

---

(1) Ce vaisseau avait été envoyé d'Espagne avec le brick *l'Achille*, pour renforcer l'armée royale en Amérique. Mais aux îles Mariannes, les équipages des deux bâtiments se révoltèrent, débarquèrent leurs officiers, et se rendirent au Mexique.

l'on murmurait même de ce qu'un agent envoyé au Chili sur le même principe, y eût été reçu. En voici un autre exemple : il n'y a à Valparaiso aucun débarcadère; il y a souvent du danger à descendre à terre, et, en aucun temps, on ne peut le faire autrement que porté sur les épaules des matelots. Quelques négociants anglais proposèrent de construire, à leurs frais, un môle en pierres, qu'ils offraient de livrer, au bout de dix ans, à la disposition de la République, sans aucun remboursement, à la seule condition qu'ils seraient autorisés à lever, pendant la durée de ces dix ans, un droit léger sur tous les bâtiments qui viendraient y aborder, et sur les marchandises qui y seraient débarquées. La proposition fut rejetée.

Après avoir acquis l'indépendance politique, les Chiliens ne voulurent pas rester sous le joug des moines; et c'était d'autant plus naturel, que ces derniers n'avaient jamais été regardés comme des modèles d'une moralité sévère, ni comme partisans des institutions libérales. Mais dans les renversements politiques, où les passions déchaînées étouffent la voix de la raison et de la justice, tout s'exécute brusquement et avec cruauté. Dès le commencement de l'indépendance, l'évêque fut

d'abord exilé de Sant-Yago à Mendoza; rappelé par le directeur O'Higghins, il fut bientôt transporté à Valparaiso, jeté à bord d'un brick et envoyé au Mexique. Depuis ce temps, le clergé a perdu toute considération, et n'éprouve plus que des persécutions. Mais les Chiliens en sont-ils devenus, pour cela, plus éclairés et plus tolérants ? Il n'y paraît pas jusqu'ici. La cérémonie du supplice de Judas, et d'autres aussi absurdes, prouvent que l'ancienne superstition et les préjugés exercent encore sur eux leur empire, et qu'il est, par conséquent, plus aisé de secouer un joug étranger que celui que nous impose l'égarement de notre propre esprit. Ce n'est encore que depuis bien peu de temps qu'il est permis d'enterrer les hétérodoxes dans un lieu particulièrement consacré, et les temples des cultes étrangers sont jusqu'ici défendus. Et c'est là une république !

Le manque de temps, autant que la réclusion de la plupart des familles à cause du carême, nous empêchèrent de fréquenter la meilleure classe de la société. Un accueil hospitalier et libre de contrainte rend cette société très-agréable pour un étranger. Mais plusieurs traits portant le cachet des mœurs américaines s'effacent chaque jour de plus en plus par les rapports avec les Européens. Ainsi,

par exemple, le *mattee,* avec son brûlant tuyau d'argent, pierre d'achoppement pour les étrangers, a cédé la place au thé. La danse et la musique sont les occupations favorites des dames du Chili. Dans chaque maison il y a certainement un piano, et nous fûmes souvent arrêtés dans les rues par les mélodies de Weber et de Rossini, qu'on entendait de maisons dont l'apparence extérieure était loin de ressembler au séjour d'élèves d'Apollon. On nous parla beaucoup de la trop grande légèreté des mœurs du beau sexe; mais ne sachant rien nous-mêmes à cet égard par notre propre expérience, il vaut mieux ne pas en parler.

Nous eûmes plus d'occasions de nous initier dans la connaissance des mœurs de la classe inférieure. Pendant notre séjour à Almendral, nous aimions à profiter de nos moments de loisir pour jouir, au clair de la lune, du calme des nuits, dont le charme, au Chili, surpasse toute description, et nous nous mêlions, dans ces promenades, aux divertissements du peuple. Sans égard à la semaine sainte, les guinguettes (*pulperias*) étaient toujours remplies; on rencontrait à chaque pas de la musique, des chants et des danses (1). La pre-

---

(1) *Voyez* pl. I.

mière se compose ordinairement de trois instruments : d'une harpe d'un travail grossier, de laquelle pince presque toujours une dame; d'une guitare, qui ne diffère en rien de la guitare ordinaire, mais dont ils jouent cependant d'une façon particulière; et d'un tambour sur lequel ils battent la mesure. Celui-ci est quelquefois remplacé par la résonnance de cette même harpe, quelquefois par les coups frappés sur un vase de bois, ou tout ce qui rend un son sourd; d'autres fois, on joint à ces instruments un hochet de fer-blanc, en forme de cylindre, rempli de petites pierres ou de pois, auquel on fait rendre adroitement un son bruyant et mesuré. Le tout ensemble produit un assez bel effet. Cet orchestre est toujours accompagné de musique vocale. Les quatre virtuoses chantent le même air de toutes leurs forces, les femmes ordinairement en fausset. Toujours et partout nous entendions la même mélodie; elle est très-agréable, et fixée sur une exacte mesure à trois quarts, que les musiciens ne perdent jamais. Les danseurs (ordinairement un seul couple, il ne m'est jamais arrivé d'en voir un plus grand nombre à la fois) se placent l'un vis-à-vis de l'autre, la dame, son mouchoir de laine jeté sur l'épaule, le Chilien, le chapeau sur la tête, et le cigarre à

la bouche; les instruments préludent quelques instants, et la danse commence avec le chant, ordinairement par la dame qui frappe la terre du pied droit et fait d'un saut une pirouette à gauche; ensuite les danseurs s'avancent et se reculent tour à tour, et, au milieu des couplets, entrelacent réciproquement leurs bras autour de leurs corps; les pas de la dame ressemblent à ceux de la danse russe, et ses mouvements sont aussi gracieux; le cavalier tantôt trépigne rapidement des pieds, et tantôt fait des pas à la cosaque; la dame tient ordinairement dans sa main droite un mouchoir qu'elle agite mollement dans l'air, et le cavalier met tantôt les poings sur les hanches, et tantôt les mains dans les poches. Les danseurs s'arrêtent à la fin de chaque couplet; vient ensuite le prélude, puis le chant, et la danse recommence comme auparavant. Le même couple fait dix fois et plus la même figure; quelquefois ils quittent tous deux la scène; d'autres fois le changement n'a lieu que pour un, mais la scène reste rarement inoccupée. Leur passion pour cette danse est extraordinaire; ils la regardent des heures entières sans bouger de place.

Chez tous les peuples et dans tous les siècles, la danse fut l'expression des passions, et particu-

lièrement de la passion du cœur : dans les danses guerrières, l'homme figure sa lutte avec l'ennemi et sa victoire sur lui; dans les danses amoureuses, qui sont celles par excellence, il retrace le penchant d'un sexe pour l'autre. Plus un peuple est civilisé, plus il met de décence dans ce genre d'amusement, jusqu'à ce qu'enfin, comme dans nos bals de société, il ne reste plus de traces de l'idée primitive, et, par suite, plus de poésie. Mais plus la danse parle clairement aux sentiments de l'enfant grossier de la nature, plus elle lui plaît.... Il est difficile de s'imaginer quelque chose de plus expressif que celle des Chiliens, qui savent y joindre cependant une certaine décence systématique; aussitôt qu'elle a cessé, le danseur et la danseuse reprennent l'air de réserve qu'ils avaient auparavant.

Le costume de ces femmes ne diffère en rien de celui de la classe correspondante des femmes d'Europe. Les jours ouvriers, elles ont ordinairement au cou un mouchoir de laine, et les cheveux derrière les oreilles; aux jours de fête, elles s'habillent très-proprement, bouclent leurs cheveux et les ornent de diverses fleurs, chaussent des bas de soie, et quelquefois des souliers de la même matière. C'est en quoi consiste le luxe des

femmes du Chili et du Pérou. Elles se privent de tout pour pouvoir, aux jours de fête, paraître en bas de soie, qui ne coûtent pas moins de huit piastres, et qu'on ne peut porter que cinq ou six fois; et, ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'il faut que ces bas soient nécessairement anglais. Les Français pourraient leur en fournir à bien meilleur marché, mais elles ne veulent point de bas français. Plusieurs négociants nous ont assuré qu'il arrive tous les ans à Callao pour plus de deux millions de piastres de bas anglais.

On doit observer que ce n'est que la plus basse classe du peuple qui va se divertir aux pulperias. Malgré cela, il ne m'est pas arrivé de voir une seule fois des querelles et des disputes, ni rien, en un mot, qui pût troubler la joie publique. Quelle que soit la part que l'on mette sur le compte d'une bonne police, on ne peut s'empêcher de remarquer particulièrement en cela le bon caractère du peuple. Quelquefois leur attention ne se portait pas sur nous; d'autres fois, ils s'apercevaient que nous étions étrangers, nous donnaient toujours la première place, nous offraient de leur *chicha* et du punch, qu'ils tirent d'un bocal contenant environ deux bouteilles, mais ne montraient jamais envers nous ni familiarité ni har-

diesse. On dit qu'il y avait autrefois plus de danger à visiter les pulperias, et qu'il s'y commettait des vols et des assassinats. Maintenant la police est extrêmement bien faite ici : chaque nuit, des patrouilles à cheval parcourent les rues, ramassent les ivrognes, dispersent les rassemblements tumultueux, etc.; lorsqu'une seule ne suffit pas, un coup de sifflet en attire en un clin d'œil d'autres, qui arrivent ventre à terre de tous côtés, et qui, avec leurs *ponchos*, leurs bonnets garnis de glands, etc., présentent un tableau très-pittoresque. Je ne comprends pas bien les règlements de cette police. De jour, elle ne signifie rien; mais à l'approche de la nuit, elle rentre dans ses droits; ainsi, sans être à charge aux citoyens, elle contribue au bon ordre. Il y a, en outre, des gardes de nuit, qui d'heure en heure crient *Ave, Maria purissimá*, etc., et qui même quelquefois annoncent le vent et le temps qu'il fait. Ils marchent armés de piques, et portent sur le côté gauche de la poitrine une marque particulière. C'est à O'Higghins que les Chiliens doivent l'organisation de cette police.

Valparaiso est un lieu très-commode pour les bâtiments qui veulent se rafraîchir, surtout pendant l'été, lorsque la rade est tout-à-fait sûre et

6.

le temps toujours serein. En hiver, les vents du nord, qui soufflent quelquefois avec une grande violence directement dans la baie, rendent la rade dangereuse, et amènent des temps sombres et humides. Le climat est en général très-sain. Les nécessités de la vie, les fruits, les légumes, sont ici en abondance et à bon marché. Nous nous les procurâmes aux prix suivants :

	Piastres.	Réaux.
La viande, le quintal,	6	
Moutons, par tête,	2	
Poules, la douzaine,	4 ½	
Oies, la douzaine,	8	
Canards, la douzaine,	8	
Un dindon,		6
Pommes de terre, la fanègue,	1	6
Choux, par cent têtes,	8	2
Oignons, le cent,	1	
Citrouilles, la douzaine,	1	2
Œufs, la dizaine,		1 ½
Pain (1), le quintal,	4	4
Le vin Penco (2), l'arrobe,	3	4

(1) Le pain est ici d'un goût fade, et manque entièrement de saveur; la pâte en est trop sèche et trop cuite, et il devient bientôt rassis.

(2) Ce vin se fait dans la baie de la Conception, au village de Penco, où était autrefois la ville de la Conception.

	Piastres.	Réaux.
Le biscuit de mer (1), le quintal, de	3 à 4	
Les fruits, selon l'époque de l'année; nous payâmes :		
Les melons d'eau (2), la dizaine,	5	
Un melon (3),	1	
Pommes (4), la centaine,	5	
Pêches (5), la centaine,	4	

Le bois à brûler est extrêmement cher; il ne coûte pas moins de 8 piastres la corde. Les bâtiments vont exprès, d'ici à la baie de la Conception, pour s'approvisionner de bois et de charbon de terre.

(1) Ce biscuit est fort bon, quoiqu'il ne soit pas très-blanc.

(2) Les melons d'eau n'ont pas de goût.

(3) Les melons sont délicieux; il y en a de deux espèces, de rouges et de verdâtres.

(4) Les pommes sont mauvaises.

(5) Les pêches sont très-grosses; le goût en est beaucoup meilleur que de celles du Brésil; elles ne valent pas cependant celles de nos orangeries. Le raisin est très-bon; il y en a de rouge et de vert.

CHAPITRE IV.

Navigation jusqu'à Novo-Arkhangelsk.

Quelque désir que j'eusse de donner du repos à l'équipage pour le jour de Pâques, ne me croyant cependant pas permis de séjourner plus long-temps ici, je commençai, le 15 avril, avant le jour, à haler le bâtiment, pour pouvoir mettre sous voiles au premier vent, de quelque côté qu'il soufflât. Après nous être portés au milieu de la baie, nous nous mîmes sur notre ancre de touée, et, en attendant le vent, nous disposâmes le bâtiment, aussi bien que les circonstances pouvaient le permettre, pour faire la prière générale avec la solennité convenable à ce jour.

A trois heures, nous mîmes en mer par un petit vent de N.-E.

J'avais maintenant tout lieu de regretter, comme Lapeyrouse, que mon imagination eût dépassé la

réalité de deux mille lieues. Et, en effet, le printemps de l'hémisphère septentrional était déja venu; le temps auquel j'aurais dû être sur les lieux de nos opérations approchait, et j'étais encore sur les côtes du Chili, à distance de là d'un tiers du globe. Je ne pouvais qu'être inquiété par cette idée, quoique la cause de ce retard ne pût être attribuée qu'à des circonstances qu'il n'était en ma puissance ni de prévoir, ni de surmonter. Selon toutes les probabilités, nous pouvions du moins espérer que cette traversée nous dédommagerait, en partie, de toutes les contrariétés que nous avions éprouvées jusqu'ici; car il suffisait de trois ou quatre jours d'un bon vent pour nous porter à la limite des vents alisés; mais nous étions encore destinés à être trompés dans cette espérance. A peine avions-nous gagné la haute mer, que nous rencontrâmes un vent violent de N.-O. très-rare dans ces parages dans cette saison, qui souffla pendant cinq jours avec une inconcevable opiniâtreté, accompagné d'une grosse mer et d'une terrible houle. Il renouvela, pour plusieurs de nos compagnons qui, dans les derniers temps, s'étaient un peu déshabitués du roulis, toutes les scènes des premiers jours de notre voyage.

Le 21, étant encore par la latitude de Valpa-

raiso, à trois cents milles environ de la côte, nous reçûmes un vent de S.-E. avec tous les indices des vents alisés; il céda, cependant, bientôt aux calmes et à des vents contraires de N.-O. qui continuèrent jusqu'au 26 avril, lorsque nous entrâmes enfin dans les vents alisés par 25° de latitude et 86° de longitude, et dès lors notre navigation fut assez prompte, tranquille et uniforme, et, par conséquent, peu intéressante. Des observations sur l'aiguille aimantée, sur les oscillations du baromètre, sur l'état de l'air et de la mer, outre les observations journalières pour déterminer notre position, occupèrent tout notre temps, qui, malgré la monotonie, s'écoula assez vite.

Étant arrivé par 10° de latitude S., et par 116° $\frac{1}{4}$ de longitude, je gouvernai au N.-O. dans la direction des îles Sandwich. Quoique cette direction m'écartât un peu de ma route, je la choisis pour deux raisons : d'abord, nous coupions, en la suivant, une étendue de mer très-peu explorée jusqu'ici, comprise entre les latitudes de 9° S. et 14° N., et entre les méridiens de 115° à 140° O. Cet espace, contenant plus de quatre millions de verstes carrées, n'a été parcouru par aucun navigateur connu, mais tous, en s'en approchant de

divers côtés, ont vu des indices de terre. On pouvait donc, avec grande vraisemblance, supposer là l'existence de quelques îles inconnues. Cette probabilité était encore confirmée par une considération : dans la disposition des grandes élévations de la terre, on a remarqué cette loi, qu'elles s'étendent par chaînes suivant une certaine direction générale, et viennent se terminer aux plaines par une suite de hauteurs qui s'abaissent graduellement. Par analogie, nous cherchons et nous trouvons cette même loi dans les chaînes de montagnes sous-marines auxquelles on donne le nom d'îles. Elles s'étendent ordinairement par groupes dont la continuation sous-marine est indiquée par les îles basses et par les rescifs situés dans leur direction. Le groupe des îles Sandwich, le plus considérable de tout le grand Océan, dont l'étendue du N.-O. au S.-E. est de deux cent soixante-quinze milles, semble être le seul qui fasse exception à cette loi. Sa continuation vers le N.-O. est marquée par les îles des Oiseaux, Necker, Gardner, et par plusieurs autres îles et rescifs qu'on découvre journellement; vers le S.-E., au contraire, se terminant par l'île d'Hawaï, la plus élevée du groupe, il est rompu tout d'un coup. Il n'a pas été découvert jusqu'ici, dans un

espace de plusieurs milliers de milles, une seule roche qui pût indiquer, de ce côté, la continuation de cette énorme chaîne sous-marine. Un écart si étrange de la loi générale peut s'expliquer par la raison qu'une ligne prolongée dans la direction du groupe de Sandwich, au S.-E., passe précisément par le milieu de cet espace, qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'a pas encore été du tout exploré, et dans lequel, par conséquent, on doit présumer l'existence de quelques terres, jusqu'à ce que des recherches réitérées nous aient prouvé le contraire. Sous ce rapport, la route que nous prenions pouvait ne pas être sans fruit pour la géographie.

L'autre motif était de faire des observations sur l'aiguille aimantée dans le voisinage du *nœud magnétique* dans le grand Océan, c'est-à-dire, du point d'intersection des équateurs magnétique et terrestre, ou du moins de leur plus grand rapprochement, point qui, d'après les recherches de Hansteen et autres physiciens, est situé par la longitude d'environ 130° O. du méridien de Greenwich. Ces observations, comme faites les premières dans le voisinage de ce point, pouvaient être importantes pour la théorie du magnétisme terrestre.

En entrant dans des parages inconnus, nous prîmes toutes les précautions nécessaires en cas de rencontre imprévue de quelque terre. Les ancres étaient toutes prêtes; le jour, un matelot était sans cesse posté en vigie au plus haut des mâts; à la nuit, on diminuait de voiles et l'on redoublait d'attention; en tout temps, de jour et de nuit, tout l'équipage était prêt à voler à son poste. Je n'oubliai pas non plus les mesures qui, en pareil cas, ne sont pas moins utiles que les autres : la promesse d'une récompense au premier qui verrait la terre, et d'une punition à la vigie qui ne l'aurait pas aperçue. Mais toutes ces précautions très-raisonnables se trouvèrent superflues; dans tout le passage à travers la zone torride, non-seulement nous ne découvrîmes rien, mais, comme si c'eût été exprès, nous ne vîmes même jamais des indices du voisinage de la terre. La découverte d'îles supposées, dont l'existence, malgré notre peu de succès, me paraît indubitable, attend un navigateur plus heureux que nous.

Nous eûmes plus de succès dans l'autre objet que nous nous étions proposé; une mer tranquille nous permit de faire chaque jour sur l'aiguille aimantée des observations très-exactes, qui, liées

à d'autres, faites dans le grand Océan, donneront des résultats intéressants, quoique les circonstances ne nous aient pas permis de déterminer immédiatement la position du nœud magnétique. Le 16 mai, nous coupâmes l'équateur magnétique par 2° 21' de latitude S., et par 123° 41' de longitude. Nous en étant éloignés au nord, jusqu'à ce que nous trouvâmes 2° ½ de déclinaison N., nous courûmes de nouveau à l'ouest, dans l'intention de le couper une seconde fois, et ensuite une troisième fois en courant au nord; et, après avoir ainsi déterminé trois de ses points, de fixer exactement sa position relativement à l'équateur de la terre. Mais, abandonnés trop tôt par les vents alisés du S.-E., et gênés dans notre navigation par les courants violents qui portaient au N.-E., nous dûmes nous hâter de gagner le nord pour trouver les vents alisés du N.-E., nous contentant des observations que les circonstances nous avaient permis de faire. Pour réussir entièrement dans le plan primitif, il eût fallu, peut-être, employer encore deux semaines, et détourner ce temps du but principal de l'expédition, ce à quoi je ne pus me résoudre, ne me trouvant, sans cela, que déja trop en retard.

Les observations sur l'intensité de la force

magnétique, qui, pendant tout ce temps, furent faites conjointement avec les autres, confirmèrent la loi remarquable, déja observée auparavant, que cette force, par les mêmes latitudes magnétiques, est plus grande dans le grand Océan que dans l'océan Atlantique. D'après nos observations, cette différence est d'un dixième de l'intensité totale.

Le 20 mai, nous passâmes l'équateur par 127° de longitude O. A partir du 10° de latitude S., nous éprouvâmes de fortes chaleurs qui, malgré la fraîcheur des vents alisés, nous gênèrent encore plus qu'à notre première entrée sous les tropiques. Le thermomètre s'élevait ordinairement jusqu'à 23°. Aux approches de l'équateur, la chaleur devint beaucoup plus supportable. La température, tant de l'air que de la mer, s'abaissa de 1° ½ et de 2°, ce qui se fit sensiblement remarquer. Mais par la latitude de 3° et 4° N., nous retrouvâmes les premières chaleurs. L'amiral Krusenstern avait déja fait une semblable remarque.

Ayant perdu le vent alisé du S.-E. par 1° de latitude S., nous eûmes des vents variables, assez bons, jusqu'au 23 mai, jour où nous entrâmes, par 4° ¾ de latitude N., dans la zone

intermédiaire des vents alisés, que nous traversâmes en cinq jours. Nous fûmes bien aises de rencontrer là des pluies abondantes; elles rafraîchirent l'air, et nous approvisionnèrent d'eau pour deux semaines; sans ce secours, il eût bientôt fallu en diminuer la ration, quoique nos gens trouvassent que, dans les fortes chaleurs, quatre bouteilles par jour ne suffisaient pas à la consommation d'un homme; ils blanchirent, en outre, leurs hardes, et se lavèrent eux-mêmes à l'eau fraîche: luxe qu'ils ne connaissaient pas depuis long-temps.

Le 28 mai, par 5° ½ de latitude N., nous reçûmes un vent alisé du N.-E., dont, depuis deux jours, une forte houle du N.-E. annonçait l'approche; il s'établit par grains, poussant une grosse pluie qui dura sept heures de suite. Le soir, la pluie cessa, mais le beau ciel dont nous avions joui dans les parages des vents alisés du S.-E. ne reparut pas. Le temps était toujours brumeux; des nuages épais et bas étaient rapidement chassés par le vent, et apportaient souvent avec eux des grains mêlés de pluie; la brume voilait constamment le soleil; en revanche nous faisions très-bonne route. Le 8 juin, nous coupâmes le tropique du cancer par 142° de longitude. Le soleil était

presque au zénith; mais nous étions tellement accoutumés à la chaleur, que, loin d'être brûlés par ses rayons verticaux, nous nous en sentions à peine réchauffés.

Pendant tout le temps que nous fûmes sous les tropiques, la mer fut très-pauvre en animaux; mais dès la latitude de 30°, commencèrent à se montrer une multitude de mollusques de diverses espèces, qui excitèrent vivement l'intérêt, non-seulement de MM. les naturalistes qui s'occupaient à les étudier, mais même de nous autres profanes. La diversité extraordinaire de formes et de construction, la grace des mouvements, la beauté et la variété des couleurs de ces êtres à peine animés, donnent peut-être plus sujet de s'étonner de la fécondité inépuisable, et capricieuse même, de la nature créatrice, que dans l'organisation de l'éléphant et de l'hippopotame. Le plus surprenant pour nous de tous ces animaux fut celui qu'on appelle *Lepas*: il s'attache sur un autre (*Vellela*), et croissant à ses dépens, il forme enfin une famille de dix ou quinze individus, indépendants l'un de l'autre, mais qui n'ont pas la volonté de se séparer du centre commun sur lequel ils ont pris leur croissance. Nous rencontrions cet étrange animal, à la surface de la mer, par bandes qui s'étendaient

quelquefois à perte de vue; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces bandes étaient toujours parallèles eutre elles. Ni les lames, ni le mouvement du navire ne pouvaient rompre ces lignes. Nous remarquâmes qu'elles suivaient toujours la direction du courant qui régnait ce jour-là.

Le vent alisé du N.-E., après nous avoir accompagnés jusque hors des tropiques, se fixa insensiblement à l'est, et nous fit faire assez bonne route. Entre les latitudes de 45° et 51°, la mer était d'une tranquillité qu'il ne m'est jamais arrivé de voir dans l'Océan. La corvette n'avait pas le moindre balancement. Le 23 juin, nous vîmes enfin la montagne d'*Edgecumbe*, qui marque, du côté du nord, l'entrée du golfe Sitkha, dont, au soir, nous nous trouvions éloignés de cinq milles au S.-O. Le vent étant tombé ne nous permit pas d'atteindre le port ce jour-là. Profitant de chaque risée, nous nous portâmes lentement de l'avant; le lendemain matin, un pilote de *Novo-Arkhangelsk* vint à notre rencontre, et, vers midi, nous mit à l'ancre dans l'intérieur du port.



CHAPITRE V.

Séjour à Sitkha. — Observations sur les colonies de la compagnie russo-américaine, et en particulier sur Novo-Arkhangelsk (1).

Les cinq semaines que nous passâmes ici s'écoulèrent rapidement au milieu d'une foule d'occupations diverses. Outre les arrangements et les réparations ordinaires, après dix mois de navigation, tant dans la coque que dans le grément du navire, il fallut le décharger entièrement pour retirer le chargement de la compagnie, qui avait été placé au fond de la cale, le remplacer par environ 35 tonneaux de lest en pierres, couper une grande quantité de bois, etc., et exécuter tout cela avec nos propres moyens, parce que les habitants de Novo-Arkhangelsk étant dispersés à la chasse, il restait à peine assez de bras pour les besoins du port.

(1) Voyez les planches 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 de l'Atlas.

Mais si, malgré tout son désir, le respectable gouverneur (1) des colonies fut dans l'impossibilité de nous aider à cet égard, il s'empressa de nous fournir pour nos autres occupations tous les moyens et toutes les commodités en son pouvoir. On mit à ma disposition la maison qu'occupait un des principaux employés de la compagnie; MM. les naturalistes furent logés dans une autre, et des *bay darkes* (2) étaient en tout temps à leurs ordres pour leurs excursions dans les environs; et afin de nous épargner tout embarras de ménage, nous fûmes, une fois pour toutes, invités tous à sa table. La maison hospitalière de cet aimable et digne homme, ouverte en tout temps à ses officiers et aux nôtres, fut pour nous un précieux refuge où nous passions de la manière la plus agréable nos heures de loisir.

Activant les travaux autant que pouvait le permettre le ménagement de la santé de l'équipage, nous étions parvenus, à la mi-juillet, à mettre le navire en état de poursuivre son voyage. Les observations astronomiques et physiques étant

---

(1) Le capitaine de second rang de la marine impériale, Pierre Tchistiakof.

(2) Espèce de canot couvert de peaux de phoques.

terminées, elles furent remises, ainsi que nos lettres et nos rapports, à M. Tchistiakof pour les faire parvenir en Russie. MM. les naturalistes firent une ample moisson des productions d'une nature riche et originale, et le 31 juillet nous quittâmes enfin Sitkha, emportant de doux souvenirs d'une discipline et d'une harmonie, d'un ordre et d'une activité, d'une amabilité et d'une hospitalité, qui pourraient embellir même un coin de terre moins sauvage.

Que peut-il y avoir de plus simple, en apparence, que de décrire ce que l'on voit? et toutes les descriptions d'un seul et même objet ne devraient-elles pas, d'après cela, être toujours semblables, en les supposant également sincères? Pourquoi donc trouvons-nous des contradictions si étranges dans les récits des voyageurs sur un même pays, sur un même peuple? Cela peut provenir de diverses causes, dont la principale est que les hommes considèrent les objets à travers le prisme du préjugé, de sorte qu'ils semblent s'efforcer d'observer et de recueillir les faits, non pour *connaître* la vérité positive, mais seulement pour *prouver* la vérité de leurs opinions, arrêtées d'avance. Cette espèce d'erreur volontaire

paraît être innée chez l'homme, et à peine en est-il un, peut-être, entre mille, qui soit exempt de ce défaut. Il n'est pas, en outre, aussi aisé qu'il peut le paraître au premier coup d'œil, de voir les choses sous leur véritable jour et de transmettre aux autres l'impression qu'elles ont produite sur nous. D'ailleurs, l'état des choses, les circonstances, les rapports, changent avec le temps. Enfin, chaque chose a deux faces; il suffit qu'un narrateur porte une plus vive lumière sur le côté avantageux, et qu'un autre jette une ombre plus épaisse sur le côté opposé, et le même peuple vous apparaît, ici, méprisant généreusement le danger et défendant héroïquement son pays; là, s'enivrant de sang comme un monstre et ne connaissant pas de plus haute jouissance que les tourments de sa victime; tantôt, faisant des progrès dans le chemin de la vérité et jouissant des bienfaits résultant d'une civilisation naissante; tantôt, courbé sous la férule de faux apôtres, et perdant, avec son caractère primitif, toutes les vertus de l'état naturel. La comparaison de plusieurs témoignages contradictoires, tant entre eux qu'avec les circonstances sous l'influence desquelles ils furent tracés, est indispensable pour pouvoir baser ses pensées et prendre une idée

quelque peu juste des contrées et des peuples éloignés. Voilà ce qui m'a porté, après tout ce qui a été écrit sur le pays rangé sous l'administration de la compagnie russo-américaine, à exposer ici ce qu'il m'a été donné de voir moi-même ou de puiser dans des sources dignes de foi (1).

Le navigateur qui voit pour la première fois les côtes nord-ouest de l'Amérique est frappé de leur aspect sauvage et pittoresque. De hautes montagnes escarpées, couvertes de forêts vierges de la base au sommet, s'avancent à pic dans la mer. A gauche de l'entrée du large golfe de Sitkha, la montagne d'Edgecumbe, volcan éteint (2), de 2800 pieds au-dessus du niveau de la mer, diversifie le tableau; à droite et en avant, une chaîne

(1) Il m'est doux de témoigner ici ma profonde reconnaissance au gouverneur actuel de la colonie, le baron de Wrangell, mon ancien ami, qui a bien voulu me fournir plusieurs curieux matériaux; ainsi qu'au ci-devant directeur du comptoir de Novo-Arkhangelsk, M. Khlebnikof, qui m'a permis de mettre à profit des notes détaillées, recueillies par lui pendant son séjour de quinze années dans le pays.

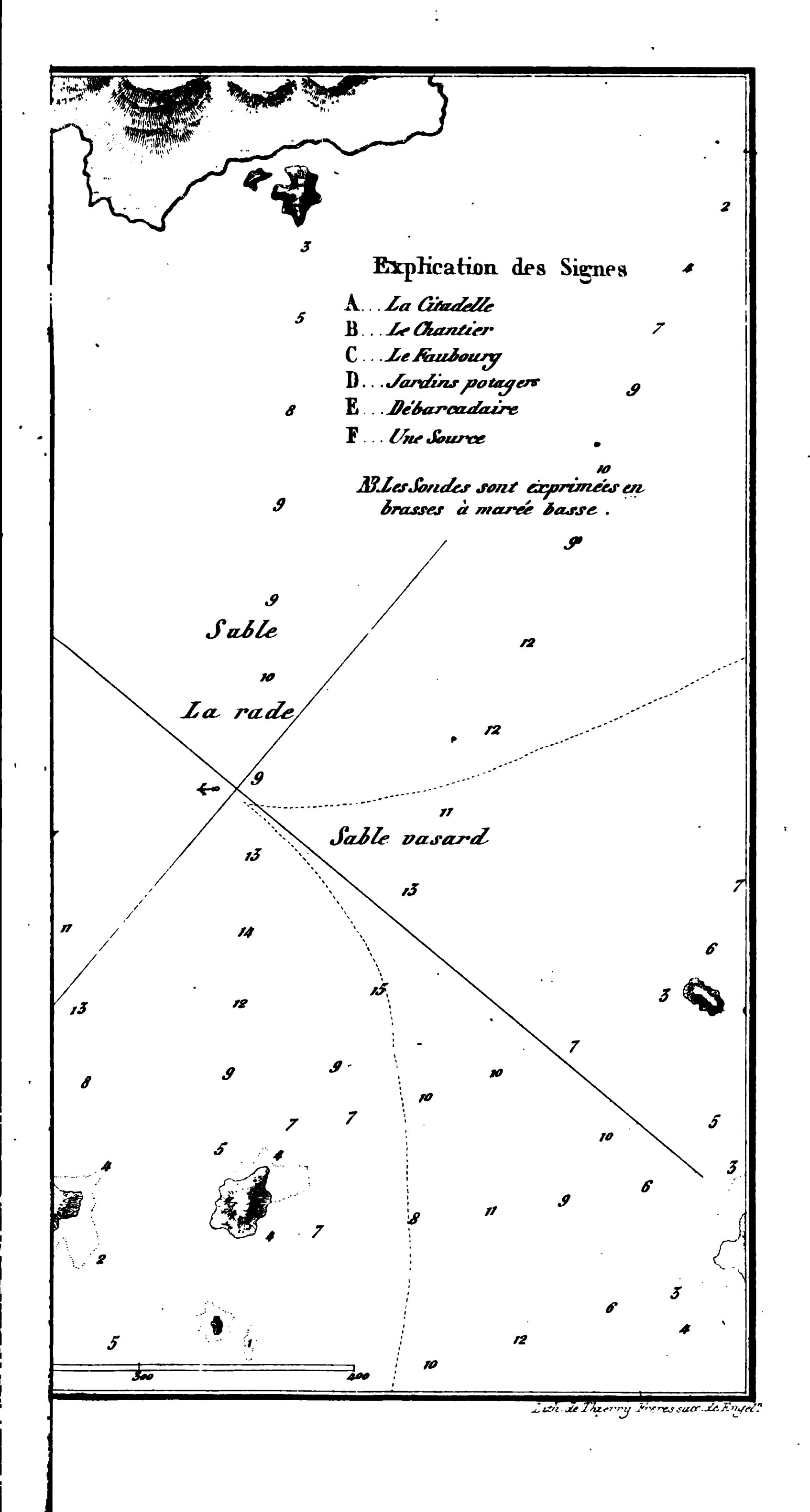
(2) En 1796, il jetait encore des flammes et de la fumée; mais, huit ans après, le capitaine Lisiansky monta sur son sommet, et le trouva déja en repos.

de sa maison, veiller à ce que tout fût dans l'ordre.

Ses successeurs, sans donner eux-mêmes ces signaux, n'abandonnent cependant pas cette position qui leur ouvre une vue étendue sur tout l'établissement, sur la rade et sur la mer, à travers les îles qui forment le port (1). Un bois fourré, qui s'avançait autrefois jusqu'auprès des maisons, était pour les Kaloches un lieu d'embuscade impénétrable, d'où ils sortaient souvent, dans les premiers temps, pour tomber sur les habitants. Baranoff essaya en vain de le détruire par le feu; la terre et l'air communiquent ici aux plantes une telle humidité, que les branches brûlées se couvraient, l'année suivante, d'une verdure encore plus riche. Ce bois a été coupé, par la suite, autour de l'établissement, laissant pour monuments de son existence d'immenses restes de troncs qui couvrent la terre, et forment un tableau à la fois étrange et caractéristique (2).

L'établissement se compose actuellement de deux parties : la forteresse et les faubourgs; la première renferme la maison à deux étages du

(1) Voyez planche 3ᵉ.
(2) Voyez planche 7ᵉ.


Explication des Signes
A... La Citadelle
B... Le Chantier
C... Le Faubourg
D... Jardins potagers
E... Débarcadaire
F... Une Source
NB. Les Sondes sont exprimées en brasses à marée basse.
Sable
La rade
Sable vasard
300
400
Lith. de Thierry Frères succ. de Engel.

gouverneur, située sur le point le plus élevé du rocher, à environ quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de l'eau, et entourée de tours et de batteries armées de trente-deux pièces de canon, qui en font comme la citadelle de la place. Le reste n'est entouré que d'une palissade sans canons; c'est là qu'on a établi les casernes des ouvriers, celles des Aléoutes, les maisons des employés, un hôpital, des bains, des magasins, des boutiques, et les chantiers avec les ateliers. Là aboutit aussi un long môle sur pilotis, auquel abordent les navires pour leur déchargement. Il y a en dehors et à l'est de la forteresse, une église et jusqu'à vingt-cinq maisons appartenant pour la plupart à des particuliers au service de la compagnie; on y trouve aussi des jardins.

Toutes les constructions dans la forteresse sont la propriété de la compagnie; elles sont bien entretenues, quoique non sans peine, car le magnifique bois de pin et de sapin qu'on y emploie, tant par sa mauvaise qualité que par l'effet du climat, ne dure que très-peu.

Dans une des tours qui flanquent les murs de la forteresse, est placé l'arsenal, muni d'armes à feu et d'armes blanches pour plus de mille hommes, et tenu avec beaucoup d'ordre.

L'hôpital et la pharmacie sont réunis dans une maison particulière. Il y a huit lits destinés aux individus affectés de maladies graves, abondamment fournis de linge et autres commodités, et tenus avec une grande propreté. Ceux qui n'ont que de légères indispositions, viennent eux-mêmes le matin recevoir des remèdes. La compagnie a soin d'approvisionner tous les ans l'hôpital de bons médicaments; les malades y reçoivent des vivres frais et du thé aux frais de la compagnie. Le médecin en chef a sous lui quatre élèves, pris parmi les créoles, qui s'instruisent dans l'art de guérir; ce qui doit faire espérer qu'avec le temps, la compagnie trouvera le moyen d'établir des hôpitaux dans les principaux endroits de ses colonies où il n'y en a point encore.

Les chantiers renferment quelques avant-cales et tous les ateliers nécessaires pour la construction et le radoub des vaisseaux. Les navires construits ici ne durent pas long-temps, soit à cause de la qualité du bois, soit parce qu'on ne le laisse pas assez sécher avant de l'employer. Pour les couples on se sert d'une espèce de bois de cyprès; on emploie le sapin pour les bancs et pour les ponts, et le mélèse pour le doublage et quelquefois pour les ponts. Les gouverneurs préférèrent quelquefois

acheter des bâtiments venus des États-Unis, et ce sont les meilleurs de tous ceux de la compagnie; mais la direction principale trouva la spéculation désavantageuse, et résolut de donner plus d'essor à la construction sur les lieux. En 1829, on construisit à Sitkha un navire de 400 tonneaux. Les petits bâtiments à un mât, servant au cabotage, seront certainement toujours construits ici, ainsi que les embarcations, qui sont d'une excellente qualité. On a essayé de construire des bâtiments à la Californie, mais le chêne a été trouvé si faible, que deux navires qu'on y avait construits n'ont pu servir plus de trois ans. On a construit à Okhotsk quelques navires en bois de mélèse très-durable. Il est inutile de dire que tous ces bâtiments sont doublés en cuivre; nulle part cette précaution n'est aussi nécessaire qu'ici où le bois est rongé par une immense quantité de vers. Il est souvent arrivé à des bâtiments, qui avaient séjourné dans le port plusieurs mois de suite, en levant leurs ancres, d'en trouver les jas entièrement détruits.

Au port de Novo-Arkhangelsk appartiennent environ quinze navires de 60 à 350 tonneaux, formant ensemble 2000 tonneaux de capacité, et servant pour les communications avec Okhotsk,

la Californie et autres endroits, d'où les colonies tirent leurs approvisionnements et autres objets. Les bâtiments, commandés par des officiers de la marine impériale, sont soumis à la discipline militaire, et entretenus très-proprement, quelques-uns même avec élégance, ce qui fait autant d'honneur aux commandants qu'à la compagnie qui leur en fournit les moyens.

Les chantiers de Novo-Arkhangelsk, outre leur destination directe, procurent encore d'autres avantages à la compagnie. Les forgerons, lorsque les travaux pour la marine leur laissent du temps de loisir, fabriquent des instruments d'agriculture; les fondeurs fondent des cloches pour la Californie, où elles se vendent avec grand profit; les ouvriers en cuivre font tous les ustensiles nécessaires à l'usage des navires et des colonies, pour la vente en Californie, et pour le commerce d'échange avec les sauvages de l'Amérique du Nord, de sorte qu'on ne tire rien en ce genre de la Russie. Toutes les chandelles nécessaires se confectionnent ici avec le suif de la Californie. Dans la plupart des ateliers, il y a des apprentis créoles dont plusieurs peuvent déja remplacer les maîtres russes.

La population de la colonie de Novo-Arkhan-

gelsk se compose de 800 individus, Russes, créoles et Aléoutes. Dans ce nombre, la compagnie tient à son service 300 Russes, fonctionnaires, patrons de navire, commis, matelots et ouvriers, ainsi que 100 créoles et Aléoutes. 400 Aléoutes, hommes, femmes et enfants, ne sont point employés et ne vivent là que par goût. Mais cette population diminue beaucoup en différents temps. L'été, à l'ouverture de la navigation et de la chasse, il ne reste souvent pas plus de 180 personnes, y compris même les petits garçons, de sorte qu'au-delà des hommes de service, sentinelles, etc., il est quelquefois impossible de trouver assez de monde pour armer les embarcations, comme cela arriva de notre temps.

Si j'ai dit que nous passâmes notre temps à Sitkha très-agréablement, il ne faut pas en conclure que ce soit un séjour plein de charmes ; au contraire, une foule d'incommodités et de désagréments doivent le faire regarder comme un lieu d'exil volontaire auquel se condamnent les employés de la compagnie.

Le grand éloignement de l'Europe, la rareté et la difficulté des communications, sont un des grands inconvénients de ce séjour. La poste arrive une fois par an, par des bâtiments venant d'Ok-

hotsk en août et septembre, et qui apportent les lettres, les journaux et les nouveaux employés. Ce grand événement met tout en rumeur pendant quelques semaines. Une autre époque importante, en avril, est le départ pour Okhotsk des bâtiments qui emportent les réponses aux lettres, les employés qui ont fini leur temps, etc. L'arrivée d'un bâtiment de guerre ou de la compagnie, venant directement d'Europe, est une fête qui ne se présente pas tous les ans. Le reste du temps se passe uniformément dans les occupations réglées du service qui préservent de l'ennui. La bibliothèque fondée par le chambellan Rézanoff, et qu'on augmente chaque année, est encore une grande ressource. La maison du gouverneur est un lieu de rendez-vous général, aux heures de loisir. D'après la coutume établie, tous les officiers se rassemblent chez lui chaque jour, et y dînent les jours de fête. Ces réunions dans lesquelles, entre autres sujets de conversation, on raisonne sur les affaires, font naître cette intimité et cet attachement mutuels, si nécessaires dans les pays lointains. L'administration du chef actuel fera époque sous ce rapport, comme sous tous les autres. La première dame d'une haute éducation, dans la personne de l'épouse du baron d'Urangell, est venue par sa

présence consacrer ce lieu désert. Rien ne saurait plus contribuer à répandre l'amour de l'ordre et des bonnes mœurs, que l'exemple de l'accord et du bonheur intérieur d'une famille, donné par les personnages dont la position fixe tous les regards.

L'homme qui arrive avec les idées européennes de convenances et de moralité, ne peut recevoir une impression agréable de l'état des mœurs qu'il trouve ici; je parle de ce qui est, sans prétendre qu'il pût en être autrement dans une colonie où il arrive annuellement des célibataires avec l'intention de s'en retourner au bout de quelques années, et où le nombre des hommes est à celui des femmes comme 4 est à 1. Cette grande disproportion dans le nombre des hommes occasionait autrefois de grands désordres, et fut une des causes qui firent permettre aux Américains de s'établir sous les murs mêmes de la forteresse.

Ce voisinage importun peut jeter peut-être quelque variété sur le genre de vie qu'on mène ici, mais ne saurait contribuer à l'embellir. Il ne fut d'abord permis à aucun Américain d'asseoir là son domicile fixe. Au printemps, lors du passage des harengs, époque à laquelle ils s'approvisionnent du frai de ce poisson, ils se rassemblaient

près de la forteresse jusqu'au nombre de mille, et jusqu'au même nombre sur les petites îles voisines; en été, ils étaient souvent de 500 à 600; mais il n'était rarement permis qu'à très-peu d'entre eux de dresser pour long-temps leurs huttes près de la forteresse, et alors on leur ôtait leurs armes. L'ancien gouverneur, M. Mouravieff, calculant qu'en ayant sous son canon leurs femmes, leurs enfants et toutes leurs propriétés, il serait bien plus à portée de les tenir en bride et d'être instruit de leurs mauvais desseins, leur permit de former un grand établissement sous la forteresse même. Ce calcul a été pleinement justifié. Les Kaloches, depuis ce temps, sont devenus beaucoup plus traitables; et en outre, les liaisons des femmes avec les Russes donnent la possibilité de connaître tout ce qui se passe parmi eux. Même avant cette époque, les complots des Kaloches furent souvent découverts par les femmes, et plusieurs Russes échappèrent par elles aux piéges qui leur étaient tendus.

La qualité du climat ne compense pas tous ces désagréments; car dans la meilleure année, il n'y a pas plus d'un tiers où le temps soit clair ou seulement supportable. Dans d'autres années, on n'a que 30 ou 40 jours de beau temps. L'atmo-

sphère est ordinairement humide, sombre, et chargée de petites pluies. L'hiver est, en général, assez tempéré; vers la mi-janvier on a quelquefois de beaux jours où le thermomètre de Réaumur s'élève jusqu'à 10°; quelquefois aussi il tombe jusqu'à 10° et même jusqu'à 14° au-dessous de zéro. La neige dure quelquefois depuis novembre jusqu'en février, mais ordinairement elle tombe avec les pluies et disparaît de même avec elles. Le printemps commence de bonne heure; le framboisier fleurit en février, et son fruit mûrit en mai; mais il arrive aussi dans les matinées de mars des gelées de 8°, et en avril, de 4°. Les saisons, en général, diffèrent moins entre elles que dans les contrées qui jouissent d'un meilleur climat, et l'année entière ressemble plutôt à l'automne qu'à toute autre chose (1). On a remarqué, au reste, que cet état de l'atmosphère est plus désagréable qu'il n'est nuisible à la santé.

Une autre fâcheuse circonstance, qui influe directement sur l'agrément de la vie, c'est le manque de provisions et la difficulté de s'en pro-

(1) On a annexé à la fin de ce chapitre, pour les amateurs de météorologie, un extrait du Journal météorologique des années 1828 et 1829. (*Voyez* l'Annexe.)

curer. Par suite des soins de l'administration, le pain ne manque pas actuellement; mais après lui, c'est le poisson seul qui fait le principal objet de subsistance. Le poisson, sous toutes les formes, paraît chaque jour sur toutes les tables, et sert presque exclusivement de nourriture, tant aux fonctionnaires qu'aux classes inférieures. Le gouverneur de la colonie lui-même n'a que très-rarement de la viande. L'impossibilité de nourrir du bétail au pacage, le manque de prairies, l'humidité du climat, qui fait perdre la plus grande partie de l'herbe qu'on a fauchée, ne permettent pas d'entretenir plus de huit ou dix têtes de bêtes à cornes, dont la nourriture coûte annuellement plus de cent roubles par tête, et quelquefois le double, lorsque l'insuffisance du foin oblige à les nourrir de grain. C'est ce qui fait qu'on ne peut donner de la viande aux employés qu'aux grands jours de fête, et seulement une demi-livre par personne. Les cochons, moins délicats, s'accommodent très-bien du poisson pour nourriture, aussi on en entretient une grande quantité; mais leur chair contracte par là un goût de poisson repoussant: pour l'avoir bonne, il faut les nourrir de grain, et elle ne revient pas alors à meilleur marché que la viande de bœuf.

L'entretien de la volaille est aussi très-dispendieux, et il y a, outre cela, une autre difficulté à en élever, c'est la grande quantité et la voracité extraordinaire des corbeaux, qui enlèvent non seulement les poulets, mais les poules même, aussitôt qu'elles se montrent. On leur fait sans cesse la chasse à coups de fusil, mais cela n'en diminue ni le nombre ni l'audace. Le mal qu'ils font aux cochons n'est que partiel; ils se mettent à leurs trousses et leur arrachent la queue; c'est pourquoi, à Novo-Arkhangelsk, tous les cochons sont sans queue. Mais s'ils font du tort aux ménages, ces brigands sont aussi de quelque utilité: tout ce qu'on jette dans la rue est enlevé et nettoyé en un clin d'œil, ce qui leur a valu le surnom de police de Novo-Arkhangelsk.

En hiver, les Aléoutes viennent vendre quelques argalis, espèce de moutons sauvages qui donnent à la table un peu de variété.

La pêche se fait presque durant toute l'année. En février et mars, les harengs se montrent près du rivage; on les pêche au filet en divers endroits près de la forteresse. Les *promychlenniks* (1)

(1) On désigne par cette dénomination, dans toutes les colonies russes, les chasseurs, les pêcheurs, les ouvriers, les matelots, et en général tous les salariés de la classe inférieure.

8.

n'aiment pas le poisson frais (1); on commence à le saler dès les premiers temps de la pêche, et on le distribue dans cet état.

On pêche à Sitkha quatre espèces de saumon qu'on appelle *krasnaya-riba* ou poisson rouge, *gorboucha*, *khaiko* et *kijoutch*. La première espèce vient d'abord dans les bassins construits dans la redoute du *lac*; l'époque de son plus grand passage est le mois de juin. Ce n'est qu'à cette époque qu'on commence à le saler; jusque-là, on envoie le poisson frais à la forteresse pour la consommation journalière. La salaison continue jusqu'en septembre; on sale dans la redoute jusqu'à cinquante mille poissons, et il faut pour cela plus de mille pouds de sel.

C'est en juin qu'on commence à pêcher au filet, près de la forteresse, les trois dernières espèces de saumon dont tout le monde se nourrit, et on en sale, en outre, une trentaine de barils.

Au mois de novembre, on dépêche à la mer, pour pêcher des turbots à la ligne, huit ou dix

(1) On a remarqué que, dans tous les lieux où le poisson abonde, comme, par exemple, dans la ville d'Arkhangel, en Sibérie, etc., on préfère le poisson salé, et même avec du *bouquet*, au poisson frais.

Aléoutes, auxquels on donne pour cela dix roubles par mois, à chacun. Ce poisson est réservé de préférence pour l'hôpital, ensuite pour les fonctionnaires et les employés.

Les Aléoutes, à leur retour de la chasse, en août, se rendent à la pêche sur différentes rivières ; en hiver, ils vont pêcher à la ligne, dans les détroits, la morue, le turbot, le saumon, le lotte et la perche, et non-seulement ils en font pour eux-mêmes une suffisante provision, mais ils vendent quelquefois aux habitants plus de la moitié de leur pêche. Il y a eu des cas, cependant, où cette ressource était si peu abondante, qu'il fallait fournir du pain aux Aléoutes mêmes.

Outre le poisson, la mer fournit deux espèces d'écrevisses et quelques coquillages. Les meilleurs d'entre ces derniers sont ceux qu'on appelle ici *mamaï* (espèce de cardium). Ils sont de la grosseur d'une belle huître, et vivent dans une coquille blanche rayée; rôtis, ils sont d'un excellent goût, et quand on les fait bouillir, on en tire un très-bon potage. Les oscabrions sont bons, lorsqu'ils sont salés. On mange aussi les oursins qui sont les plus abondants de tous ; le goût n'en est pas agréable, mais ils sont nourrissants et cu-

ratifs même, dit-on, contre la phthisie et la pierre.

Les lions marins, qu'on prend rarement, ne peuvent pas être considérés comme un article constant de nourriture, quoiqu'on en mange la chair, et même avec plaisir. Lorsqu'une baleine vient à échouer, c'est une fête pour les Aléoutes; sa graisse est pour eux préférable à tout.

Les ressources en provisions reçoivent encore un léger accroissement des lions marins salés et séchés, et de la chair et graisse de baleine qu'on tire des îles *Pribytoff;* de la graisse de baleine d'Ounalachka, et de poisson séché à l'air de Kadiak, qui fournit aussi des baies. Les Aléoutes sont les seuls qui mangent la graisse de baleine.

Les pommes de terre réussissent très-bien, et tout le monde s'en approvisionne abondamment; on en récolte pour le propre compte de la compagnie jusqu'à 150 barils, dont la plus grande partie se consomme à l'hôpital et à l'école, et en hiver les promychlenniks s'en nourrissent aussi.

L'ortie qu'on recueille au printemps, le persil, l'oseille et le chiendent, l'airelle, la camarine, la canneberge, la morochka, des baies d'un goût très-agréable, qu'on appelle ici *baies veloutées* (yagoda barkhatnaïa), et qui croissent sur des broussailles,

la framboise très-juteuse, et le fruit insipide du sorbier, la groseille et la mirtille, forment l'entière nomenclature des plantes utiles aux besoins de la vie, que l'on peut trouver ici.

Jusqu'à l'année 1818 les employés de la compagnie américaine étaient *à la part,* c'est-à-dire, qu'ils servaient pour une certaine part qu'ils avaient dans les produits de la chasse. Au commencement, lorsque les expéditions étaient faites par des particuliers, et même par des compagnies particulières, peut-être n'était-il pas possible d'asseoir les conditions sur une autre base. Mais ces conditions vagues et indéterminées, qui jetaient sans cesse de l'incertitude et de l'obscurité dans les relations mutuelles des employés et de la compagnie, étaient une des principales causes des désordres et de la position malheureuse des promychlenniks, qu'on a dépeinte dans plusieurs voyages sous de si noires couleurs.

L'un des plus importants et des plus utiles changements opérés en 1818 par le capitaine Haguemeister, fut l'abolition du mode à la part. Maintenant tous les employés de la compagnie, sans exception, reçoivent d'elle des appointements fixes, le logement, le bois de chauffage et l'éclairage, en s'engageant à ne participer à aucun genre

de commerce. Le gouverneur doit être pris nécessairement parmi les officiers de la marine impériale. L'article des priviléges accordés à la compagnie par l'autorité suprême, d'après lequel ce fonctionnaire jouit des mêmes prérogatives que les fonctionnaires servant en Sibérie, est pour elle d'une grande importance, parce qu'il lui donne les moyens de confier cet emploi, d'où dépendent principalement ses succès, à des hommes d'un mérite reconnu, ainsi qu'il est prouvé par les trois derniers qui ont été investis de ce commandement. Le terme du service pour les fonctionnaires est ordinairement de trois à cinq ans, et pour les promychlenniks de sept ans. Ces derniers reçoivent pour leurs gages depuis 350 jusqu'à 450 roubles par an, avec la ration. Les frais de passage dans les colonies, et de retour à la fin du service, sont au compte de la compagnie; elle paie leurs redevances à la couronne, et en cas de maladie, elle les soigne et les entretient sans aucune retenue; elle leur délivre gratis les vivres de la colonie, et en mer, les vivres de bord; elle leur fournit de ses magasins, à un taux réglé, les articles d'habillement et de chaussure dont ils ont besoin, et elle donne, sur la présentation du gouverneur, à ceux qui se distinguent par un zèle particulier

dans le service, des gratifications de 100 roubles et plus, prises sur une somme spécialement affectée à cet objet. Par suite de ces dispositions, le compte de chaque ouvrier est toujours clair; il est approvisionné de tout ce qui lui est nécessaire, sans outre-passer ses moyens, car la quantité de vivres et d'autres objets qu'il peut acheter des magasins de la compagnie, au-delà de ce qu'elle accorde, a été limitée. On retient chaque mois un tiers de son salaire pour le paiement des avances qu'il a reçues; de sorte qu'il y en a très-peu, et seulement les paresseux et les hommes d'une vie désordonnée, qui ne s'acquittent de leurs dettes avant la fin de leur service; et plusieurs reviennent avec un honnête capital, sans compter les secours et les pensions qui ont été payés aux parents. Dans le cours de douze années, depuis 1818 jusqu'en 1830, il est venu dans la colonie 576 Russes, qui étaient endettés pour 367,650 roubles, et il en est revenu 411 avec un capital de 248,000 roubles; et la dette de ceux qui restaient encore au service, au nombre de plus de 400, ne s'élevait pas au-delà de 150,000 roubles. On dit qu'auparavant, très-peu d'entre eux étaient en état de retourner dans leurs foyers avec quelques épargnes.

Il résulte de ce que l'on vient de dire, que la condition de ces promychlenniks est aujourd'hui incomparablement meilleure qu'elle n'était auparavant. Ils habitent des casernes propres, ils sont vêtus convenablement et très-bien nourris.

La sévérité de la discipline militaire est indispensable ici pour tenir en bride tant les Américains que les promychlenniks eux-mêmes, parmi lesquels il est impossible qu'il ne se trouve des hommes turbulents et de caractère vicieux, et on y apporte toute l'attention nécessaire. L'expédition des ordres, la réception des rapports, les gardes, les rondes, la diane et la retraite, tous les détails du service de place, s'exécutent ici d'après les réglements et avec une certaine solennité. Les officiers de la marine vont toujours en uniforme. En cas d'attaque des Kaloches, ou bien d'incendie, chacun a son poste désigné par une liste particulière; et régulièrement tous les dimanches, et quelquefois à l'improviste, quand cela plaît au gouverneur, la générale bat, tout le monde court à la citadelle, on inspecte les armes, on observe si chacun est bien à sa place, etc., etc.

Outre la circulation générale des capitaux de la compagnie, commençant à Novo-Arkhangelsk, comme sa principale factorerie, cette colonie fait

par elle-même un commerce assez important, dont le but essentiel est d'approvisionner l'établissement en vivres et autres articles indispensables. Elle trafique avec la Californie, avec les navires étrangers, avec les îles de Sandwich, et avec les Kaloches; à quoi il faut ajouter encore son trafic intérieur.

Le commerce avec la Californie fut ouvert par le chambellan Résanoff, dans les premières années de l'existence de la compagnie américaine. Sous l'administration de Baranoff, ces liaisons ne furent pas interrompues, malgré le système colonial espagnol, qui s'étendait jusqu'à cette province. Outre l'achat de vivres, on y faisait aussi la chasse des loutres, à laquelle les autorités provinciales étaient en partie intéressées; on y établit, enfin, une factorerie, non-seulement sans obstacle de la part des Espagnols, mais même à l'aide des missions voisines.

Du moment où les hommes au service de la compagnie furent mis aux appointements, elle se trouva dans l'obligation de leur fournir du pain. Chaque ouvrier reçoit un poud de farine par mois; il peut, en outre, acheter des magasins de la compagnie de la farine, du gruau et des pois. Pour tout cela, pour les approvisionnements de mer, et pour la nourriture des fonctionnaires, il faut

par année, à Novo-Arkhangelsk et autres endroits, plus de 10,000 pouds de grains de différente espèce, que la compagnie tire presque exclusivement de la Californie. Ce commerce se fit d'abord sans aucun système; on y introduisit peu à peu un certain ordre, qui, depuis la réunion de la Californie à la république mexicaine, a été définitivement fixé. Maintenant, à l'entrée dans un port, on présente les papiers du navire, les connaissements, les déclarations, etc. Les premiers droits de douane furent exigés en 1818; s'élevant graduellement depuis cette époque, ils sont enfin parvenus jusqu'à 25 pour cent sur le prix de vente, et à 6 pour cent sur le prix d'achat; on paie, en outre, un droit d'ancrage de 2 piastres et demie par tonneau.

Nos bâtiments commercent principalement à San-Francisco et à Monterey; ils vont aussi à Santa-Cruz, à San-Diego, à San-Pedro, et à San-Quentin. Depuis 1817, on expédie annuellement deux ou trois navires; ils partent de Sitkha en automne, lorsque toutes les chasses sont finies, et reviennent au printemps suivant, lorsqu'elles recommencent. En 1829, à cause de la mauvaise récolte générale, on ne put trouver de grains en Californie; le navire *le Baïcal*, qui y avait été expédié,

se rendit au Chili, où il en fit un chargement complet à des prix très-modérés.

La compagnie vend en Californie, du drap et autres étoffes en laine, de la toile de toutes sortes, des indiennes, des percales, des nankins, du fer et de l'acier, et toute espèce d'objets et d'instruments fabriqués de ces métaux; du plomb, du cuivre, des ustensiles de verre et de faïence; des cordages; du thé, du café, du sucre; des chapeaux en poil de castor, ou faits de racines par les Kaloches; diverses bagatelles de galanterie, etc.; même de la cire, des bougies et du tabac (1), quoique la Californie pût elle-même produire en abondance ces articles.

La compagnie reçoit en retour, presque exclusivement, des approvisionnements en vivres, tels que le froment, l'orge, des pois, des fèves, du beurre, du suif de bœuf, de la viande séchée et salée; on tire des missions méridionales du sel, ainsi que des cuirs crus et du savon; et toujours des bœufs en vie, tant pour la consommation des équipages des bâtiments, que pour en saler la viande pour Sitkha, où l'on en porte de 200 à 300 pouds.

(1) Le tabac a été prohibé par la suite.

La vente se fait sur le bâtiment et à terre. On transporte, à cet effet, les marchandises dans une maison d'entrepôt, située dans le présidio. Les marchandises achetées à bord sont enregistrées à terre, à leur débarquement; mais les employés se contentent quelquefois de la déclaration que l'on fait des marchandises vendues.

Les prix des marchandises achetées en Californie ont varié en différents temps. Dans les premières années, nos bâtiments étaient les seuls qui pussent s'y présenter; le commerce des Anglais et des États-Unis se bornait à quelques contrebandiers. Tout était alors à très-bon marché. A la révolution d'Espagne en 1821, les ports de l'Amérique furent ouverts à toutes les nations, et plusieurs bâtiments marchands et baleiniers commencèrent à visiter la Californie. Depuis ce temps, le commerce est devenu bien moins avantageux. Les prix moyens de huit ans (depuis 1817 jusqu'en 1826) furent ainsi qu'il suit:

	Piastres.	Réaux.
Le froment, la fanègue,	2	6
L'orge, la fanègue,	1	5
Les pois, la fanègue,	2	4
Le *frigol*, la fanègue,	3	»
Le maïs, la fanègue,	2	2

	Piastres.	Réaux.
La farine, l'arrobe,	2	1
La viande séchée, l'arrobe,	1	7
Le beurre, l'arrobe,	2	4
Le poisson, la fanègue,	2	4
Le sel, l'arrobe,	»	4
Le savon, l'arrobe,	4	»
Les cuirs, la pièce,	»	6
Un gros bœuf,	7	»
Un moyen bœuf,	4	6

La fanègue est une mesure égale au tchevert russe, et le poids de l'arrobe est de vingt-huit livres russes. Ces prix ne sont donc pas trop bas, mais la compagnie les compense par un surcroît proportionné dans le prix de ses marchandises. C'est le gouverneur qui fixe la taxe des marchandises de la Californie; et il a été décidé, dans ces derniers temps, qu'elles seraient livrées, au comptant, à 25 pour cent de rabais. Le terme moyen de l'exportation annuelle des marchandises, depuis 1817 jusqu'en 1829, a été de neuf mille piastres. La compagnie ne retire pas un grand profit de ce commerce, mais il couvre les dépenses de l'entretien des bâtiments employés à l'approvisionnement de la colonie.

Le commerce avec les bâtiments anglais et ceux

des États-Unis, pratiqué depuis long-temps, se soutint alors même que, par suite des nouveaux priviléges accordés à la compagnie, le commerce avec nos colonies fut entièrement défendu aux étrangers ; car il était souvent l'unique source d'où la colonie pût tirer des marchandises indispensables et même des vivres ; et dans ces derniers temps, les administrateurs ne virent pas grand mal à recevoir des navires étrangers.

Si, dès l'origine de l'établissement formé à Novo-Arkhangelsk, il eût été défendu aux étrangers de commercer dans les limites du pays dépendant de la Russie, et que la compagnie eût eu les moyens de soutenir efficacement cette défense, elle aurait pu, dans ce cas, lui être très-avantageuse. Les loutres existaient encore alors en grand nombre dans tous les environs, et leurs fourrures lui seraient revenues de préférence. Mais, ce qui est plus important, les Américains civilisés n'auraient pas fourni aux Américains sauvages l'arme à feu qui, seule, rend leur voisinage si dangereux pour nous, et ils se seraient plus tôt humanisés. Le premier bâtiment de guerre destiné à aller croiser dans nos colonies, fut expédié de Cronstadt en 1821; ces expéditions furent continuées pendant quatre ans de suite; mais des bâtiments qu'on envoya, un

seul, la corvette *l'Apollon*, croisa effectivement dans les détroits, sans être en état de prendre un seul contrebandier, quoiqu'il y en eût là quelques dizaines. Pour y réussir, dans un tel labyrinthe de détroits, il ne faudrait pas moins qu'une flotte entière de bâtiments d'un petit tirant d'eau et d'une excellente marche. Mais un pareil blocus serait maintenant sans but. Les étrangers avaient fait continuellement ce honteux commerce, si préjudiciable à notre compagnie, pendant près de vingt ans, avant qu'on prît des mesures pour l'anéantir; les loutres ont été détruites, et toutes les tribus sauvages d'alentour se sont munies d'armes à feu à un tel point, qu'elles ont entièrement perdu l'habitude de leurs anciennes armes, et ne pourraient sans fusil tuer un seul animal, de sorte que l'équité même demanderait qu'on leur fournît cet objet de nouveau besoin, dont ils ne peuvent se passer. La compagnie, en se chargeant de ce soin, priverait les étrangers du seul moyen qu'ils aient d'attirer encore à eux les sauvages, et il n'est pas douteux qu'elle ne leur fît bientôt perdre entièrement l'habitude de commercer avec eux, parce qu'ils n'y trouvent déja que très-peu de profit. Pendant notre séjour à Sitkha, deux bâtiments à trois mâts des Etats-Unis, après avoir erré quel-

ques mois dans les détroits presque sans succès, vinrent demander qu'on les débarrassât de leur cargaison qu'ils donnaient à vil prix, sans en exiger le paiement immédiat, et consentant à venir le chercher l'année suivante, etc. En approvisionnant les Kaloches même de fusils, qui leur sont devenus absolument nécessaires, la compagnie, sans avoir besoin de croiseurs, verrait bientôt tout le commerce dans ses mains, et elle pourrait alors, d'après ses propres combinaisons, déterminer la quantité qu'elle devrait leur en fournir chaque année; sans parler, d'ailleurs, des avantages qui en résulteraient pour elle dans la diminution des prix et dans ces nouvelles liaisons avec les sauvages voisins. Ce ne serait pas, comme on pourrait le croire, aiguiser le couteau contre soi-même; ce couteau s'aiguise sans cela, et d'une manière encore bien plus tranchante; il vaudrait donc mieux se charger soi-même de ce soin, et en régler les dispositions à son gré; retirer d'un mal inévitable le plus de profit possible, et s'attacher les sauvages par la reconnaissance, en leur fournissant une marchandise qu'ils savent bien se procurer d'ailleurs.

Il résulte de ce qui vient d'être dit, que l'application à nos colonies du système prohibitif dans

toute sa rigueur, serait maintenant sans objet; les étrangers ont déja fait à notre commerce tout le tort qu'ils pouvaient lui faire; et la permission qui a été donnée aux citoyens des États-Unis par la convention du 17 avril 1824, de commercer et de faire la chasse des animaux marins dans nos eaux, n'a pu causer un grand dommage à la compagnie, puisque, d'après l'état actuel des choses, la plus grande partie de ce commerce est concentrée dans ses mains.

Depuis 1822 jusqu'en 1824 inclusivement, d'après le contenu des nouveaux priviléges accordés à la compagnie, le commerce avec les bâtiments étrangers ne fut point permis à Novo-Arkhangelsk même, quoique, comme à l'ordinaire, on y manquât de plusieurs articles. Les administrateurs étaient obligés de les acheter de ces mêmes bâtiments à la Californie ou aux îles de Sandwich. Il arrive ordinairement à Sitkha, deux, trois et quatre bâtiments par an, principalement des États-Unis, qui souvent viennent directement de leurs propres ports, ne s'arrêtant que quelques jours à Valparaiso ou sur quelque autre point de l'Amérique méridionale. Quelques-uns d'entre eux ont formé des liaisons régulières avec les colonies, et ils viennent avec des articles de commande. En 1830,

on fréta un navire anglais pour aller chercher au Brésil pour Sitkha des marchandises dont on manquait. Il est arrivé que des bâtiments venaient ici sans projet arrêté et comme par hasard; ainsi, par exemple, le maître d'un navire anglais entrant dans la baie, à qui l'on demanda où il allait, répondit : *Norfolk-Sound, or else-where* (à Norfolk-Sound, ou ailleurs).

Les principaux articles qu'on achète des bâtiments étrangers sont : la farine, le biscuit blanc, l'eau-de-vie, le vin, la salaison, du thé, du sucre, du tabac, des couvertures et autres articles en laine, du nankin, de la vaisselle chinoise, et divers autres petits objets. On donnait auparavant, en retour, presque exclusivement des peaux d'ours marin, dont le prix était fixé, pour les jeunes, à 2 piastres, et pour les vieux à 3 piastres la pièce; on donnait aussi des peaux de castor, quelquefois du bois de construction, quelques marchandises russes, et de l'argent comptant pour compléter la balance. Mais depuis quelque temps les administrateurs ont adopté le mode plus simple et plus profitable à la compagnie, de payer en traites sur la direction principale à Saint-Pétersbourg. Depuis 1818 jusqu'en 1830, il a été acheté des bâtiments étrangers des marchandises pour la somme de

386,000 piastres, ou deux millions de roubles, pour lesquelles on a payé plus de 200,000 peaux d'ours marin, outre divers autres objets de moindre valeur. Quelques patrons, après s'être entièrement défaits de leur cargaison, vendirent aussi leur navire, et prirent passage aux îles de Sandwich sur des bâtiments de la compagnie. C'est ainsi que les colonies ont acquis quelques très-bons navires.

Baranoff, conservant dans une vieillesse avancée l'audace de son jeune âge, mais déja moins heureux dans ses entreprises, étendit ses vues jusque sur les îles de Sandwich, et en 1816, tenta, par l'entremise du docteur Schaeffer (1), d'occuper celle d'Atouaï. Cette tentative pourrait faire le sujet d'un poëme burlesque. Elle n'eut d'autres suites que la cessation des compliments et des présents que Baranoff et Taméaméa I[er] s'envoyaient réciproquement par les maîtres de navires américains. Taméaméa s'attendait à ce que les Russes voudraient se venger de l'expulsion du docteur, jusqu'à ce qu'il fut rassuré par le capi-

(1) Ce docteur acquit dans la suite une autre espèce de renom au service de l'empire brésilien, et reçut le titre de comte de Frankenthal.

taine Golovnine en 1818. Les bâtiments de la compagnie vinrent ensuite, quoique rarement, aux îles Sandwich, et ils eurent quelquefois des relations avec les habitants par les Américains. Les produits qu'on peut tirer de ces îles, sont : le sel, les noix de *toutouï* (*Aleurites triloba*), le rum, la racine d'aroïdes, des cordes d'écorce de cocotier, et, au besoin, quelques articles d'Europe. La compagnie paie tout cela en peaux d'ours marin et en piastres.

Il n'est venu à Sitkha qu'un seul bâtiment sous pavillon de Sandwich en 1828; il apporta du sel, et se chargea, en retour, de bois de construction.

Pour commercer avec les Kaloches, les bâtiments de la compagnie allaient autrefois dans les détroits; mais la difficulté de cette navigation, le danger des communications avec ces sauvages, et plus que tout, le peu de profit qu'on retirait de ce commerce, ont obligé de renoncer à ces expéditions, et de se borner au trafic sur place avec les Kaloches voisins, et avec ceux qui viennent de plus loin dans l'établissement.

Les précautions qu'il fallait prendre en commerçant avec eux dans les détroits, sont, peut-être, sans exemple : l'avant des bâtiments était séparé par des voiles tendues à la hauteur d'un homme ;

derrière cette cloison se rassemblait l'équipage en armes, soutenu de quelques canons chargés à mitraille, et la mèche allumée; on tendait tout autour du bâtiment, jusqu'à la hauteur de la hune, les filets d'abordage, qui n'avaient que dans un seul endroit une ouverture donnant passage à un seul homme. Avant d'ouvrir le marché, le commandant du bâtiment faisait venir le chef, lui montrait tous ces préparatifs, et signifiait pour condition, qu'il n'y aurait jamais à la fois sur le navire plus d'acheteurs que le nombre fixé, qu'aucun n'approcherait à plus de dix pas de la cloison, et qu'on ne devrait pas regarder comme une violation de la paix, si quelqu'un, qui agirait autrement, venait à être tué. Le subrécargue pouvait, après cela, commencer ses échanges sans danger; de la moindre négligence dans ces précautions auraient pu résulter les suites les plus fatales.

Limitée par les prix fixés par la principale direction, l'administration coloniale ne pouvait jamais, dans ce commerce, soutenir la concurrence avec les bâtiments des États-Unis; c'est pourquoi la vente de fourrures par les Kaloches, toujours insignifiante, finit par devenir nulle. Le terme moyen de l'échange ne s'élevait pas, par année, au-delà de 30 loutres de mer, 10 castors, et au-

tant de loutres de rivière. Pour relever un peu ce commerce, il fut décidé de payer pour une loutre de mer de 100 à 150 roubles, en marchandises, et quelquefois davantage. Ce parti attira quelques fourrures de plus, sans que le nombre en fût d'une grande importance. De 1826 à 1829, on en obtint, par année, dans la proportion moyenne de 80 loutres de mer, 400 castors, 300 renards, 60 ours noirs.

Indépendamment de la rivalité des Américains, et des bas prix qu'on met aux fourrures, ce commerce trouve encore une autre entrave dans la facilité qu'ont les Kaloches du voisinage de s'approvisionner de toutes les marchandises qui leur sont nécessaires, au moyen d'autres articles qu'ils se procurent bien plus aisément que des loutres et des ours. Quand on manque de poisson, on leur achète quelquefois des turbots, ainsi que de la graisse de baleine et de veau marin. Au printemps, ils apportent de l'écorce d'arbre pour la couverture des hangars, des casernes et autres constructions; des œufs de mouettes, de macareux et d'autres oiseaux; des canards, des oies, des coqs de bruyère; des racines et des herbes de différentes sortes : l'été, des baies : l'hiver, des argalis, des écrevissés, des coquillages, etc.; et de

leur fabrique, des chapeaux, des tapis, des masques, des pipes et autres bagatelles; et ils reçoivent pour cela, des Russes et des Aléoutes, du tabac, des marmites de fer, des haches, des grains de verroterie, des couleurs, de la toile, du mitkal, des pommes de terre en quantité, même de la farine, etc. Mais ce qui fait le plus de tort à ce commerce, ce sont des liaisons que la morale réprouve, mais qu'un besoin naturel rend excusables, qui portent les colons, tant ceux qui sont ici à demeure fixe, que ceux qui ne visitent la colonie que pour un temps, à faire passer aux Kaloches une immense quantité de marchandises qui auraient dû servir à l'acquisition de fourrures. C'est ce qui fait grandement tomber le prix des autres. Les odalisques kalochanes ne savent pas moins que les danseuses européennes dépouiller leurs adorateurs, et il n'est pas rare de voir des promychlenniks se ruiner entièrement pour la toilette de leurs belles, malgré tous les efforts des administrateurs pour arrêter ces désordres.

L'échange avec les Kaloches se fait dans un espace étroit, entre le mur de la forteresse et leur baraque la plus voisine, où l'on porte des deux côtés les marchandises. Outre les articles mentionnés plus haut, la compagnie leur fournit

encore des couvertures de laine, divers objets en cuivre, des moustaches de lion marin pour ornement à leurs chapeaux, des fourrures d'hermine, etc., et elle reçoit d'eux des *tsouklis* (Dentalium), coquillages qu'on trouve aux îles de la Reine-Charlotte, et dont la compagnie a besoin pour ses échanges avec les Américains de la partie la plus septentrionale : elle les paie environ 30 roubles le cent.

L'approvisionnement des habitants de toutes les nécessités de la vie forme le commerce intérieur de Novo-Arkhangelsk. Il est entendu que, sous ce rapport comme sous les autres, la compagnie jouit d'un droit exclusif. Tous les articles mis en vente sont taxés par le gouverneur, avec l'imposition d'un droit de 10 à 15 pour cent (au-dessus du prix de facture) sur les marchandises achetées des bâtiments étrangers, et de 40 à 45 pour cent sur celles venues de Russie, plus ou moins, suivant la qualité et l'espèce des marchandises; ce qui rend leur prix assez supportable, si l'on considère l'éloignement des lieux et la difficulté du transport. On emploie, par an, dans ce commerce, jusqu'à 150 mille roubles; et quand les marchandises abondent, et que des bâtiments de guerre font un long séjour dans le

port, cette somme s'élève jusqu'à 200 mille roubles.

Les marchandises nécessaires, tant pour la consommation des colonies que pour le commerce avec la Californie et les échanges avec les sauvages, sont apportées, en partie, comme nous l'avons vu plus haut, par des bâtiments étrangers, en partie par les navires de la compagnie, et, dans l'occasion, par des vaisseaux de guerre expédiés directement de Russie.

Par suite des relations de Novo-Arkhangelsk et des vaisseaux de la compagnie avec toutes les nations, toutes les monnaies possibles ont cours ici, mais principalement les piastres espagnoles et les ducats hollandais. Outre cela, la direction principale, pour faciliter la circulation, émet dans les colonies des marques de 10, 5 et 1 roubles, 50 et 25 kopeks. Il y a en circulation dans toutes les colonies jusqu'à 30,000 roubles de cette monnaie fictive.

Les principaux motifs qui portèrent le fondateur de Novo-Arkhangelsk à s'établir sur la côte américaine, furent la diminution des produits de la chasse dans les pays à l'ouest, et la découverte d'une grande quantité de loutres dans tous les détroits d'alentour. Mais ces motifs ne furent pas

les seuls. Coloniser et, par là, acquérir à la Russie tout le nord-ouest de l'Amérique, et empêcher toutes les autres nations de commercer avec les sauvages américains, fut le but constant de Baranoff. Le gouvernement entra dans ces vues, et, en 1796, on envoya de Sibérie, *pour construire des chantiers au cap Saint-Élie*, vingt familles, qui cependant, vu l'avantage de la situation, furent établies dans le golfe de Yakoutate. Quoique l'agriculture et l'élève de bétail, qui avaient été aussi l'objet de cet établissement, n'eussent point de succès, il subsista pourtant jusqu'à ce qu'il fut détruit par les Kaloches en 1805, et il servait de lieu de dépôt pour les produits des chasses, en attendant que le fort d'Arkhangelsk fût bâti. Noutka devint ensuite l'objet de l'attention et des désirs de Baranoff; et si le temps et ses moyens avaient répondu à son ardeur patriotique et à son caractère entreprenant, il eût bientôt réuni Sitkha avec la colonie de Ross par une chaîne de factoreries. La possibilité d'abandonner un jour sa création pouvait d'autant moins se présenter à son esprit, quoique, encore même de son temps, les loutres eussent été tellement détruites, que la chasse et les échanges n'en donnaient plus qu'une centaine par an, au lieu de 2000 que les

seuls chasseurs en fournissaient au commencement.

Ses successeurs ne purent considérer la question sous le seul point de vue abstrait; comparant la cherté de l'entretien de Novo-Arkhangelsk, les désagréments de la vie dans cet établissement, et ses autres désavantages, avec les bénéfices qu'il rapportait directement, ils trouvèrent qu'il n'y avait point de proportion entre les uns et les autres, et de là naquit naturellement l'idée de transporter l'établissement et la résidence de l'administration principale sur un point plus convenable. On eut d'abord la pensée de choisir la baie de Kenaïsky (rivière de Cook); ensuite, comme anciennement, l'île de Kadiak, où le port de Pavlovsky, d'après l'opinion du capitaine Golovnine, est désigné par la nature pour être le port principal dans ces mers; enfin il n'en fut plus question, au grand contentement de ceux qui ne pouvaient se convaincre de la nécessité de cette translation. Je dois me compter moi-même au nombre des non convaincus, et je ne crois pas inutile de dire sur quoi je fonde mon opinion, parce que ce projet, ajourné mais non abandonné, peut encore être repris. Sans doute la compagnie doit mieux savoir elle-même ce qui lui est avantageux ou ce qui ne l'est pas; mais en

matière d'intérêt général, il est permis à chacun, même à celui qui n'est point initié dans tous les secrets des comptes, de dire son opinion, qui, par cela même, peut avoir son prix, puisqu'elle sera exempte de passion et de partialité.

Une des raisons principales sur lesquelles on fondait la nécessité d'abandonner Novo-Arkangelsk, et à laquelle se rapportent plus ou moins toutes les autres, est la disposition hostile des habitants du voisinage. La destruction du premier fort, plusieurs meurtres commis ensuite par les Kaloches, les représailles exercées par les Russes, sont des faits qui, des deux côtés, ne s'effaceront sans doute pas de si tôt de la mémoire; les Kaloches verront encore long-temps d'un œil jaloux les Russes s'affermir sur leurs terres; les Russes se méfieront long-temps d'eux comme de voisins dangereux. Mais il ne suit nullement de tout cela que cette animosité soit éternelle, ou qu'elle ne puisse être calmée. Lors de la première colonisation des îles Aléoutiennes et de Kadiak, il existait exactement entre les naturels et les colons une inimitié pareille, qui s'est enfin dissipée. Les Kaloches, même aujourd'hui, ne sont déja plus ce qu'ils étaient il y a dix ou quinze ans. Il était alors dangereux pour un homme sans armes

de s'éloigner hors de la portée du canon du fort; les meurtres sans aucun sujet étaient très-ordinaires : maintenant on n'en entend plus parler; les habitants de Novo-Arkhangelsk parcourent seuls sans aucun danger tous les environs; ils vont aux eaux thermales, etc. La moindre querelle autrefois se terminait rarement sans effusion de sang; aujourd'hui même encore, à chaque altercation, ils portent la main à leur fusil et se jettent dans leur barque; mais les explications, dans lesquelles les femmes jouent ordinairement un rôle actif, arrangent toujours l'affaire à l'amiable. Peu de temps avant notre arrivée, un Kaloche qui ne répondit pas la nuit au cri d'une sentinelle, fut tué d'un coup de fusil; et, pendant notre séjour, un promychlennik aliéné cassa la tête d'un coup de pierre à un Américain; ni l'un ni l'autre de ces deux événements n'eut de suites. D'après les dernières nouvelles, deux esclaves, qu'on avait condamnés à être sacrifiés dans une solennité, ayant trouvé le moyen de s'enfuir, s'étaient réfugiés dans la forteresse. Le gouverneur les prit sous sa protection, et refusa de les livrer aux chefs, qui ne s'en offensèrent pas. Ce changement dans les dispositions des Kaloches doit être surtout attribué à la manière douce et complai-

sante dont on se conduit *envers eux*, et aux précautions continuelles que l'on prend *contre eux*, et que les chefs font rigoureusement observer; et, sous ce rapport, le voisinage des Kaloches, loin d'être nuisible à la colonie, lui est, au contraire, utile, en entretenant l'esprit d'ordre et de discipline dans une masse composée d'éléments si hétérogènes, et en partie si turbulents, que la population de Novo-Arkhangelsk. Les Kaloches s'accoutument de plus en plus aux nouveaux besoins qu'ils ont empruntés des Russes, et dont plusieurs sont devenus pour eux une nécessité; le tabac, les pommes de terre, et même le pain, leur plaisent beaucoup. Les Taïons se parent de nos uniformes, et tiennent à voir dans l'habillement de leurs femmes ne fût-ce qu'un échantillon de quelque chose de russe. Ils ne peuvent pas plus se passer de fusils et de munitions que de couvertures de laine; et la principale, et peut-être, dans peu de temps, l'unique source pour eux de ces nécessités, ce sont leurs relations avec les Russes, dont le voisinage va bientôt ainsi leur devenir indispensable.

Les liaisons des Russes avec les femmes kaloches, et la nouvelle génération qui en sort, sont aussi un véhicule qui prend chaque jour de

nouvelles forces, au rapprochement des deux partis.

On peut voir une preuve des dispositions des Kaloches à ce rapprochement, dans la résolution que prit, l'année dernière, le chef du village établi sous la forteresse, d'embrasser le christianisme; et cela, non-seulement sans aucune espèce d'excitation de notre part, mais, au contraire, malgré les représentations du gouverneur, qui s'efforçait de lui faire comprendre toute la charge qu'imposent les devoirs d'un chrétien. Je ne voudrais point assurer que des calculs secrets n'aient eu de l'influence sur la résolution de Naouchket(1), ni que le baptême en ait fait immédiatement un vrai chrétien; mais, sans être un apôtre, il peut fortement agir par son exemple, non-seulement sur les siens, mais même sur les tribus éloignées, qui conviennent maintenant que les Russes ne peuvent leur vouloir de mal, puisqu'ils les admettent à rendre hommage à leur Dieu.

Tout cela fait espérer que, dans le cours naturel des choses, à l'aide des sages mesures des administrateurs, les tribus sauvages américaines cesseront

(1) Son véritable nom est Naouchketl ou Naouchkekl, mais on l'appelle simplement Naouchket.

bientôt de nous être hostiles, et que leur voisinage ne sera plus dangereux pour l'établissement fondé au milieu d'eux. On trouvera moins grave, alors, un autre inconvénient sur lequel s'appuie la nécessité d'abandonner ce point : l'impossibilité de le fortifier contre l'attaque des vaisseaux de guerre, en cas de rupture avec une puissance maritime.

Novo-Arkhangelsk ne peut, sans doute, d'après sa position, être fortifié de manière à résister à l'attaque d'une forte frégate, s'il n'a un bâtiment de guerre pour le soutenir. Mais quel est ici l'autre point qui, avec les moyens de la compagnie, pourrait être fortifié ainsi? Je pense qu'il n'y en a point. Le port de Pavlosky dans l'île de Kadiak, dont le capitaine Golovnine représente la position comme imprenable, est aussi peu en état que Sitkha de résister à une attaque régulière d'une ou de quelques frégates. Novo-Arkhangelsk aussi est à l'abri d'un coup de main de corsaire. En général, la sûreté des colonies, en temps de guerre, doit être basée sur une force maritime, sans laquelle, quelles que soient leurs fortifications, elles ne sauraient résister. La compagnie ayant à son service plusieurs officiers de la marine impériale, et de bons matelots, peut, avec ses propres moyens,

armer deux ou trois bâtiments qui suffiront pour mettre l'établissement hors de danger contre les attaques des corsaires.

Le manque d'un emplacement pour la construction d'un bon magasin à poudre, parce que le fort est bâti sur le roc vif, est aussi compté parmi les inconvénients de la position de Novo-Arkhangelsk. On gardait auparavant la poudre au bas d'une maison; on la tient maintenant sur un bâtiment particulier dans le port. Mais une voûte en terre, construite dans une des batteries, pourrait, à ce qu'il semble, remplir cette destination; et si ce n'était point encore assez sûr, qu'en coûterait-il de creuser par la mine dans le roc l'espace jugé nécessaire?

L'impossibilité d'élever une quantité convenable de bétail est un grand désavantage local, qui pèse principalement sur la commodité de la vie dans les hautes classes; mais il est compensé par un avantage : la chasse des argalis, qui dure depuis novembre jusqu'en mai, en fournissant pendant tout l'hiver de la viande fraîche aux fonctionnaires, procure en même temps un bon profit aux Aléoutes qui s'en occupent. Le poisson frais ne manque presque jamais. Les pommes de terre viennent très-bien. Les ouvriers, sans doute, voient

rarement de la viande, mais y a-t-il beaucoup de provinces en Europe où le bas peuple s'en nourrisse habituellement?

L'approvisionnement de Novo-Arkhangelsk est, en général, une affaire difficile, et qui exige une attention continuelle de la part des administrateurs; et si, par des causes quelconques, il arrivait qu'on n'apportât point de grain de la Californie, la nourriture des habitants dépendrait de la bonne volonté des Kaloches, au grand détriment de la compagnie et de ses employés; tandis que sur l'île de Kadiak on pourrait, pendant un assez long espace de temps, se nourrir de morue fraîche, de poisson séché, même de *sarana* (*lilium Kamtchaticum*) et de baies. Mais, avec la prévoyance nécessaire, cela ne peut pas arriver. Au reste, un concours de plusieurs circonstances malheureuses peut aussi produire une famine dans des contrées populeuses et civilisées, et Novo-Arkhangelsk ne peut pas, sous ce rapport, faire précisément exception, quoique, depuis vingt-cinq ans qu'il existe, la chose ne soit jamais encore arrivée.

La corruption morale et physique des Aléoutes qui habitent Sitkha ne peut pas être mise exclusivement sur le compte de l'établissement. En quelque lieu que se place l'administration centrale, il

s'y rassemblera toujours des fainéants pour chercher à vivre sans se donner beaucoup de peine; et s'il devient nécessaire de les écarter, ils peuvent l'être de Sitkha aussi bien que de tout autre endroit.

L'humidité du climat, préjudiciable aux édifices et aux vaisseaux, est une circonstance fâcheuse; mais pour l'éviter, il faudrait abandonner toute cette contrée en général, car Kadiak, Ounalachka, et tous les autres points sur le continent et dans les îles, ne valent guère mieux que Sitkha sous ce rapport. Au reste, on n'a point remarqué que le climat fût particulièrement nuisible à l'espèce humaine.

Enfin les dépenses surperflues dans lesquelles la compagnie est entraînée par la nécessité d'entretenir à Novo-Arkhangelsk une garnison suffisante. On suppose qu'elle doit entretenir à son service au moins 100 hommes de plus, uniquement pour mettre la forteresse à l'abri du danger dont la menacent ses turbulents voisins, et que, par conséquent, 50 mille roubles ou plus, que coûte cet entretien, sont pour elle une perte réelle. On pourrait en convenir si cet établissement ne présentait seulement que des pertes, et aucune espèce de profits; mais il est temps de tourner nos regards vers son côté avantageux.

Les bois magnifiques qui entourent Novo-Arkhangelsk (1), tandis que tous les autres endroits en manquent, auraient été, seuls, un motif suffisant pour y fonder un établissement. Il faut tous les ans une grande quantité de bois pour le radoub et la consommation des navires. De tous les points occupés par la compagnie hors du continent américain, un seul, Kadiak et les îles qui en dépendent, possède quelque peu de bois; mais on ne sait s'il durerait long-temps, si Kadiak devenait le port principal. Autrefois, à Sitkha, on ne savait que faire du bois; il n'en coûtait que de couper les plus beaux arbres de mâture, pour les faire tomber, pour ainsi dire, directement sur le vaisseau. Il faut maintenant envoyer à leur recherche à une assez grande distance. Mais l'abondance de bois est telle ici, qu'il n'y a pas à craindre d'en manquer, pour des siècles. Il n'en est pas ainsi à Kadiak. Quelle incommodité et quelles dépenses, si le port principal devait être approvisionné de bois de transport! Maintenant Sitkha fournit peu à peu du bois à tous les autres endroits qui en manquent, en quantité suffisante pour entretenir les maisons, et même pour en

---

(1) *Voyez* planches 5[e] et 8[e].

construire de nouvelles ; et cela, *en passant*, avec les bâtiments expédiés pour ramasser les produits des chasses. Dans un endroit dépourvu de bois, il faudrait entretenir, exprès pour cet objet, un ou plusieurs bâtiments.

Mais, outre l'avantage de pourvoir aux propres besoins des colonies, ces bois offrent une abondante source de richesse, sur laquelle on n'a point jusqu'ici tourné l'attention, dans le commerce avec la Californie, le Mexique, les îles de Sandwich et même avec le Chili, qui tous sont très-pauvres en bois, et qui en éprouveront de plus en plus le besoin, à mesure que leur industrie fera des progrès. Il suffirait d'un seul bâtiment chargé de poutres et de planches, pour le sciage desquelles on pourrait construire un moulin à scies (1) dans la *Redoute du Lac*, pour procurer aux colonies leur provision annuelle de bois ; tout le reste serait un bénéfice clair pour la compagnie.

Nous avons déja parlé des liaisons avec les Kaloches, et de leur influence pour les amener à des dispositions favorables envers les Russes. L'établissement de Sitkha entretient ces liaisons d'où

---

(1) En 1831, on a expédié à Sitkha tout l'appareil nécessaire pour la construction d'un pareil moulin.

découle pour la compagnie un double avantage, la diminution journalière du danger, qui, peut-être, avec le temps, sauvera les dépenses d'entretien d'un trop grand nombre d'hommes, et le commerce entier des fourrures exclusivement attiré dans les mains de la compagnie. Abandonnez Sitkha, et les Kaloches, en très-peu de temps, retourneront à leur premier état sauvage, qui ne peut que nous nuire; les étrangers reparaîtront et se répandront même dans des lieux qu'ils ne fréquentaient pas auparavant (1); la chasse et les échanges deviendront d'année en année plus difficiles, et toute la côte d'Amérique sera perdue, enfin, pour la compagnie, et pour ne plus lui revenir, parce que les loutres n'y sont plus assez abondantes pour pouvoir couvrir les dépenses d'une première colonisation.

Mais voyons en quoi consistent les avantages du port de Pavlosky dans l'île de Kadiak, où l'on avait le projet de transférer l'administration centrale des colonies. D'après l'opinion du capitaine

---

(1) C'est ce que les Anglais pourraient facilement exécuter, en partant de la colonie qu'ils ont récemment fondée dans notre voisinage, sur la côte du continent américain, par 55° de latitude, dans le golfe appelé par Vancouver *Observatory Inlet*. On ne saurait se méprendre sur le but de cet établissement.

Golovnine (1), le port de Pavlosky doit être le premier port et le grand entrepôt des colonies, pour les raisons suivantes : 1° la douceur du climat, la bonté des terres, l'abondance des pâturages, le grand nombre des pêcheries, la soumission des habitants, que l'habitude a déja tournée en attachement pour les Russes, et sa position centrale parmi les possessions de la compagnie; 2° la sûreté et la commodité du port sous tous les rapports; 3° la possibilité pour les bâtiments d'y entrer et d'en sortir dans toutes les saisons; 4° la position avantageuse du port même, qui permet de le fortifier avec de petits moyens; et 5° enfin, la commodité des communications avec les autres îles et établissements dépendant de la compagnie russo-américaine, au moyen de baïdares ou autres embarcations.

Relativement au *climat*, voici ce que nous trouvons dans les Mémoires de M. Khlébnikoff : « Le cli« mat de Kadiak diffère peu de celui de Sitkha. Le « temps clair s'y maintient quelquefois plus con« stamment qu'à Sitkha, mais l'air y est, en général, « humide, et également nuisible aux construc-

---

(1) Voyage sur la corvette *le Kamtchatka*, tom. II, pag. 59-60, édition russe.

« tions.... En été, il y a quelquefois plus de jours « sereins qu'à Sitkha, mais le contraire arrive « aussi. En 1826, il y eut tant de mauvais temps, « qu'on ne put parvenir à sécher une provision « suffisante de poisson et de foin. » On ne saurait élever de doute sur le témoignage de M. Khlébnikoff qui, par une observation de plusieurs années, connaît tout ce pays dans le plus grand détail. Il réfute la supériorité de Kadiak sur Sitkha, relativement au *climat*.

L'abondance des pâturages et les nombreuses pêcheries, qui assurent l'approvisionnement de Kadiak, sont un avantage incontestable, quoique sujet à des exceptions, comme on l'a vu dans l'extrait que nous venons de citer. Nous en avons parlé nous-mêmes, en rapportant les désavantages de la position de Sitkha.

La soumission des habitants ne fut pas toujours la même. Au commencement, leur animosité était peut-être plus forte que celle des Kaloches. Ils profitaient de toutes les occasions pour détruire des Russes, attendant avec impatience le moment où ils auraient expédié le dernier. De même, la haine des Kaloches ne sera pas éternelle; nous avons parlé plus haut du changement qui s'est opéré déja dans leurs dispositions; nous n'avons pas be-

soin de leur *soumission*, parce que la compagnie ne les emploiera jamais à la chasse des loutres.

La position centrale. Les possessions de la compagnie s'étendent presque sur 2000 milles italiens de l'est à l'ouest, sans compter les îles Kouriles. Sitkha est située à l'extrémité orientale de cette ligne; Kadiak n'en est éloignée que de trois ou quatre jours de navigation; je ne vois pas là une grande différence pour des lieux qui n'ont pas entre eux des communications très-fréquentes.

La sûreté et la commodité du port sous tous les rapports. Le port de Novo-Arkhangelsk est aussi sûr, mais il surpasse l'autre pour les commodités suivantes : l'entrée du port de Pavlosky est étroite et difficile, et 4 ou 5 bâtiments peuvent à peine se placer dans le port même, tandis que le port de Sitkha a trois entrées sûres, et que 20 navires peuvent mouiller commodément dans le port intérieur, sans compter le port extérieur ou la rade, assez spacieuse pour contenir une flotte entière. La plus haute marée du port de Pavlosky s'élève à moins de 11 pieds, tandis qu'elle monte à Sitkha jusqu'à 17 pieds, ce qui rend le radoub des plus grands bâtiments incomparablement plus commode.

Les avantages désignés au troisième point sont communs aux deux ports.

Nous avons parlé plus haut de l'avantage supposé de position imprenable.

Novo-Arkhangelsk n'empêche point la communication des diverses parties entre elles, au moyen de baïdares; mais quelques petits bâtiments à voiles, construits à cet effet, dispensent la colonie de recourir à ce mode de communication incertain et dangereux, auquel il faut espérer qu'on renoncera enfin tout-à-fait, excepté pour les endroits les plus proches entre eux.

Ainsi, la facilité d'approvisionnement est le seul avantage positif du port de Pavlosky sur Novo-Arkhangelsk. Je laisse à d'autres à juger si ce motif est suffisant pour faire abandonner un établissement florissant, qui rapporte tant de bénéfices divers.

De la forteresse de Novo-Arkhangelsk dépend un petit établissement situé sur la rive méridionale du golfe, à 20 verstes du fort, au bord d'une petite rivière qui sort d'un lac, et qu'on appelle, pour cette raison, *Redoute du Lac*. Elle a été principalement établie pour la pêche; le poisson entre à foison dans la rivière, et tombe dans des barrages. On a construit, aux chutes d'eau, deux

moulins à farine, et une tannerie où l'on prépare, par an, jusqu'à 150 cuirs, et l'on va maintenant y construire un moulin à scies.

A 10 verstes d'ici se trouvent des eaux thermales qui, d'après l'analyse de notre médecin, contiennent de la chaux carbonatée, de l'acide hydrochlorique et du soufre. L'eau sortant des fentes des rochers est conduite par des tuyaux en bois dans deux bassins, l'un au-dessus de l'autre, dans lesquels se baignent ceux qui viennent aux eaux. On y a bâti une petite maison pour la commodité des malades. La température de l'eau, à sa sortie des rochers, est de 54° Réaumur, et, dans les bassins, de 37° à 45°; on a trouvé que ces eaux étaient très-curatives contre les rhumatismes.

Dans le principe, nos colonies étaient divisées en plusieurs administrations indépendantes l'une de l'autre; dans la suite, ces divisions furent soumises, l'une après l'autre, à une administration centrale, et maintenant toutes les possessions de la compagnie en Amérique, aux îles Aléoutes et aux îles Kouriles, dépendent du gouverneur qui réside à Novo-Arkhangelsk.

Toute cette étendue de terres est divisée, pour l'administration coloniale, en cinq sections : de

Kadiak, d'Ounalachka, des îles Pribyloff, et de la colonie de Ross. Les établissements sur les îles Kouriles ne formant point de section, dépendent immédiatement du comptoir de Novo-Arkhangelsk (1).

A la première section appartiennent, outre l'île de Kadiak même, les baies de Kénaïsky (Cook's river) et de Tchougatsky (Prince William's sund), la partie la plus voisine de la presqu'île d'Aliaska, l'île d'Oukamok, et le fort d'Alexandrovsky sur la rivière Nouchagak; à la seconde, toutes les îles des Renards, les îles de Choumaghinsky, de Sannakh (Halibut island), d'Ounimak, et la partie restante d'Aliaska; à la troisième, les îles d'Andreïanovsky, les îles aux Rats, les Blijnie, et celles du Commandeur. Les îles mêmes de Pribyloff composent la quatrième. Enfin la cinquième est formée, en outre de l'établissement de Ross, des petites îles Farellones.

Chaque section a un comptoir, dont le chef, d'après l'ancienne coutume, porte la dénomination de *Pérodovtchik* (l'ancien). Les établissements

(1) Il est vraisemblable que lorsque les chasses prendront un plus grand développement aux îles Kouriles, elles formeront une section particulière.

sous sa direction s'appellent *Artels;* et ceux-ci ont quelquefois sous eux de petits postes avec un seul chasseur. Toutes les dispositions, tous les arrangements émanent du gouverneur par le comptoir de Novo-Arkhangelsk, et les comptoirs particuliers veillent à leur exécution, chacun dans sa section.

Le nombre des indigènes dans toutes les colonies en général, d'après le recensement de 1825, était comme suit :

SECTIONS ET LIEUX.	ALÉOUTES.		AMÉRICAINS.	
	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.
Section de Kadiak.				
Dans l'île de Kadiak et les îles qui l'avoisinent	1351	1468	»	»
Dans l'île d'Oukamok	51	37	»	»
A Aliaska	30	29	69	62
Dans la baie de Tchougatskoï	»	»	782	781
Dans celle de Kenaïskoï	»	»	636	663
Sur la rivière Nouchagak	»	»	302	365
Section d'Ounalachka.				
Dans l'île d'Ounalachka	152	181	»	»
—— d'Oumnak	62	75	»	»
—— de Tchekotan	5	10	»	»
—— des Quatre-Montagnes	6	6	»	»
—— de Borkine	21	22	»	»
—— d'Ounalga	3	8	»	»
A reporter	1681	1836	1789	1871

SECTIONS ET LIEUX.	Aléoutes.		Américains.	
	Hom.	Fem.	Hom.	Fem.
Report.................	1681	1836	1789	1871
Dans l'île d'Akoutane.............	18	18	»	»
—— d'Akoune..............	59	80	»	»
—— d'Avatanok.............	22	21	»	»
—— de Tigalde.............	24	28	»	»
—— d'Ougamok.............	19	30	»	»
—— d'Ounimak.............	45	54	»	»
—— de Sannakh............	43	58	»	»
—— d'Ounga...............	25	25	»	»
A Aliaska, dans trois établissements.	56	65	»	»
Détachés dans les îles de Pribyloff et à Sitkha..................	118	89	»	»
Section d'Atkha.				
Dans l'île d'Atkha...............	63	67	»	»
—— de Tchougoul...........	29	33	»	»
—— d'Adakh...............	104	89	»	»
—— d'Amtchitka............	14	28	»	»
—— d'Altore...............	45	52	»	»
—— de Behring.............	24	21	»	»
Établissement de Ross.				
Environ.......................	100	»	»	»
Total...........	2489	2594	1789	1871

Ainsi, le nombre des indigènes dans toute la chaîne aléoutienne, y compris l'île de Kadiak, ne va pas au-delà de 5,000 ames, en comptant les femmes et les enfants. Cette population, comparativement à l'étendue de terre, est certainement

très-faible. Il n'y a point de doute qu'à la première arrivée des Russes, ces îles ne fussent plus peuplées, quoique bien loin du point que le représentent les descriptions de certains voyageurs, guidés par la prévention et l'ignorance.

Les premiers qui visitèrent ces contrées, jaloux de rehausser l'importance de leurs découvertes, se permirent des exagérations incroyables, tant sur leur richesse que sur leur population, sans s'inquiéter de ce qu'ils préparaient par là une source de reproches amers pour leurs successeurs. Ceux qui vinrent après, ne trouvant pas les choses en cet état, profitèrent de cette circonstance pour bâtir là-dessus des accusations inspirées par la haine et la partialité; les absurdités de Sauer, les erreurs de Langsdorf, tout comme les exagérations de Chélikhof et autres, furent prises pour argent comptant; et le résultat fut que les Russes, bon gré mal gré, dévastèrent le pays, comme une peste. Mais, après un mûr examen, la plupart de ces accusations tombent d'elles-mêmes.

Chélikhof supposait qu'il y avait 50,000 habitants dans l'île de Kadiak. Si c'était là, en effet, sa croyance (ce dont il est permis de douter, puisque l'authenticité de l'original du récit publié de son voyage n'est nullement prouvée), lorsqu'on

se rappelle dans quelles erreurs sont tombés Forster et autres savants voyageurs en établissant de pareils calculs, il faudrait moins s'étonner qu'un zéro de plus se soit glissé dans celui de Chélikhof, que de la possibilité d'y croire, surtout en voyant qu'il suppose jusqu'à 4,000 guerriers dans une île où il a été reconnu depuis qu'on pourrait à peine en placer 400 (1). C'est ainsi qu'il a exagéré la population d'Ounalachka, où il suppose 3,000 habitants. De même, avant Chélikhof, Tolstikh avait enflé le nombre des habitants des îles d'Andreïanovsky jusqu'à 5,000, quoiqu'on ne levât que sur cent le tribut en pelleteries. Ces données ne peuvent donc nous fournir la mesure exacte du décroissement de population sur les îles Aléoutiennes.

Les premiers recensements dignes de foi furent faits par Baranoff; et, réitérés depuis plusieurs fois, ils donnent une juste idée du décroissement de population sur l'île de Kadiak et dans la chaîne des îles des Renards. La section d'Atkha ne fut réunie qu'après à l'administration générale.

---

(1) Voyage de Liciansky, tom. II, pag. 51.

À Kadiak et Aliaska :

En 1792,	6510 ames des deux sexes.
1806,	3944.
1817,	4198.
1821,	3649.
1825,	3396 (1).

Sur les îles de la chaîne des Renards :

En 1791,	1900 ames des deux sexes.
1806,	1898.
1813,	1508.
1825,	1478.
1830,	1460.

L'amiral Saritchef, en 1791, supposait 500 habitants dans les îles d'Andreïanovsky ; il y en a maintenant 580, comme nous l'avons vu plus haut.

Ainsi, quoique la population des îles Aléoutiennes ait, en général, diminué jusqu'à ce jour, cette diminution n'est, cependant, remarquable que parmi les Kadiaques dans la première des périodes que nous avons rapportées. Elle s'explique naturellement, sans recourir aux fusillades et autres semblables absurdités. C'est dans cet in-

(1) Y compris ceux qui vivent à Sitkha.

tervalle qu'eurent lieu toutes les fortes escarmouches avec les Kaloches, dans lesquelles on perdit quelques centaines d'Aléoutes. Plus de 400 se noyèrent dans le cours des années 1796, 1798, 1800 et 1805, et surtout dans la dernière de ces années, lorsque, au retour des chasses à Kadiak, une division entière de baïdarkes périt. En 1799, 150 hommes s'empoisonnèrent tout d'un coup avec des moules venimeuses. Par tous ces accidents, il périt plus de 1000 hommes dans cette malheureuse période; les autres furent victimes d'une épidémie qui, en 1799, ravagea Kadiak et les îles d'alentour.

Je voulais seulement faire voir l'injustice de ceux qui soutiennent que les pays régis par la compagnie américaine ne se dépeuplèrent et ne se dépeuplent qu'uniquement par la mauvaise conduite des employés envers les habitants, et par la faiblesse des chefs qui la tolèrent. Mais on ne peut disconvenir que les abus qui existaient ici au siècle dernier, et qui se sont prolongés pendant quelque temps, même après l'institution de la compagnie actuellement privilégiée, n'aient eu quelque part à ce désordre. Je n'ai nullement l'intention d'entacher la mémoire du fondateur et premier administrateur de ces colonies, Bara-

noff. Personne plus que moi ne respecte les qualités énergiques de cet homme extraordinaire (qui, jusqu'ici, n'ont pas été dignement appréciées), auquel il n'a manqué qu'une carrière moins écartée des regards du monde, pour prendre rang parmi les hommes les plus remarquables de son temps. Le génie, la sagacité, la fermeté de caractère, le désintéressement (1), étaient les traits distinctifs de Baranoff. Avec des moyens absolument nuls, avec des hommes plus capables de renverser une société que de la fonder, forcé de se défier des siens autant que des *sauvages*, instigués et excités par des *civilisés*, luttant à chaque pas contre les obstacles et les privations, abandonné pendant quelques années, non seulement sans secours, mais même sans nouvelles de la Russie, Baranoff organisa et étendit dans ces

(1) Après avoir administré les colonies pendant près de trente ans, sans reddition de comptes, Baranoff n'a laissé après lui aucune espèce de fortune. Il serait bien à désirer que la biographie de cet homme remarquable pût un jour nous être donnée. Sa correspondance, et les mémoires qu'il ne cessa de rédiger pendant tout ce temps, peuvent fournir les matériaux suffisants à cet effet. Une esquisse fidèle et impartiale de son caractère a été tracée par Davidof. (Voyez son voyage, tom. I, pag. 192. Voyez aussi le Journal des savants, 1817.)

contrées les chasses et le commerce sur une si large échelle et sur une base si solide, que, quoique plusieurs détails aient exigé dans la suite des améliorations et des changements, la nature des opérations est cependant restée jusqu'à ce jour telle qu'elle était de son temps. Un homme réunissant les qualités, je dirais même les défauts de Baranoff, pouvait seul accomplir cette tâche avec un tel succès. Mais les mesures qu'il dut prendre pour atteindre son but, pesèrent souvent sur les habitants, et c'est un mal inséparable de toute colonisation. Il était forcé d'employer des hommes qui n'étaient pas toujours dignes de sa confiance, parce qu'il n'avait pas à choisir. Dans les dernières années de son administration, la vieillesse et la fatigue, suite de ses travaux extraordinaires, affaiblirent son énergie; il le sentit lui-même, et demanda plusieurs fois à être remplacé (1); et c'est

(1) Deux fonctionnaires, envoyés pour remplacer Baranoff, n'arrivèrent pas jusqu'à Sitkha. L'un, M. Koch, mourut au Kamtchatka; l'autre, M. Bornovolokof, se noya lors du naufrage du navire *la Néva*, à l'entrée même du golfe de Sitkha. Baranoff quitta les colonies sur le navire *le Koutouzoff*, en 1818; mais, hors d'état de supporter le changement subit de climat et de genre de vie, il mourut dans la rade de Batavia.

pourquoi son remplacement par le capitaine Hague-meister en 1817 fut parfaitement d'accord, tant avec les intérêts des colonies qu'avec son propre désir.

Depuis cette époque, d'heureux changements se sont opérés dans les colonies. Une foule de réformes utiles ont amélioré la situation tant des indigènes que des employés; on a introduit plus d'ordre et de système dans l'ensemble de l'administration. Cette différence frappe d'une manière agréable celui qui avait vu les colonies autrefois, et qui les visite à présent. Elle a eu une influence remarquable sur la marche générale des affaires de la compagnie, comme le prouve le cours avantageux de ses actions; elle n'en aura pas moins sur la population des colonies, qu'on peut considérer maintenant comme stationnaire. Espérons que le sage système actuel d'administration sera favorable à son accroissement.

Les derniers priviléges déterminent clairement les rapports, tant des créoles que des indigènes, avec la compagnie, ainsi que leurs obligations réciproques.

Les créoles, nés de pères russes et de mères aléoutes, dont le nombre s'élevait, en 1830, jusqu'à 1,000 de l'un et de l'autre sexe, sont les

vrais citoyens des colonies; utiles déja dès à présent, ils promettent d'avoir avec le temps une influence décisive sur le sort de ces contrées. Ils forment une classe à part, et sont affranchis de toutes charges, tant qu'ils se trouvent dans les colonies. Chacun d'eux doit être inscrit dans l'un des deux comptoirs de Kadiak ou d'Ounalachka. Ils sont entièrement indépendants dans le choix d'un état et d'un genre de vie; ils ont le droit d'aller à la chasse à leur profit, sans porter atteinte cependant aux priviléges de la compagnie, c'est-à-dire, en lui vendant au taux fixé les produits de leur chasse : ils peuvent entreprendre divers métiers, ou s'occuper d'agriculture et de jardinage, et ils reçoivent alors des encouragements de la compagnie.

Les créoles justifient la remarque qu'on a faite sur les facultés multipliées des mulâtres dans les colonies des autres peuples; ils forment une race belle, active et capable. La compagnie prend soin de leur éducation, tant par obligation que parce qu'elle y voit son avantage. On a établi à Novo-Arkhangelsk une école pour 30 garçons, dans laquelle les créoles reçoivent l'instruction primaire jusqu'à l'âge de 16 ans; ils sont ensuite, jusqu'à 20 ans, distribués dans différentes places et oc-

cupations, selon leur capacité, et convenablement entretenus. Les créoles, élevés ainsi aux frais de la compagnie, sont obligés de la servir jusqu'à l'âge de 29 ans, avec des appointements de 100 à 350 roubles, proportionnellement à leur utilité et à leur zèle; ils servent ensuite la compagnie à des conditions particulières, ou bien ils quittent tout-à-fait le service. Parmi les créoles ainsi préparés, la compagnie a déja quelques marins, qui commandent de petits bâtiments, des teneurs de livres et des commis qui connaissent très-bien leur besogne, des artisans adroits et des matelots distingués. On a envoyé, en différents temps, quelques-uns de ces hommes en Russie, pour les instruire dans la navigation et dans les arts, mais peu d'entre eux ont réussi; les uns n'ont point profité de l'instruction qu'on leur préparait; d'autres, quoique instruits, ont perdu l'habitude de leur ancien genre de vie, pour en prendre d'autres qui, à leur retour, les ont rendus incapables d'être employés utilement.

Après avoir loué ce qu'il y a de bon, il faut aussi parler de ce qui est mauvais. Un vice malheureusement trop commun parmi les créoles, c'est l'intempérance, qui, quoiqu'elle puisse trouver une espèce d'excuse dans les circonstances et les

lieux où les hommes sont placés, n'en est pas moins un mal en général, et en particulier la perte de plusieurs individus.

Les Aléoutes sont aussi affranchis par le gouvernement du tribut en pelleteries et de toute autre charge; mais ils sont en revanche obligés de servir la compagnie pour la chasse des animaux marins. Elle peut requérir, à cet effet, la moitié du nombre effectif des hommes de dix-huit à cinquante ans. La compagnie ne peut employer à son service les femmes et les enfants au-dessous de dix-huit ans, que d'après leur consentement et un salaire convenu. Les insulaires qui ne sont pas au service de la compagnie s'occupent, sur les rivages qu'ils habitent, non-seulement de la pêche du poisson, mais aussi de la chasse des animaux à fourrure, et tout ce qu'ils prennent leur appartient; mais ils ne peuvent vendre les fourrures qu'à la compagnie, au taux fixé.

Afin de donner une idée de ce genre de corvée, établi dans ces contrées, nous parlerons succinctement des chasses faites par les Aléoutes pour le compte de la compagnie.

Chasse aux loutres. Le comptoir principal fait savoir aux sections combien chacune d'elles doit expédier de baïdarkes pour la chasse. Les

directeurs de section en instruisent les taïons (1), qui, en décembre et janvier, se rendent au lieu principal de la section, où se font les arrangements définitifs. C'est aux taïons à former les détachements; ils choisissent pour cela des chasseurs, pris de préférence dans les familles où il y a plus d'un homme. Les Aléoutes désignés reçoivent de la compagnie, pour la réparation de leurs baïdarkes, des peaux de phoque et de morse, des nerfs, des fanons et de l'huile de baleine, des kamleikas (espèce de chemise ou de capote en boyaux de baleine ou de lion de mer), et, au départ pour la chasse, une livre de tabac par homme, du poisson séché, et quelques fusils, de la poudre, etc., pour tuer des bêtes et des oiseaux pour leur nourriture. En mars et avril, les chasseurs aux loutres partent de Kadiak, au nombre de 50 à 70 baïdarkes, outre 30 ou 40 qui sont transportés à Sitkha, sur un bâtiment à voiles, pour les chasses sur la côte d'Amérique; de la section d'Ounalachka, jusqu'à 135 baïdarkes; de celle d'Atkha, jusqu'à 50. Chacune d'elles choisit un chef parmi les siens. Le détachement de Kadiak suit la

(1) Taïon, mot yakoute en usage depuis long-temps dans toutes ces contrées, pour désigner les anciens, les chefs.

côte de cette île, passe, à travers les îles intermédiaires, sur la côte septentrionale d'Aliaska, ou le long de la côte méridionale de cette presqu'île jusqu'à la baie de Kenaïsty. Les détachements d'Ounalachka partent de cinq différents endroits : de l'île d'Akoun aux îles des Quatre-Montagnes, à Younaska et Amoukhta ; d'Oumnak et d'Ounalachka, chacun le long des côtes de son île ; enfin de l'île d'Ounga et de la presqu'île d'Aliaska à l'île de Sannakh et à quelque distance en mer. Le détachement d'Atkha chasse entre les îles de la chaîne d'Andreïanofsky(1). En août et septembre, les chasseurs reviennent dans les ports principaux de leurs sections, livrent aux comptoirs les produits de leur chasse, en reçoivent le paiement, et retournent à leurs demeures.

Autrefois on formait aussi un pareil détachement de chasseurs parmi les habitants de la baie de Tchougatskoï ; mais depuis qu'il n'y a plus de loutres dans leurs parages, on a cessé de les en-

(1) Plusieurs voyageurs ont décrit en détail la manière dont on prend les loutres en mer à coups de flèche. Aux îles d'Andreïanofsky, on les prend aussi au filet, surtout en automne et dans les gros temps, lorsque les loutres cherchent un abri parmi les roches. On tue aussi quelquefois à coups de fusil celles qu'on trouve endormies.

voyer. Ils ne chassent maintenant que les animaux de terre, les renards, les ours, les castors, qu'ils vendent à la compagnie.

Dans les sections de Kadiak et d'Ounalachka, les Aléoutes reçoivent, pour une vieille loutre, 15 roubles; pour une jeune 6 roubles; pour un petit, 1 rouble 20 kopeks. Dans la section d'Athka, pour la première sorte, de 20 à 30 roubles; pour la seconde, 15 roubles; pour la troisième, 5 roubles; et cela, parce qu'ils s'approvisionnent eux-mêmes de tout ce qui est nécessaire pour la chasse. Il est aussi d'usage dans cette dernière section, que les Aléoutes livrent d'abord toute leur chasse au principal taïon, qui la partage entre tous, en se réglant sur la diligence ou le bonheur de chacun. Celui qui a pris cinq ou six loutres doit en céder une part à celui qui n'a pris rien ou très-peu, qui, à son tour, dans un autre temps, lui en rendra le même nombre; de sorte qu'aucun ne reste les mains vides, et tous sont contents.

Chasse aux renards. A la fin de la chasse aux loutres, on commence la chasse aux renards. On les prend quelquefois avec des chiens, mais le plus souvent aux piéges, dont les matériaux, c'est-à-dire, les barrettes de fer crénelées, les nerfs de baleine, etc., sont distribués à temps dans les

artels. On y emploie du bois jeté par la mer sur le rivage. On donne pour vingt-cinq de ces piéges à un chasseur expérimenté et actif. Toute la chaîne des îles des Renards abonde en cette espèce d'animaux, surtout en renards noirs et argentés; à Aliaska, il n'y en a que de rouges, distingués par le moelleux de leur poil; les moins estimés sont ceux de Kadiak, où l'on n'en trouve, au reste, que très-peu. Dans les îles de la section d'Atkha, il n'y a aucune espèce d'animal de terre, pas même des souris; sur l'île d'Attou seulement on trouve des isatis (espèce de renard blanc ou bleuâtre). La chasse aux renards commence en octobre, et finit en novembre ou décembre. Les animaux pris sont livrés aux chefs des artels, qui les paient en les recevant. On donne pour les meilleurs renards noirs de 4 à 6 roubles; pour les argentés, de 1 et demi à 2 roubles; pour les rouges, de 50 kopeks à 1 rouble et demi; les qualités inférieures se paient à un prix deux ou trois fois plus bas.

Les souslics (Yévrachka). On les prend principalement sur l'île d'Oukamok, où demeurent, pour cette chasse, quelques familles d'Aléoutes. Ils la font avec des chiens qui suivent la bête à la piste et indiquent son terrier; le chasseur fouille la terre, et tue l'animal. Cette chasse commence aussi

en octobre et dure trois mois, pendant lesquels un chasseur adroit prend de 1000 à 1200 de ces animaux. Les femmes aléoutes en préparent en même temps les peaux dont elles cousent des parkas (espèce de chemise ou de capote quelquefois avec un capuchon), pour lesquels la compagnie paie 7 roubles. On tue par an sur l'île d'Oukamok jusqu'à 25 mille souslics.

Pour *la chasse aux oiseaux* comme pour celle des loutres, les taïons rassemblent des Aléoutes libres, qui, en avril, se rendent aux lieux principaux des sections, et après avoir reçu de la compagnie des fusils et des munitions, ainsi que leur provision de vivres et une livre de tabac par homme, partent pour la chasse : de Kadiak pour Aliaska ou pour les îles qui sont à l'entrée du golfe de Kenaïsky; d'Ounalachka pour les îles de Choumaghinsky, et reviennent en août et septembre. Les peaux des oiseaux sont livrées à la compagnie, qui les distribue aux femmes pour les préparer et en coudre des parkas dans lesquels il n'entre que les peaux de diverses espèces de macareux ; les autres oiseaux ne servent que pour la nourriture. La compagnie paie pour 30 à 50 peaux dont se compose le parka, de 2 à 2 roubles et demi, et pour la façon et la couture, 75 ko-

peks. Le chasseur qui fournit 12 parkas, en reçoit deux pour sa part, outre la paie. Les Aléoutes, dans le cours de la chasse, font sécher pour l'hiver la chair des oiseaux tués, qu'ils ne consomment pas sur place.

Les morses. Cette chasse se fait à la fin de juillet par l'artel d'Ounga sur les bancs de sable de la côte septentrionale d'Aliaska, où ces animaux se tiennent en grande quantité. Après les avoir entourés du côté de la mer, les chasseurs se précipitent sur eux en jetant des cris, poussent toute la troupe vers le milieu du banc, et fondent sur eux à coups de pique, en les perçant à l'endroit le moins épais de leur peau. Une des précautions les plus nécessaires, est d'empêcher qu'aucun d'eux n'entre dans la mer, car toute la troupe s'y jette après lui, et il est difficile alors d'éviter la dent de l'animal irrité, ou d'être renversé et entraîné par lui dans la mer. Cette chasse dangereuse dure environ dix jours. Les Aléoutes, en s'y préparant, se font entre eux leurs adieux.

On ne prend que les dents des morses qu'on a tués. Dans les années très-heureuses, on rassemble jusqu'à 25000 dents, ce qui doit faire supposer de 4 à 5000 morses, parce que dans la lutte, à ce qu'assurent les chasseurs, ils s'amoncellent

en si grandes masses, que ce n'est guère que du tiers de leur nombre qu'on retire les dents. Dans les années ordinaires, la chasse rend beaucoup moins. L'ivoire qu'on a pris est transporté par l'isthme à la côte méridionale, et de là à l'artel.

On chasse *les lions marins* pour la compagnie, au mois de juin, sur la côte d'Aliaska, et on en prépare les peaux pour les baïdarkes, et les boyaux et les gosiers pour les kamleikas; mais le plus grand nombre de ces objets se tire, ensemble avec les peaux d'ours marin, des îles Pribyloff, dont nous parlerons dans la suite.

La chasse *des baleines* se fait depuis juin jusqu'en août. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit cette entreprise hasardeuse qu'on entend ordinairement chez nous sous le nom de *pêche de la baleine*. Les dépenses d'équipement des bâtiments baleiniers, et plus encore le manque d'hommes qui connaissent ce dur métier, ne permettent pas à la compagnie de l'entreprendre, quoiqu'il soit vraisemblable qu'elle lui serait avantageuse, parce que, parmi les baleines qui fréquentent ces parages, il y a beaucoup de cachalots qui donnent le spermacéti (1). Les Aléoutes frappent les baleines, de dessus

(1) Le gouverneur actuel a le projet d'introduire aussi cette chasse.

leurs baïdarkes, avec des flèches dont chacune porte sa marque. La baleine blessée meurt ordinairement quelques jours après, et est jetée par le vent et le courant sur le rivage le plus proche. Elles viennent échouer le plus souvent sur les rivages d'Ounalachka et d'Akoun, et sur la côte S.-O. de Kadiak. Il arrive quelquefois que les Aléoutes prennent la baleine de vive force, en la combattant à coups de flèches, auxquelles sont attachées des vessies avec des cordes faites de nerfs de baleine. Celui qui tue un de ces animaux, reconnu à la marque que portent les flèches, en a pour lui la moitié, et, en outre, 30 roubles pour une grande, et 15 roubles pour une petite.

On voit, par ce court exposé des chasses faites par la compagnie, qu'aucun des Aléoutes qui y sont employés n'est contraint de la servir, mais qu'ils reçoivent tous un salaire, pour la fixation duquel on a également égard à l'avantage réciproque des deux parties. Indépendamment de ceux qui sont désignés pour ce service, beaucoup servent la compagnie au louage, et reçoivent par an de 100 à 140 roubles, et les femmes, de 60 à 120 roubles. Pour tout travail particulier, comme pour ramasser des baies, des racines, pour la pêche du poisson, du veau marin, etc., hommes et femmes reçoivent une paie déterminée.

Des Aléoutes qui composent la troupe dont nous avons parlé plus haut, pour la chasse des loutres, environ 150 restent par goût à Novo-Arkhangelsk pour y passer l'hiver. Je ne sais si la compagnie a les moyens, à la fin des chasses, de les renvoyer tous chez eux à Kadiak, mais cette vie oisive des Aléoutes à Novo-Arkhangelsk leur est aussi nuisible à eux-mêmes qu'à la compagnie. On voit ici, très en petit, l'effet que produisent les grandes villes sur les campagnes, dont elles attirent les habitants pour les corrompre par le luxe. Les Aléoutes qui restent à Sitkha, en mars et avril se préparent pour les chasses; de mai à août, ils chassent les loutres; en août et septembre, ils s'approvisionnent de poisson pour l'hiver, et les cinq mois restants, au lieu de les mettre à profit dans leur pays à la chasse des animaux de terre, ils les passent dans la plus complète oisiveté, avec toutes ses conséquences. S'accoutumant, par leurs rapports avec les Russes, à leur manière de vivre, au thé, et surtout aux liqueurs fortes qu'ils aiment passionnément et auxquelles ils s'adonnent sans mesure, ils emploient tous les moyens, même les plus illicites, pour satisfaire ces nouveaux besoins. A l'exemple de son mari, qui change sa *parka* de peaux d'oiseaux, où il était si commodément et si

bien à l'aise, pour un surtout de frise ou de drap, et même pour un frac, genre de vêtement déja si ridicule en Europe, la femme aléoute dédaigne sa *parka* de souslic, ou sa kamleika de gros nankin dont elle se parait autrefois, et veut absolument avoir une robe d'indienne, un châle, etc., qu'elle acquiert par des moyens qu'il n'est pas difficile de deviner. A la suite de ces désordres viennent les maladies et une génération faible et viciée dès sa naissance. En se perdant eux-mêmes, les Aléoutes qui séjournent à Sitkha sont aussi un embarras pour la compagnie, car ils augmentent la consommation des marchandises et des provisions, qu'elle a tant de peine à se procurer.

Dans les premières années de l'établissement des Russes dans ces contrées, les chasses étaient si abondantes, qu'elles pouvaient procurer une quantité plus que suffisante de fourrures pour garantir l'issue des opérations. Mais une mauvaise économie tarit bientôt entièrement, ou affaiblit beaucoup ces sources, et obligea la compagnie à songer à de nouvelles découvertes. Baranoff même, de son temps, avait le projet de former un établissement sur le lac Illiamna (1) ou de Chelekhoff,

(1) D'où sort la rivière Koûtchak, qui se décharge au haut du golfe de Bristol.

d'où il tirait de temps en temps, par échange, un nombre considérable de castors. Mais son successeur, explorant plus en détail la côte au nord d'Aliaska, préféra la rivière Nouchagak, qui tombe dans le golfe de Bristol, à l'embouchure de laquelle fut fondée, en 1820, la redoute d'Alexandrovsky, destinée à servir de point intermédiaire et d'entrepôt pour le commerce d'échange avec les habitants de l'intérieur de l'Amérique. Là viennent, dans leurs baïdarkes, surtout au mois de mai, les Américains des tribus voisines, les Aglegmutes, les Kouskokhantses, les Kiatenses, pour échanger des castors, des loutres de rivière, des renards rouges, du castoréum, et, en petite quantité, des dents de mammouth (1) et de morse, contre des grains de verre et de corail de diverses couleurs, des tsouklis, du tabac; ils prennent aussi quelquefois de la toile de Russie, du coutil, du drap rouge, de la frise, des cuirs, des articles en fer, etc. Toutes ces tribus vivent non-seule-

(1) On trouve ici les dents de mammouth dans les éboulements qui se forment sur les bords de la rivière, et quelquefois même dans les champs, presque à la surface de la terre. Les habitants assurent qu'on trouve assez souvent des squelettes entiers de ces animaux. Il y a des dents longues de deux archines, déja pétrifiées en partie.

ment en paix et en amitié avec les Russes leurs voisins, mais elles viennent même assez souvent les prendre pour médiateurs et pour juges des différends qui s'élèvent continuellement au milieu d'elles. Quelques individus même se louent pour travailler dans la redoute d'Alexandrovsky.

Ne se contentant pas de ce commerce, qui en général était peu lucratif, la compagnie expédiait chaque année des bâtiments pour faire des échanges avec les habitants des côtes d'Asie et d'Amérique, et avec les insulaires de la mer de Behring; elle a même résolu tout récemment de former un nouvel établissement sur l'île de Stuart, située dans le golfe de Norton, à l'embouchure de la grande rivière Kvikpakh, et d'établir encore une factorerie dans l'intérieur des terres près de cette même rivière. La diminution des produits des chasses ordinaires a rendu indispensable, pour assurer les opérations de la compagnie, cette extension de commerce; et il ne serait point étonnant qu'en s'avançant de l'ouest, elle se rencontrât bientôt avec les chasseurs de la compagnie de fourrures anglaise, venant de l'est; on trouve même déja diverses bagatelles de fabrique anglaise parmi les habitants des côtes, qui les reçoivent de leurs voisins, de la troisième main.

Si les chasses se sont continuellement appauvries dans les établissements fixes, les animaux se sont de nouveau multipliés d'une manière remarquable dans les endroits où on les avait laissés quelque temps en repos. Les chasses continuelles avaient entièrement fait disparaître les loutres des îles Kouriles qui en fournissaient de la première qualité, et ces parages furent, par suite, abandonnés. Au bout de quelques dizaines d'années, les loutres s'y montrèrent de nouveau, et la compagnie s'empressa d'en profiter, en fondant, en 1827, un établissement sur l'île d'Ouroup, où les chasses produisirent la première année jusqu'à 1000 de ces animaux. Toutes les îles Kouriles ont été placées depuis sous la régie de la compagnie, qui y forme actuellement, sur l'île de Simoucir, un établissement destiné à être le principal de la section des Kouriles. Il faut espérer, dans ses propres intérêts, que cette chasse renouvelée sera conduite avec plus d'économie qu'auparavant.

Les loutres de la Californie offrirent quelque compensation à la diminution des chasses de la compagnie, qui, en différents temps, s'en procura par divers moyens. Sous l'administration de Baranoff, ce commerce avait lieu à l'aide des bâ-

timents étrangers (principalement des États-Unis), auxquels on donnait pour la chasse des détachements de baïdarkes, à condition d'en partager les produits. Baranoff obtint par ce moyen, dans l'espace de dix années, 6 mille vieilles loutres et plus de 7 mille jeunes, ce qui porte le nombre des animaux tués dans cet intervalle à environ 15 mille. Pour ne partager avec personne les bénéfices de cette chasse, il résolut d'expédier ses propres bâtiments; mais il était déja trop tard, les loutres avaient alors diminué, les Espagnols avaient ouvert les yeux, et apportaient aux chasses toute espèce d'entraves; ils faisaient nos hommes prisonniers, ne permettaient point d'aiguade, etc. Ces procédés engagèrent à former sur la côte de la Nouvelle-Albion, en 1812, l'établissement de Ross, où l'on a tenté plusieurs fois d'introduire les chasses, mais avec très-peu de succès. On réussit enfin à décider les autorités de la Californie à permettre la chasse des loutres, à condition de partager, tant les dépenses d'entretien et la paie des Aléoutes, que les produits de la chasse. C'est sur cette base qu'on la continue maintenant, et la compagnie n'en retire pas, au reste, un grand profit, tant à cause de la rareté des animaux que de

la mauvaise qualité du poil des loutres de la Californie (1).

L'espoir d'augmenter les produits de la chasse des loutres fut le principal motif qui fit établir une factorerie en Californie. Voyant qu'on n'en retirait pas grand profit, on se mit à y construire des navires, qui revenaient très-cher, et qui, à cause de la mauvaise qualité du bois, ne duraient que très-peu de temps. Ces désavantages firent renoncer à la spéculation; mais, pour ne pas laisser les gens oisifs, on entreprit la culture des terres et l'élève du bétail. La Californie est une des contrées les plus fertiles du monde; mais, pour participer à cet avantage, il faudrait ne pas être resserré sur un seul point, assez mal situé au bord de la mer, et qui n'a point de port. Il faudrait surtout plus de bras. L'établissement de Ross a jusqu'à 90 décïetines (arpents) de bonne terre, sur laquelle on sème par an 90 tchetverts

(1) La qualité des loutres devient de plus en plus mauvaise, à mesure qu'on s'éloigne vers l'est et le sud. Celles des îles Kouriles sont les meilleures; viennent ensuite celles des îles d'Andreïanovsky, des Renards, et celles d'Amérique; enfin, les loutres de Californie sont inférieures à toutes les autres, tant par la couleur que par le moelleux de leur poil.

(boisseaux) de blé et 15 d'orge, et on en recueille, du premier, 450, et de la seconde, 65. Dans les meilleures années la récolte est plus abondante; mais, terme moyen, elle ne rend pas au-delà de cinq ou six pour un. Les légumes y réussissent très-bien. La multiplication du bétail s'est élevée en dix années, d'un petit nombre qu'on y avait introduit d'abord, jusqu'à 500 bêtes à cornes, 250 chevaux et 600 brebis; mais on ne sait qu'en faire, à cause de l'insuffisance des pâturages. On envoie à Sitkha jusqu'à 150 pouds de viande salée, 50 pouds de beurre, et une centaine de cuirs préparés sur les lieux. C'est en quoi consistent jusqu'ici tous les profits de cet établissement.

Les Espagnols, n'ayant pas les moyens d'éloigner par la force les nouveaux venus d'une terre qu'ils regardent comme la leur, ont eu recours à un autre expédient, lent mais sûr : ils entourent la colonie de Ross d'une chaîne de nouvelles missions, qui, la resserrant de tous côtés, lui ôtent la possibilité de s'étendre, et forceront enfin à abandonner un établissement qui, en divisant les forces des colonies, ne peut jamais, dans sa forme actuelle, leur être d'un grand avantage; et quand même il lui serait possible d'acquérir plus de développement, il ne pourrait fournir d'autres arti-

cles que ceux qu'on peut également se procurer sans perte par le commerce.

La compagnie fait parvenir ses retours en Europe par deux voies : par le port d'Okhotsk et la Sibérie, et par mer directement en Russie. Les fourrures, surtout celles d'ours marin, vont d'Okhotsk à Kiakhta, et s'échangent là contre des marchandises chinoises, dont la principale vente a lieu à la foire de Nijni-Novgorod; la plus grande partie des peaux de loutre est expédiée par mer à Saint-Pétersbourg, d'où elles se répandent dans toute la Russie.

Les habitants de l'Amérique du Nord, voisins de nos établissements, malgré l'ancienneté de notre séjour parmi eux, nous sont jusqu'ici peu connus. Leurs dispositions hostiles, qui ne permettaient point aux Russes d'avoir des relations intimes avec eux, en sont la principale cause. Depuis qu'ils se sont établis sous la forteresse, il y a eu plus d'occasions de les connaître; mais, parmi les hommes au service de la compagnie, il ne s'est encore trouvé personne assez libre d'affaires pour se résoudre à consacrer ses moments de loisir à la tâche intéressante, quoique pénible, de faire des recherches sur les mœurs, les traditions, les liens réciproques, et en particulier sur la lan-

gue de ce peuple. Le laborieux M. Khlebnikoff (1) tourna cependant son attention sur cet objet, et les renseignements suivants sur les Kaloches sont principalement empruntés de ses Mémoires.

Les peuples qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique, depuis le 40e jusqu'au 60e degré, sont, selon toute apparence, les branches d'une seule et même tige. La ressemblance de leurs formes extérieures, de leurs usages et de leur genre de vie, conduit à cette conclusion. Les ornements difformes en bois, incrustés dans leurs lèvres, sont une preuve incontestable que les habitants des îles de la Reine-Charlotte et ceux du golfe de Behring ont une même origine. D'un autre côté, M. Scouler trouva la langue des habitants de la rivière Columbia la même que celle des habitants de Noutka. Les peuplades de la baie Trinidad (41° de lat.) ont en tout une grande ressemblance avec celles du nord, mais elles diffèrent beaucoup des Indiens de la Nouvelle-Albion qui sont au sud du cap Mendocino. Chaque tribu se distingue par un nom particulier; mais dans nos colonies, elles

(1) Il doit se trouver dans les papiers de feu Baranoff plusieurs renseignements curieux sur ces peuples, et en général sur ces contrées; il est à désirer qu'ils soient sauvés de l'oubli.

sont toutes comprises sous le nom générique de Kaloches ou Kalujes.

Les Kaloches de Sitkha s'appellent eux-mêmes Sitkha-Khan. Ils reconnaissent pour fondateur de leur race un homme du nom d'Elkh, favorisé de la protection du corbeau, cause première de toutes choses. Il est digne de remarque que chez les habitants des rives de la baie de Kenaïsky et chez les Kadiaques, qui sont évidemment de la race des Esquimaux, cet oiseau joue aussi un rôle important. Selon les traditions des premiers, le corbeau créa l'univers ; les derniers croient qu'il apporta du ciel la lumière (1). Ce qu'était auparavant le corbeau, et qui lui donna une telle puissance, les Kaloches l'ignorent, et ils se débarrassent de la question par la réponse ordinaire en pareil cas : que cela devait être ainsi.

Les récits des Kaloches sur l'origine d'Elkh, et sur ses aventures jusqu'à la création des Kaloches, contiennent la tradition d'un déluge universel, comme chez presque tous les peuples, et, ce qui est plus étrange, plusieurs fables analogues à celles de la mythologie grecque. Le premier habitant de la terre, Kitkh-oughin-si, eut de sa sœur

(1) Les Tchouktchis à rennes vénèrent aussi le corbeau.

réconciliés, et ce fut aussi là qu'il fit connaissance avec le corbeau, de qui il reçut le pouvoir d'être le fondateur de la race des Kaloches.

N'est-ce pas là une exacte répétition des fables mythologiques sur Saturne dévorant ses enfants; sur Deucalion engendrant des hommes avec des pierres; sur Icare; sur Ariane voguant sur un dauphin? Personne, sans doute, n'imaginera que les Kaloches aient emprunté leur mythologie des Grecs? Mais cette ressemblance prouve que les rêves de l'esprit humain dans l'enfance, sont les mêmes sous le beau ciel de la Hellade et dans les sauvages forêts de l'Amérique.

La religion des Kaloches est un rejeton du chamanisme répandu dans tout le nord-est de l'Asie. Ne s'élevant pas jusqu'à l'existence d'un bienfaisant Créateur du monde, ils croient à des esprits malins qui habitent dans les eaux et répandent les maladies sur les hommes par le moyen des poissons et des moules dont ils font leur nourriture. Ils ne leur rendent aucun hommage. Le devoir des chamans est de prédire l'avenir, et quelquefois de guérir les maladies en évoquant le diable.

Les chamans sont pour la plupart héréditaires, quoique chacun puisse de lui-même se faire

tel. Celui qui choisit ce métier se soumet à un noviciat qui dure quelques années, et qui consiste dans une obligation sévère d'abstinence et de chasteté ; il n'est reconnu pour sorcier qu'après avoir passé par cette épreuve. Tant l'homme a d'abord besoin de se tromper lui-même, pour mieux tromper ensuite les autres!

Les Kaloches croient que l'ame vit encore après la mort, sans recevoir cependant, dans un autre monde, récompense pour le bien, ou châtiment pour le mal. Les ames des chefs ne se mêlent point là avec celles de leurs inférieurs; mais les ames des esclaves sacrifiés sur la tombe de leur maître, restent éternellement esclaves de la sienne.

Il n'y a chez eux aucun culte extérieur d'idolâtrie, mais ils ont une cérémonie qui se lie à leurs idées religieuses, qu'ils célèbrent de temps en temps et tour à tour, tantôt dans une tribu, tantôt dans une autre, et dans laquelle ils sacrifient des esclaves. L'interprète de Sitkha se servait, pour nommer cette cérémonie, de l'expression sibérienne *igrouchka* (à laquelle on pourrait attacher ici la signification de jeu public), mais il ne pouvait en donner aucune autre explication. Peu de temps avant notre arrivée à Sitkha, il y eut un pareil jeu dans la tribu du taïon Naouchket, qui

habite près de la forteresse, auquel se rendirent toutes les tribus voisines, et dans lequel un kalga (esclave) fut offert en sacrifice. Ils étouffent la victime en lui mettant une planche au cou. Le docteur Mertens, qui faisait une collection de crânes des peuples que nous visitions, retrouva, d'après la description qu'on lui en fit, le lieu du sacrifice, dans l'épaisseur des bois, ainsi que le cadavre de la victime, dont il enleva le crâne au péril de sa propre vie.

Le gouvernement des Kaloches, comme dans toutes les sociétés encore dans l'enfance, est patriarcal. Le plus ancien de la tribu en est le chef, que les Russes appellent *taïon*, mot venu de la Sibérie. Il n'a le droit de commander que dans sa seule famille. Plus sa génération est nombreuse, plus il est riche, plus il a d'esclaves (1), et plus il est considéré; on écoute ses conseils, mais il ne peut rien ordonner à personne, et on ne le sert que par bonne volonté, ou pour un salaire.

Les générations des Kaloches sont divisées en tribus qui portent les noms de certains animaux, comme la tribu du Corbeau, du Loup, de l'Ours,

(1) Les plus riches ont de trente à quarante esclaves.

de l'Aigle, etc.; l'origine, les lois, la nature et le but de ces divisions ne nous sont point assez connus. Les tribus se mêlent entre elles dans un même village. Il y en a qui jouissent d'une certaine distinction parmi les autres, comme, par exemple, celle du Loup; elle est regardée comme la plus guerrière de toutes, reçoit une éducation plus rude, et chacun des individus qui la composent se vante des nombreuses blessures qu'il a sur son corps, et qu'il a reçues dans les combats, ou qu'il s'est faites lui-même. Cette tribu porte la dénomination particulière de *Koukhontan* ou *Kokvontan*, ce qui, d'après la traduction de l'interprète de Sitkha, signifie *soldat*, sans doute dans le sens de guerrier ou chevalier. Les plus grands querelleurs appartiennent à l'ordre des Koukhontans; celui qui ne peut se vanter d'en faire partie, se vante du moins de les avoir beaucoup fréquentés; et dans leurs narrations, dont les Kaloches sont grands amateurs, il est presque toujours question de cette classe honorable.

Les esclaves des Kaloches sont des prisonniers faits sur l'ennemi. Les guerres sont rares maintenant dans le voisinage de nos colonies; c'est pourquoi les Kaloches de ces contrées doivent acheter leurs esclaves de ceux qui vivent vis-à-

vis de l'archipel de la Reine-Charlotte, et au-delà. Chacun a plein pouvoir de vie et de mort sur son esclave, et, en outre de la cérémonie dont nous avons parlé, on met quelquefois à mort des esclaves, à l'occasion de fêtes, de commémorations, de la mort des chefs, etc.; il est entendu qu'on choisit toujours pour cela ceux qui ne sont plus bons à quelque autre chose, et qu'on ne peut ni vendre ni donner. Quelquefois, au contraire, en pareilles occasions, on donne la liberté à des esclaves.

Les querelles des Kaloches sont, comme chez tous les peuples, intérieures et extérieures. Nous appelons les premières des *batteries*, et les dernières des *guerres*. On ne fait point chez les Kaloches, comme chez nous, cette distinction tranchante entre les unes et les autres. Les femmes en sont ordinairement la cause.

Lorsque des Kaloches de deux différentes tribus se battent, et que l'un d'entre eux, de quelque côté que ce soit, vient à être tué, ses parents en réclament le paiement, et en cas de refus de la part de l'autre parti, ils l'appellent en combat public. Ils ne se servent point alors d'armes à feu, et tâchent de ne se faire que des blessures qui ne soient pas mortelles. Si le parti offensé l'emporte,

l'autre alors consent au paiement, qui est fixé par négociation; dans le cas contraire, le premier, cédant à la nécessité, fait la paix pour un temps, mais seulement en attendant l'occasion de venger le sang par le sang, quand ce ne serait qu'au bout de quelques années.

La vengeance des injures est la cause ordinaire des querelles extérieures des Kaloches, quoique la vanité et l'espoir du butin y aient part aussi quelquefois. S'il arrive qu'un Kaloche soit tué dans un autre village que le sien et par des hommes d'une autre tribu, alors ceux-ci s'attendent à la vengeance et se préparent à la repousser. Les offensés cachent avec soin leurs plans et leurs projets jusqu'à ce qu'ils soient en état de les exécuter avec succès, et c'est pour cela qu'ils n'admettent point à leurs assemblées et à leurs entretiens les femmes qui, tenant aux autres villages par des liens de famille, ne manqueraient pas d'avertir leurs parents du danger qui les menace. Leurs préparatifs étant entièrement terminés, ils se mettent en campagne sur leurs barques, et tâchent d'aborder au village ennemi au point du jour. Avant l'attaque, ils endossent une cuirasse en lames de bois fortement entrelacées de nerfs de baleine, qui garantit leur poitrine et leur dos;

ils se couvrent le visage de masques sur lesquels sont sculptées des faces de monstres sous un aspect effrayant, et la tête d'un épais bonnet de bois chargé de pareilles figures, et le tout est lié ensemble par des courroies. Tombant à l'improviste sur l'ennemi, ils tuent sans miséricorde tous les hommes qui ne parviennent pas à se sauver, et emmènent en esclavage les femmes et les enfants. Dès ce moment les rôles changent, et c'est maintenant le tour du parti vaincu de chercher et d'attendre l'occasion de se venger du vainqueur par la mort d'un égal nombre des siens; et celui qui ne vit pas jusque-là, laisse en héritage à ses enfants l'obligation de se venger. C'est exactement la vengeance sanguinaire des Bédouins et de nos montagnards.

Mais on parvient quelquefois à terminer la querelle par des négociations; les coupables paient pour les morts ce qui a été convenu, et l'on fait de nouveau la paix, pour la garantie de laquelle on se donne réciproquement des otages. Ceci s'exécute d'une singulière manière : les deux partis se rendent dans une plaine, hommes et femmes. Les premiers qui doivent s'emparer de l'otage, qui est toujours choisi parmi les personnages les plus considérés par leurs liaisons de

famille, font semblant de vouloir commencer le combat, agitent leurs lances et leurs poignards, pénètrent enfin, en poussant des cris, au centre du parti opposé, saisissent l'otage désigné qui se cache dans la foule, et l'emportent dans leurs bras de leur côté, au milieu de cris de joie. Ils lui montrent toute espèce d'égards, ne lui permettent pas de marcher, et le portent toujours dans leurs bras, etc. On en fait autant de l'autre côté. La solennité de la paix se termine par un festin. Les otages sont enfin conduits dans la demeure de leurs nouveaux amis, et après y avoir passé une année ou plus, ils retournent chez eux, et l'alliance est cimentée par de nouveaux festins.

Les mœurs des Kaloches diffèrent peu de celles des autres peuples qui vivent, comme eux, dans une indépendance sauvage. Ils sont cruels envers leurs ennemis, et tout étranger est leur ennemi. Ils sont soupçonneux, rusés. Pour laver une injure reçue, la vengeance par le sang, loin d'être regardée comme un crime, devient pour chacun un devoir sacré. Les peuples sauvages ne sont pas les seuls avec lesquels ils partagent la soif d'acquérir; et lorsqu'ils n'ont pas d'autres moyens de la satisfaire, ils regardent comme

permis non-seulement le vol secret, mais le pillage à force ouverte. Ces qualités sont certainement loin d'être louables; mais elles sont inséparables de l'état d'un peuple qui n'a ni civilisation, ni une religion fondée sur l'amour du prochain, et ne le rendent pas encore tout-à-fait indigne de porter la face humaine, comme l'assure un des voyageurs les plus récents, ou bien il faudrait en dépouiller la grande moitié des hommes qui peuplent la terre. Les Kaloches ont aussi de bonnes qualités. Leur affection pour leurs enfants est remarquable, et elle est poussée au point que les pères ne prennent point sur eux de baigner leurs enfants dans l'eau de la mer (ce qui, pour les accoutumer au froid, se fait chez eux chaque jour, hiver et été), et qu'ils confient cette tâche aux oncles et autres parents, qui, moins tendres que les pères, fouettent les enfants indociles qui ne veulent pas cesser leurs cris (1). Les enfants, de leur côté, montrent à tout âge,

(1) Que penser donc de l'assurance que nous donne ce même voyageur, qu'un père, chez les Kaloches, ennuyé des cris de son fils, le jeta dans l'huile de baleine bouillante? Ne serait-ce pas que quelqu'un a voulu se jouer de la crédulité du navigateur?

de l'obéissance et du respect à leurs parents, surtout aux vieillards et aux infirmes, qu'ils soignent avec la plus grande attention. Il n'y a point de pauvres chez eux. Les individus sans famille, les orphelins, les valétudinaires, qui n'ont pas la force de pourvoir à leur subsistance, sans qu'il soit besoin de lois pour les pauvres, sont accueillis et reçus chez d'autres, qui ne les laissent point languir dans la nécessité. Les esclaves sont presque traités comme des enfants de la maison. Un pareil peuple n'est-il pas, par ses mœurs, bien au-dessus de ceux qui, pour se délivrer de trop grands embarras, laissent leurs malades mourir de faim, tuent leurs vieux pères, étouffent leurs enfants nouveau-nés, etc.

Toute l'éducation d'un Kaloche, dès l'instant de sa naissance, est dirigée vers le but de fortifier son corps contre toute espèce de souffrance. Avec sa couverture de laine jetée sur une épaule, il semble ne s'apercevoir ni du vent, ni de la pluie, ni du froid; s'il se sent transi, il se déshabille tout nu, et s'assied quelques minutes dans l'eau. On a rencontré des Kaloches en hiver, dans les forêts, dormant autour d'un feu, et ne se doutant pas qu'ils avaient un côté presque rôti, tandis que l'autre était couvert de givre. Ils sont hardis

dans les combats et méprisent la mort, sans montrer cependant la même indifférence pour la vie que les Kamtchadales, les Aléoutes et les Kadiakes, qui autrefois, pour le moindre sujet, ou même seulement par ennui, étaient prêts à se pendre ou à se noyer. Le suicide est entièrement inconnu parmi eux; il n'y a pas d'exemple que même un esclave se soit ôté la vie.

Les Kaloches sont d'un caractère phlegmatique, et paresseux dans leur intérieur. Tandis que leurs femmes se livrent aux travaux du ménage, qu'elles préparent le poisson dont on a fait provision, qu'elles apportent du bois, de l'eau, de l'écorce d'arbre, etc., le Kaloche, s'il n'est obligé, pour pourvoir à sa nourriture, d'aller à la chasse ou à la pêche, se plaît à rester couché toute la journée dans sa hutte, ou sur le sable au bord de la mer, ou bien à s'asseoir sur ses jambes repliées, les bras croisés, et enveloppés dans sa couverture. Un rocher peu élevé, qui s'avance dans un endroit jusqu'aux limites de la forteresse, du côté du village des Kaloches, est remarquable en ce qu'on y aperçoit en tout temps quelques-uns de ces badauds. On y voit parfois la même figure assise pendant des heures entières dans la position qui vient d'être décrite, bâillant aux

passants dans une immobilité presque parfaite (1).

Ils n'ont point d'heures marquées pour leurs repas; chacun mange quand il en a envie, mais ordinairement trois fois par jour : le matin de bonne heure en se levant, à midi et le soir.

Un trait distinctif du caractère des Kaloches, c'est la vanité. Montrer du mépris à un Kaloche, c'est s'en faire un ennemi; quelque peu d'attention, au contraire, de petites complaisances pour son amour-propre, sont les plus sûrs moyens de gagner son amitié. Cent fusils ne leur feraient pas autant de plaisir que des uniformes russes donnés à leurs taïons. Lorsqu'ils s'en accoutrent, ils se donnent des airs d'importance de la façon la plus comique (2). Dans les occasions solennelles, cependant, ils prennent leur costume national, fait de peaux de renne préparées, qui est plus joli et sied bien mieux à leur air que nos uniformes étriqués (3). C'est ainsi, par exemple, qu'ils parurent à la fête que je donnai sur *le Séniavine* avant

(1) *Voyez* pl. 7e.

(2) A l'arrivée du *Séniavine* à Sitkha, remarquant que nos uniformes étaient coupés droit et à un seul rang de boutons, ils demandèrent que tous ceux qui leur avaient été donnés auparavant fussent ainsi refaits, pour ne différer en rien de nous.

(3) *Voyez* pl. 6e.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

notre départ. Les taïons et leurs femmes furent reçus dans la chambre, et les autres furent régalés sur le pont; ce qui, à l'aide de l'interprète, avait été arrangé ainsi d'avance, afin de ne blesser l'amour-propre d'aucun d'eux. Le grog (rum mélangé d'eau) et la bouillie de riz à la mélasse composaient le régal ordinaire. On servit des assiettes aux deux ou trois principaux d'entre eux, dans la supposition que les autres préféreraient se ranger ensemble autour de la gamelle; mais ceux-ci s'en trouvèrent presque offensés, et aucun d'eux ne toucha à leur mets de prédilection qu'on ne leur eût distribué à tous des couverts complets. Nous discourûmes ensuite sur notre intérêt réciproque à entretenir entre nous une bonne amitié, etc. Leurs femmes reçurent en cadeau quelques grains de verre, des petits rubans, des petits miroirs, qu'on leur distribua en observant aussi une étiquette sévère. La fête se termina par une danse bruyante et sauvage, et tous se retirèrent très-contents. Le lendemain, les taïons m'envoyèrent une députation pour me remercier de les avoir régalés comme ils ne l'avaient jamais encore été.

En satisfaisant ainsi leur vanité enfantine, et en observant en même temps, de mon côté, la prudence et la discipline, nous restâmes, pendant

notre séjour à Sitkha, les bons amis des Kaloches; nous allions parmi eux isolément sans aucun danger, et nous n'éprouvâmes aucun désagrément. Une fois seulement un objet fut volé sur le rivage, mais il fut restitué le même jour à l'aide des taïons et de quelques paquets de feuilles de tabac.

Les Kaloches aiment beaucoup à trafiquer et sont bons calculateurs; mais, en même temps, ils se jettent avec une avidité d'enfant sur un objet rare pour eux, et le paient tout ce qu'on veut; mais bientôt ils s'en dégoûtent et le jettent ou le revendent à vil prix. Ils ont une grande quantité de hardes européennes, qu'ils ne portent cependant que rarement, s'affublant toujours de la couverture de laine qu'ils passent sur leurs épaules en forme de manteau; en hiver ils emploient des fourrures. Les peaux de renne préparées tiennent lieu chez eux de monnaie courante; ils en donnent 15 ou 20 pour un esclave, 5 ou 6 pour une loutre, 10 ou 15 pour une belle pirogue.

Plusieurs sont passionnés pour le jeu des baguettes, pratiqué sur toute la côte nord-ouest de l'Amérique, même jusqu'à la Nouvelle-Albion, et qui a été souvent décrit (1); ils y perdent quel-

(1) La planche IV du *Voyage pittoresque autour du monde* de M. Choris donne une idée assez juste de ce jeu.

Les Kaloches sont, en général, d'une taille moyenne et au-dessous; ils sont assez bien faits; l'expression de leurs visages réguliers est grave, sombre et même sévère, mais nullement désagréable; leurs yeux enfoncés sont pleins de feu. Leurs cheveux noirs et rudes, qu'ils laissent croître dans toute leur longueur et qu'ils rejettent en arrière, forment une espèce de coussin sur lequel la pluie découle comme sur un capuchon. Les portraits très-ressemblants qu'en a faits M. de Postels donneront de leur physionomie une idée plus exacte que ne pourrait le faire toute description. es femmes sont beaucoup moins belles que les hommes, mais elles ne seraient pas tout-à-fait repoussantes si elles ne se défiguraient souvent par les morceaux de bois introduits dans leurs lèvres, dont tous les voyageurs ont parlé : la plus absurde des coutumes que la mode despotique ait jamais imposées aux hommes. Mais cet usage n'est plus si répandu qu'autrefois; et maintenant, même sans ces rebords de trois pouces implantés dans ses lèvres, une jeune Kalóche ne perd pas l'espoir de plaire et de trouver un bon parti (1).

---

(1) *Voyez* planches 5ᵉ et 6ᵉ.

Les jeunes hommes ne pensent point à se marier avant d'être en état d'exécuter les travaux usités et de manier les armes (1). La future est presque toujours choisie dans une autre tribu ; il n'y a pas eu d'exemple que quelqu'un se soit marié avec une proche parente, ou même avec sa nièce; mais deux sœurs peuvent être femmes d'un même époux. Après avoir reçu le consentement de ses père et mère, le jeune homme envoie des entremetteurs dans la famille de celle qu'il a choisie, pour faire la proposition et arrêter les conditions; et si le père et la fille y consentent, il se rend alors avec des présents près des père et mère et des plus proches parents de la promise, et la reçoit de leurs mains. Quelque temps après le mariage, il revient chez eux avec sa femme pour recevoir, à son tour, des présents qui doivent être plus riches que ceux qu'il a faits. Ils consistent en fourrures, en objets européens, en fusils et souvent en esclaves; de sorte qu'ici, tout comme chez nous, la future est souvent appréciée d'après sa dot. Les conditions du mariage ne se bornent pas toujours à ce dernier objet, souvent elles en spé-

(1) L'usage, dans quelques tribus, est de marier les enfants avant qu'ils soient nubiles.

cifient d'autres. Ainsi, par exemple, une fille que le taïon Naouchket, qui nous est déja connu, recherchait en mariage, exigeait qu'il renvoyât sa première femme; le taïon, qui l'aimait, ne voulait point y consentir, et le projet du nouveau mariage fut rompu.

Le mariage se fait sans l'entremise des chamans et sans aucune cérémonie.

Les Kaloches distingués et riches ont jusqu'à cinq femmes, et quelquefois davantage. Ils tâchent d'étendre par ce moyen leurs liaisons et leur richesse, et, par conséquent, leur force et leur importance. Les femmes ne sont admises à aucune assemblée politique; tous les plans, tous les arrangements de ce genre leur sont soigneusement cachés. Mais, en revanche, tout ce qui concerne le ménage, les fêtes, le commerce, etc., est leur affaire particulière, et les maris se conforment là-dessus à leur volonté. La jalousie entre les femmes rivales est souvent la cause de disputes et de batteries qui vont quelquefois jusqu'aux couteaux et aux poignards. L'infidélité des femmes, si elle est flagrante, est ordinairement punie sur place par la mort de la coupable, qui atteint aussi le séducteur. Les parents de ce dernier n'en tirent point vengeance, comme de tout autre genre de meurtre;

ils se contentent de présents de la part du mari offensé. Si le séducteur est un parent, il n'est pas toujours tué, mais il est obligé de prendre chez lui la femme séduite et de l'entretenir convenablement, si le mari, dans son accès de colère, ne les tue pas tous les deux, ce qui arrive aussi. Il y a des maris complaisants qui ferment les yeux, si leur première femme prend dans la maison, pour l'aider dans les travaux du ménage, un jeune homme, qui est ordinairement regardé comme appartenant à la famille.

A la mort d'un oncle, le neveu prend sa plus ancienne femme; aucune disproportion d'âge ne peut le dispenser de remplir ce devoir inévitable.

Après la naissance d'un enfant, la mère reste couchée un mois entier, sans sortir de sa hutte. A l'expiration de ce temps, elle se lave, ainsi que son enfant, prend de nouveaux vêtements, et avec une espèce de solennité, accompagnée d'un festin auquel sont invités les parents, on donne un nom au nouveau-né, ordinairement en mémoire de quelque parent de la mère. Les femmes kaloches ont souvent six enfants, même huit, mais jamais plus de dix. L'enfant est allaité jusqu'à ce qu'il marche et qu'il ait des dents. En attendant, on l'accoutume de bonne heure à se nourrir

de poisson, en lui mettant dans la bouche du poisson séché, qu'on mâche auparavant. Lorsqu'il commence à parler, on le baigne chaque matin dans l'eau froide de rivière ou de la mer : ce qui se fait, comme on l'a dit déja, par l'un des plus proches parents.

Quelques arts sont poussés chez les Kaloches jusqu'à un point remarquable. Le principal est la construction des pirogues, ou, comme on les appelle ici, des *battes* (expression sibérienne), dont les plus grandes portent de quarante à soixante hommes. Le fond est d'un seul tronc d'arbre creusé, auquel on ajuste d'autres pièces de bois pour en hausser les bords. Elles sont mises en mouvement par des pagayes des deux côtés, et leur marche est si légère qu'aucune autre embarcation ne saurait lutter avec elles. Les grandes reçoivent chacune un nom, comme, par exemple, *le Soleil, la Lune, les Étoiles, la Terre, l'Ile, le Chaman, la Baleine, la Loutre, l'Aigle, le Corbeau, etc.*, et des figures analogues aux noms sont sculptées à la proue et à la poupe. Ce dernier travail est exécuté par des artistes particuliers, parmi lesquels il y en a de très-habiles. On donne quelquefois un esclave en paiement d'une petite statue de pirogue. Ils sculptent, en outre, des

masques de guerre et des masques ordinaires pour les jeux, ainsi que des pipes de bois ou d'ardoise. Ils fabriquent des anneaux de cuivre ou de corne qu'ils portent au poignet; des cuillers de corne et de la vaisselle de bois ornée de coquillages et d'enjolivements en os. Ils ont même appris maintenant à réparer les fusils. Leurs poignards à deux tranchants, embellis de coquillages luisants, excitent l'étonnement par la netteté de leur exécution.

Les femmes tissent très-adroitement des tapis en poil de chèvre (1); elles tressent avec des racines des paniers de diverses couleurs, de petites corbeilles de travail garnies de pochettes, et des chapeaux à l'européenne très-légers et très-durables, qui se vendent très-bien en Californie.

Les Kaloches commencent à faire leurs provisions en février, à l'arrivée des harengs. Ils ne mettent point en réserve le poisson même, parce qu'il se gâte et se rancit promptement, mais ils en préparent le frai. A l'époque où le hareng jette son frai, les Kaloches coulent près du rivage avec une pierre, des paquets de petits rameaux de

(1) Les habitants du détroit de Juan de Fuca tissent des tapis ou des couvertures du poil d'une espèce de chiens blancs qu'ils élèvent exprès pour cet objet. (Scouler.)

sapin, qui sont bientôt couverts de frai. Après l'avoir fait sécher au soleil, ils battent ces paquets tout autour pour l'en détacher, et le mettent en réserve. Entre les poissons de mer qui commencent à se montrer en juillet, ils s'approvisionnent principalement de saumon; ils séparent la chair des arêtes, et la sèchent à l'air, ou l'exposent à la fumée; ils tâchent d'en faire provision pour l'année, jusqu'à la nouvelle arrivée du poisson. Ils pêchent le turbot toute l'année, ce qui leur sert à ménager la nourriture sèche. Ils conservent, outre le poisson, de la camarine (*empetrum nigrum*), qu'ils mangent en la mêlant pilée avec le frai de hareng. Ils préparent aussi différentes sortes de racines. Ils mangent, quand il leur arrive d'en prendre, de la chair de veau marin, de dauphin, de lion marin, de baleine, dont ils boivent l'huile à pleines tasses; ce régal remplace pour eux le champagne de nos dîners. Parmi les quadrupèdes, ils mangent la chair de la renne et du mouton, mais non celle de l'ours; ils se nourrissent de toute espèce d'oiseaux, excepté le corbeau, qui, comme on sait, est sacré pour eux.

Les Kaloches de Sitkha ne mangèrent jamais la chair humaine, bien différents de ceux de Noutka,

sortis de la même race qu'eux, et fortement soupçonnés de cannibalisme; mais ils ont entendu parler d'un peuple qui vit dans les montagnes, vers le nord, et qui diffère d'eux, tant par la langue que par le genre de vie, chez lequel il semblerait qu'existe cette révoltante coutume. Les Kaloches appellent ce peuple *Konlan*. Il se servait jadis d'arcs et de flèches armées de pierres aiguës; mais il reçoit maintenant des Kaloches de son voisinage, des fusils et de la poudre, en échange de fourrures de renard et de zibeline, et de cuivre natif. On dit que les Konlans ont des communications, par les montagnes, avec les habitants de la rivière de Cuivre et de la baie de Tchougatskoï.

Les Kaloches sont grands amateurs de fêtes: ce qui signifie chez eux manger sans mesure et danser ensuite. Les prétextes ne manquent pas pour cela: les nouvelles liaisons, les nouvelles connaissances, la paix et la guerre, tout événement remarquable, les commémorations en l'honneur de parents ou d'amis morts, tout devient un motif pour ces réunions, que l'on désigne ici, comme nous l'avons déja dit, par le mot *igrouchki*, des jeux; ils sont de toutes sortes: les particuliers, qui ont lieu plusieurs fois dans l'année

qui ne laissa dans chaque famille qu'un ou deux individus. Les Kaloches pensaient alors que cette maladie leur avait été envoyée par le *corbeau*, en punition des guerres qu'ils se faisaient, dans ce temps-là, continuellement entre eux. Les vieilles femmes traitent les maladies avec des herbes et des racines; mais les Kaloches n'ont pas une grande confiance dans ce moyen de guérison. Quelques chamans s'occupent aussi du traitement régulier des maladies, ce qui leur attire une grande considération; mais leur affaire ordinaire, dans ces occasions, est de prédire par la magie si le malade se rétablira ou non, et de déterminer si la maladie provient de l'ensorcellement ou du poison; et le coupable qu'ils désignent est cruellement battu et souvent tué par les parents du malade. On peut juger de la puissance d'un pareil moyen, dans les mains d'un imposteur rusé, pour satisfaire sa haine ou sa cupidité.

On brûle le corps des morts; il est d'abord mis dans un cercueil, et porté au lieu préparé pour cette cérémonie, accompagné de tous ses parents et de ses connaissances (1). Les assistants témoi-

(1) La coutume de brûler les corps morts ne se trouve pas dans

gnent leur chagrin par des pleurs et de grands gémissements; les parents, en outre, se coupent les cheveux, et se noircissent le visage avec de la suie : ils portent ce deuil pendant une année entière. A la mort des grands taïons, on sacrifiait autrefois des esclaves; mais les Kaloches assurent que maintenant cet usage est entièrement aboli.

---

toutes les races de la côte nord-ouest d'Amérique. Celles qui sont le plus au sud déposent leurs morts sur des hauteurs particulières, dans leur pirogue, avec leur fusil, leurs ustensiles de ménage, etc.

ANNEXE.

EXTRAIT DU JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE TENU A NOVO-ARKHANGELSK.

Latitude 57° 3′ N. Longitude 135° 18′ O. du méridien de Greenwich.

ANNÉES et MOIS.	TEMPS			BAROMÈTRE.		THERMOMÈTRE.		VENTS		
	clairs.	avec intervalles de pluie ou de neige.	pluie ou neige continuelles.	plus grande hauteur.	plus grand abaissement.	plus grande hauteur.	plus grand abaissement.	calmes.	modérés.	forts.
	jours.	jours.	jours.					jours.	jours.	jours.
1828.				p.	p.					
Janvier.	10	16	5	29 80	29 20	+ 5°	— 7°	28	2	1
Février	5	13	11	29 83	29 23	6	1	17	8	4
Mars	6	12	13	30 44	29 06	8	2	19	5	7
Avril	4	14	12	30 27	29 38	13,5	+ 4	14	10	6
Mai	1	13	17	30 12	29 57	12	5,5	15	6	10
Juin	5	17	8	30 20	29 45	16	7	6	24	»
Juillet	7	14	10	30 20	29 75	18	9	9	22	»
Août	10	13	8	30 17	29 34	15	5	8	23	»
Septembre	3	19	8	30 20	29 20	12	2	14	10	6
Octobre	2	18	11	30 01	28 78	10	1	3	20	8
Novembre	2	21	7	30 10	28 66	6	— 2	9	15	6
Décembre	11	10	10	30 57	28 72	6,5	10	16	10	5
Totaux	66	180	120	30 16	29 20	+ 10,7	+ 0,8	156	155	53

OBSERVATIONS.

La première neige tomba le 11 novembre, mais elle fondit bientôt. Dans le cours de décembre, elle tomba plusieurs fois, et par un temps clair, se maintint dix jours, et fut ensuite emportée par la pluie.

Le thermomètre descendit au-dessous de zéro, en janvier 18, en février 2, en mars 2, en octobre 2, en novembre 6, en décembre 22, et en tout 52 jours.

ANNEXE.

EXTRAIT DU JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE TENU A NOVO-ARKHANGELSK.

Latitude 57° 3' N. Longitude 135° 18' O. de Greenwich.

ANNÉES et MOIS.	TEMPS			BAROMÈTRE.		THERMOMÈTRE.		VENTS			OBSERVATIONS.
	clai	avec intervalles de pluie ou de neige.	pluie ou neige continuelles.	plus grande hauteur.	plus grand abaissement.	plus grande hauteur.	plus grand abaissement.	calmes.	modérés.	forts.	
	jours.	jours.	jours.					jours.	jours.	jours.	
1829.				p.	p.						
Janvier	4	17	10	30 25	29 10	+ 7	— 6 1/2	11	10	10	La première neige tomba le 6 novembre, et se maintint pendant tout l'hiver. La première gelée eut lieu le 9 octobre, et le 19 le thermomètre descendit pour la première fois au-dessous de zéro.
Février	2	19	7	30 40	28 82	8 1/2	1	13	9	6	
Mars	4	14	13	30 33	29 22	8	+ 1 1/2	12	10	9	
Avril	1	11	18	30 30	29 33	10	— 1	8	18	4	
Mai	8	14	9	30 16	29 10	16	+ 4 1/2	8	17	6	
Juin	10	19	1	30 36	29 28	19,5	4 1/2	7	17	6	
Juillet	14	13	4	30 32	29 90	20	7	26	2	3	
Août	14	10	7	29 80	29 50	17	9	22	3	6	
Septembre	15	8	7	30 05	29 45	18	7	18	6	6	
Octobre	7	11	13	30 35	29 05	11	4	16	7	8	
Novembre	4	14	12	29 90	29 30	6	— 3	16	8	6	
Décembre	»	18	13	30 39	29 00	2	11	25	2	4	
TOTAUX.	83	168	114	30 22	29 25	+ 11,9	+ 1,2	182	109	74	

Les moyennes des maxima et des minima mensuels des hauteurs du baromètre et du thermomètre donnent assez approximativement la hauteur moyenne du baromètre et la température moyenne de l'année. Par conséquent, ces observations donneront pour Novo-Arkhangelsk :

HAUTEUR MOYENNE DU BAROMÈTRE,

En 1828,	29.68 p	temp. moyen.	+ 5.75 °
1829,	29.73		6.55
Moyennes,	29.71		+ 6.15 Réaumur.

Il faut remarquer, cependant, que ces observations ont été faites entre huit heures du matin et neuf heures du soir; par conséquent, le minimum absolu de température, qui tombe dans les heures de la nuit, n'a pas été observé; ce qui doit donner une température moyenne de l'année trop forte, mais apparemment pas au-delà d'un degré.

CHAPITRE VI.

Navigation de Sitkha à Ounalachka. — Séjour et observations sur cette île. — Navigation au Kamtchatka par les îles de Pribyloff, de Saint-Mathieu et de Behring. — Séjour dans le port de Pétropavlovsky.

En quittant le golfe de Sitkha, nous dirigeâmes notre course sur l'île d'Ounalachka, où nous devions nécessairement toucher pour y prendre une baïdarke et deux Aléoutes (1). Profitant de cette occasion, le gouverneur fit charger sur la corvette une certaine quantité de froment pour l'approvisionnement de cette île.

(1) Dans la description des côtes, où l'on a souvent besoin d'aborder un rivage où il y a du ressac, de traverser de hauts-fonds, etc., aucune embarcation ne peut être comparée, pour la commodité, à une baïdarke aléoutienne. Elle est sûre, et en même temps si légère, que deux hommes la soulèvent sans peine; sa marche est très-rapide, et elle se radoube aisément. La baïdarke, en tête de nos grandes embarcations, faisait toujours, pour ainsi dire, le service d'ordonnance à cheval.

Cette traversée fut très-contrariée. D'abord de faibles vents avec une houle contraire, et ensuite de violents vents d'ouest, durèrent pendant deux semaines et nous firent aller jusque par la latitude de 48° et demi. Là, nous eûmes quelques jours de vent favorable, puis de nouveau des calmes; enfin, le 19 août, arriva le vent de S.-E., mais accompagné comme à l'ordinaire d'un temps sombre et humide. Je gouvernai sur l'île d'Akoun, de manière à pouvoir couper la chaîne aléoutienne par le détroit que le vent et les circonstances rendraient le plus avantageux. Tous les bâtiments des colonies passent ordinairement par le détroit d'Ounimack, le moins dangereux de tous les autres; mais ne voulant pas perdre un seul instant, je résolus de prendre celui d'Ounalga, qui est étroit et parsemé de dangers, mais qui, touchant à la côte d'Ounalachka, raccourcissait ainsi de beaucoup notre route. Dans la soirée du 20, nous trouvant à 20 milles à l'est de la pointe septentrionale d'Ounalachka, nous mîmes en panne, dans l'intention d'entrer dans le détroit au point du jour. Mais vers minuit tout changea de face, le vent passa à l'E. S.-E., soufflant avec violence et accompagné de pluie et d'une brume épaisse, tandis que le baromètre baissait si rapidement,

qu'il fallait s'attendre à un coup de temps. Notre position devenait très-fâcheuse, parce qu'avec les mauvaises qualités de notre navire, il n'eût pas été possible de doubler, soit, d'un côté, Ounalachka, soit, de l'autre, la chaîne d'îles très-dangereuses terminée par l'île de Tigalde. Le matin ne nous trouva pas dans une position plus consolante : le vent soufflait avec violence dans l'angle formé par les îles, un brouillard épais se mêlait à la pluie, et le baromètre baissait toujours avec rapidité. Il fallait prendre un parti : dans de telles circonstances, et privés, d'ailleurs, depuis déja quelques jours, de bonnes observations, s'engager dans un détroit dangereux était une entreprise presque désespérée; mais si, en tenant la mer, nous étions assaillis par la tempête et jetés de nuit à la côte, notre perte était alors inévitable; ainsi, de deux maux choisissant le moindre, je me décidai à donner dans le détroit. Au milieu d'une brume impénétrable, nous portâmes rapidement vers la côte, dont une foule d'oiseaux de mer et même de terre nous annonçait le voisinage. Les officiers et les matelots étaient tous à leurs postes, prêts à agir, au premier signal, suivant les circonstances. Peu de temps après midi, j'aperçus un instant à travers

le brouillard, à un demi-mille au nord, la petite île *des OEufs*, située à l'entrée même du détroit. D'après cet indice, nous pûmes nous y engager, pour ainsi dire, à tâtons. Bientôt les brisants commencèrent à se montrer de tous côtés à travers le brouillard; la sonde donnait vingt-sept brasses, fond de vase, et nous nous hâtâmes de jeter l'ancre, après avoir heureusement accompli une entreprise dont les marins peuvent seuls apprécier tout le danger.

Depuis six ans qui se sont écoulés, ce jour s'est souvent retracé à ma mémoire, et chaque fois je me suis de nouveau reproché le danger auquel j'avais exposé le navire et l'équipage qui m'avaient été confiés. Les extrémités se rencontrent dans toutes les circonstances de la vie humaine. La prudence déplacée nous conduit souvent à un parti déraisonnable, et il faut, au contraire, quelquefois une grande hardiesse pour se résoudre à être prudent. Craignant d'être jeté à la côte par la tempête *attendue*, je cherchai à me dérober à ce danger par une entreprise qui, neuf fois sur dix, devrait ne pas réussir, et être, par conséquent, fatale; et cependant, il n'y eut point de tempête : la chute rapide du baromètre n'était due qu'au vent de S.-E. et à

la grande humidité qu'il apportait sur la côte.

Bientôt après que nous eûmes jeté l'ancre, l'obscurité commença à se dissiper, et nous pûmes très-bien distinguer les îles de Spirkine, d'Ounalga, et les deux roches aiguës célèbres par la délivrance miraculeuse de Cook. Nous étions satisfaits de notre situation dans l'attente d'un meilleur temps, tandis que de nouveaux embarras étaient déja près de fondre sur nous. Le soir, à l'arrivée du reflux, un terrible courant inférieur entraîna notre ancre jusqu'à soixante-dix brasses de profondeur, et fit dériver le navire vers l'île d'Ounalga. Nous eûmes de la peine à sauver l'ancre, et ce ne fut que bien avant dans la nuit que nous nous arrêtâmes, après avoir trouvé sur la côte d'Ounalachka un fond de trente-sept brasses.

Le 22, au point du jour, nous nous vîmes vis-à-vis de la baie aux Loutres. Nous nous hâtâmes de profiter d'une fraîche brise d'est, et nous levâmes l'ancre au moment où le ras de marée, qui accompagne ordinairement ici le reflux venant du N.-O., entrait dans le détroit d'Ounalga. Nous allions à pleines voiles, quand le ras de marée nous atteignit; et quoique le navire filât alors cinq nœuds et demi, nous dérivions, d'après les relèvements,

d'un demi-mille à un mille à l'heure, de sorte que le courant contraire était au moins de six nœuds et demi. Nous luttâmes ainsi pendant trois heures contre la violence des vagues avant de pouvoir gagner un peu de chemin. Vers les huit heures nous aperçûmes une baïdarke qui traversait la baie aux Loutres à l'ouest, et pour la faire venir à nous, nous mîmes en panne, et tirâmes deux coups de canon. C'était une baïdarke de la compagnie, venant de l'établissement de Sédane, sur l'île de Spirkine, et allant au port du Capitaine. La communication avec la baïdarke nous fournit l'occasion de connaître que le courant et le ras de marée ne sont dans toute leur force qu'au milieu du détroit, car en nous enfonçant un peu dans la baie aux Loutres, nous entrâmes dans une eau presque tranquille, et en nous en éloignant, nous retombâmes de nouveau dans le courant. En sortant du ras de marée, le vent semblait faiblir, et lorsqu'on y rentrait, il fraîchissait comme auparavant. Le ras de marée et le courant se calmèrent vers les neuf heures, et nous fîmes assez bonne route; à dix heures nous doublâmes la baie de Samganouda, connue par le séjour que Cook y fit deux fois, et dont les rives, couvertes d'une belle et fraîche

verdure, présentent l'aspect le plus agréable, que viennent varier encore plusieurs cascades tombant du haut des montagnes. Depuis le Brésil, nous n'avions pas vu de tableau si riant. Ni les montagnes du Chili brûlées par un soleil ardent, ni les sombres et magnifiques forêts de Sitkha, n'offrent rien de pareil.

La fraîche brise d'est nous fit bientôt atteindre la pointe orientale de la baie du Capitaine. Surpris par le calme sous cette côte élevée, nous fûmes pris à la remorque par deux baïdarkes à seize rames, envoyées de l'établissement d'Iloulouk, qui remorquèrent la corvette jusqu'à l'île d'Amakhnak, où un grain du sud nous fit jeter l'ancre. Le fort d'Iloulouk nous salua de sept coups de canon, et bientôt se présenta le commandant Pétrovsky, apportant, suivant l'usage russe, le pain et le sel, de la part de sa femme, et nous invitant à visiter leur maison.

Nous n'avions pas l'intention de profiter longtemps de l'hospitalité de M. Pétrovsky : toutes nos affaires étaient terminées dès le lendemain, le froment était déchargé, la baïdarke et les Aléoutes avaient été transportés à bord, les observations astronomiques et magnétiques étaient faites, et je me proposais de quitter sans délai l'île d'Ou-

nalachka; mais un fort vent du N.-O. soulevant une grosse houle de la mer, nous obligea à nous enfoncer plus avant dans la baie, où des calmes et des vents contraires nous retinrent ensuite une semaine entière. Nous essayâmes presque chaque jour de gagner le large, mais toujours sans succès; de manière que notre visite à Ounalachka, au lieu de nous prendre un jour, comme nous l'avions espéré, nous en coûta dix. C'était une grande perte dans notre position, lorsque nous devions à chaque instant nous attendre à l'arrivée de l'automne, mais perte que nous n'avions aucune possibilité d'éviter. Ce ne fut que le 31 août que nous pûmes reprendre la mer.

Le commandant Pétrovsky et le prêtre de la section d'Ounalachka, le P. Jean Véniaminoff, s'efforcèrent, autant qu'il était en eux, d'adoucir pour nous l'ennui de notre séjour forcé sur l'île d'Ounalachka; et si quelque chose eût été capable de nous consoler de cette contrariété, c'eût été certainement la société du P. Jean.

Le P. Jean fut élevé au séminaire d'Irkoutsk, et, venu ici à la fleur de l'âge, il s'adonna avec tout le zèle de la jeunesse, non-seulement aux occupations inhérentes aux devoirs d'un pasteur, mais encore à celles qui peuvent tourner au profit des

sciences naturelles. Il apprit en peu de temps la langue aléoutienne au point de pouvoir traduire le catéchisme en cette langue (1) ; et, tant par ce moyen que par sa conduite affable et raisonnable, il s'est tellement acquis la confiance des insulaires, que dans ses tournées annuelles sur les points éloignés de la section d'Ounalachka, il trouve toujours des individus prêts à se convertir, tandis que ses anciens catéchumènes commencent à devenir chrétiens autrement que de nom. Les moments dont ses devoirs de pasteur lui permettent de disposer, il les consacre à l'observation de la nature, en exécutant lui-même la plupart des instruments nécessaires à cet effet. Nous devons avec le temps attendre de ses travaux des notions étendues sur les îles Aléoutiennes et sur leurs habitants.

L'établissement d'Iloulouk est le lieu principal de la section d'Ounalachka. Il est habité par douze Russes et par dix Aléoutes des deux sexes. On y a construit six maisons pour l'emplacement du comptoir, le logement du directeur, du prêtre, pour l'école, l'hôpital, etc. ; les autres habitations

---

(1) Cette traduction est imprimée à Saint-Pétersbourg en 1834.

sont des yourtes en bois, revêtues extérieurement en terre. Mais dans ces yourtes, munies, au reste, de fenêtres et de cheminées, nous fûmes surpris de trouver une propreté qui ferait honneur à plusieurs maisons, ailleurs même qu'à Ounalachka (1).

Peu de temps avant notre arrivée, on avait construit et consacré une jolie petite église en bois de sapin venu de Sitkha.

Ounalachka manque entièrement de bois, qui est remplacé, autant que possible, par celui que la mer rejette, et qu'on va ramasser à grande peine sur les rivages d'Akoun, de Sannakh et d'Ounalachka. On y trouve quelquefois des troncs entiers de cyprès, de camphrier, et d'une espèce d'arbre qui répand une odeur de rose. On a remarqué que le bois, même celui de Sitkha, ainsi rejeté par la mer, et par conséquent imprégné jusqu'à un certain point d'eau de mer, est incomparablement plus durable que le bois frais apporté de Sitkha. Le chambellan Rézanoff, qui à plusieurs projets inexécutables joignait des vues très-saines, tendantes au véritable avantage de ces contrées, fit faire, sur une petite île voisine

(1) *Voyez* planche 10ᵉ.

d'Ounalachka, une plantation de bois de sapin, qui a très-bien réussi. On suppose que le bouleau ou l'aune seraient plus profitables que le pin ou le sapin. On doit regretter qu'on n'ait pas encore songé à faire des plantations de bois sur l'île même d'Ounalachka. Ni la terre ni le climat ne s'y opposent, et le manque absolu de forêts s'explique assez par leur destruction due aux révolutions volcaniques auxquelles est sujette encore de nos jours toute la chaîne des îles Aléoutiennes.

Sans cette entière privation de bois, l'île d'Ounalachka offrirait beaucoup de commodités et d'agréments pour la vie. Elle abonde en beaux pâturages, sur lesquels le bétail réussit très-bien, et qui fournissent du bon foin pour l'hiver. On s'est occupé depuis long-temps ici de l'élève du bétail, et sa multiplication serait déja maintenant beaucoup accrue, si, par malheur, il y a quelques années, un navire qui avait besoin de provisions, n'en avait exigé, à ce qu'on nous a dit, treize têtes sur quinze; le couple qu'il avait laissé pour la multiplication en avait de nouveau produit, de notre temps, jusqu'à trente têtes. On a construit dans l'établissement de très-bonnes étables pour le bétail. Les chèvres que le commandant du navire dont nous avons parlé envoya ici par

reconnaissance, tombant sur l'herbe épaisse qui croît sur les yourtes, les menacent d'une prompte ruine. Il serait avantageux d'élever ici des brebis, et surtout des chevaux, qui procureraient un grand soulagement aux habitants, obligés de perdre beaucoup de temps à la recherche dans les montagnes et au transport à l'établissement, des menues broussailles qu'ils emploient comme bois de chauffage.

La situation des habitants d'Ounalachka, et en général de la chaîne des îles aux Renards, diffère beaucoup maintenant de la description qu'en ont donnée de précédents voyageurs (1). Ils ont, sous plusieurs rapports, adopté les mœurs des Russes; ils imitent leur manière de vivre et de s'habiller. Ils sont tous chrétiens; mais ce n'est que depuis le temps du P. Jean qu'ils ont commencé à prendre quelque idée de la vraie signification de ce mot, quoiqu'ils soient, d'ailleurs, très-zélés dans l'accomplissement des cérémonies du culte; ils fréquentent assidûment l'église, et ne manquent jamais de faire le signe de la croix en mettant le pied sur un navire. On leur a, depuis long-temps, dit tant de choses sur l'absurdité de leur ancienne

(1) Cook, Sarytcheff, Langsdorf.

idolâtrie, qu'ils n'aiment point à parler du passé. Malgré toute leur confiance dans le P. Jean, ce n'est qu'avec peine qu'il a pu prendre quelque connaissance de leurs anciens usages. Plusieurs ont honte même de prononcer leur ancien nom. Ils montrent une grande disposition à se civiliser, et plusieurs s'empressent d'envoyer leurs enfants à l'école établie par les soins du P. Jean, dans laquelle il y avait, de notre temps, plus de vingt garçons. Cette école fut d'abord fondée par des souscriptions volontaires, mais elle est maintenant entretenue aux frais de la compagnie. Les Aléoutes de la chaîne aux Renards sont bons, hardis et adroits; la mer est leur véritable élément. En voyant un Aléoute avec ses jambes torses, le corps courbé en avant, se dandiner comme un canard, et ensuite seul dans sa baïdarke, qui ressemble plutôt à une auge qu'à une embarcation, la gouverner au milieu de grosses lames, avec une adresse et une activité extraordinaires, on a de la peine à se persuader que ce soit le même homme (1). Cependant, en prenant nos usages, ils perdent beaucoup de leur ancienne hardiesse sur les baïdarkes. Se renverser

---

(1) *Voyez* planche 10e.

dans l'eau, d'un côté, et se relever, de l'autre, assis sur la baïdarke; aborder un roc entouré de forts brisants, sauter dessus et repousser du pied la baïdarke, étaient des exploits qu'ils exécutaient autrefois par le seul désir de se faire remarquer, mais auxquels aujourd'hui aucun ne se hasarde. Ils n'en méritent pas moins, à tous égards, le surnom de *Cosaques de mer*, que leur a donné très à propos le P. Jean.

Les observations sur la langue des Aléoutes, que le P. Jean a jointes à sa traduction du catéchisme, toutes courtes qu'elles soient, n'en sont pas moins importantes, puisqu'elles sont les seules, jusqu'à présent, qui soient fondées sur une connaissance exacte et pratique de cet idiome; nous ne croyons donc pas inutile de les insérer ici.

La langue d'Ounalachka est parlée, non-seulement par les habitants de toute la chaîne aux Renards, mais encore par ceux de l'extrémité de la presqu'île d'Aliaska et des îles Andréianofsky. Mais ce dernier dialecte est un peu différent de l'aléoutien pur, surtout dans les noms des choses.

Avant la traduction du catéchisme, il n'existait dans la langue aléoutienne, les chansons exceptées, aucune espèce de composition; elle n'avait

ni écriture, ni alphabet; d'où l'on peut conclure qu'elle est sauvage, pauvre et peu cultivée; mais elle a cependant des mots radicaux pour exprimer des idées supérieures aux besoins et aux conceptions ordinaires de l'homme sauvage, comme par exemple :

1° Elle a toujours eu des mots concernant la religion, tels que : *Agougoukk*, Dieu; *ángane*, esprit; *tounnoukhtágouk*, péché; et qui n'ont jamais exprimé aucune autre idée. Après l'introduction du christianisme, c'est-à-dire depuis 1790, et surtout dans ces derniers temps, il s'est formé de nouveaux mots de ce genre, par exemple : *Agougoum angali*, pour règne de Dieu; littéralement, jour, ou lumière de Dieu. Prêtre : *Kamgakh agoúkhtak*, celui qui préside à la prière. Mort : au lieu de *askhalik*, commun à tous les êtres vivants, ils emploient, en parlant des chrétiens, le terme *tannáakhkadálik*, ce qui veut dire à peu près : s'est retiré à sa place. Mais il n'y a pas de termes propres pour rendre l'idée de saint, sacré, Trinité, que l'on traduit au figuré par *koum-aik*, pour saint; littéralement : blanc, pur, n'ayant aucune tache, pas même de couleur; *ádame*, pour sacré; *ádame allukhtáskanghine*, histoire sacrée ; littéralement, écritures pater-

nelles. Trinité, *kangoun-ai*, du mot *kankoune*, trois.

2° Il y a beaucoup de termes d'anatomie, et il y en a eu bien davantage autrefois, pour désigner toutes les parties intérieures du corps humain. Avant l'arrivée des Russes, les Aléoutes s'occupaient beaucoup de l'examen détaillé de l'organisation de l'homme, sur des individus morts ou tués à la guerre, pour apprendre à guérir les maladies par une espèce d'acupuncture (1); ce qui a donné lieu à la formation des termes.

3° Il y a des noms pour la plupart des plantes et racines comestibles ou médicinales.

La langue est riche en substantifs, mais il n'y a presque point de substantifs provenant des verbes, comme, par exemple, lecture, prière, mais bien des verbes provenant de noms; par exemple: *tángak*, eau; *tángada*, boire, bois (impératif); *tchay*, thé (du russe); *tchayúda*, boire du thé; ce qui fait que le nombre des verbes est considérable.

---

(1) Ils faisaient des saignées en piquant le corps avec des pierres pointues, pour guérir les ophthalmies, les pleurésies, les maux rhumatiques, etc., et savaient très-bien quelle profondeur donner à la blessure dans telle ou telle partie du corps. Ces opérations étaient en usage encore récemment.

Cette langue est très-riche en noms propres topographiques. Il n'y a pas de baie, surtout si elle est considérable et fréquentée, qui n'ait de noms pour chaque cap, chaque pointe, anse, enfoncement, ruisseau, torrent, rocher, bas-fonds, etc.; et en faisant le tour de toute la chaîne, on aurait pu former de ces noms un vocabulaire aussi nombreux que le vocabulaire général de la langue.

Ayant un grand nombre de mots radicaux, cette langue serait susceptible d'être bien cultivée. Même dans son état actuel, on peut facilement exprimer toutes ses idées. Elle a ses beautés, son éloquence à elle, puisqu'on a remarqué qu'un Aléoute ne s'exprime pas toujours également sur le même sujet; ils ont un style simple et emphatique, prolixe et concis.

On pourrait trouver les huit parties du discours dans la langue des Aléoutes : par exemple, *taïágouk*, homme; *igámana*, bon; *attákane*, un; *tinngue*, moi, je; *kagásiakoukkhine*, je remercie; *manguiyoukhtaná*, croyable, celui en qui on croit; *ouallígane*, ici; *iliáne*, de; *káyouk*, encore, et; *i !* oh !

Il n'y a point d'*articles*.

Il n'y a aucune différence dans les *genres;* il

n'y en a qu'un seul, commun à toutes les personnes et à toutes les choses.

On trouve trois *nombres :* le singulier, le duel, et le pluriel; par exemple : *adak*, père; *adakik* (1), deux pères ; *adane*, pères ; *taïágouk*, homme ; *taïágoukik*, deux hommes ; *taïágoune*, hommes, gens ; *akhkáda*, va ; *akhkàdik*, allez vous deux ; *akhkàtchi*, allez (trois ou plusieurs).

Il n'y a que deux *cas* principaux, le nominatif et le datif ; mais plusieurs mots ont aussi, au singulier, d'autres cas, tels que le génitif, l'accusatif et l'ablatif ; par exemple, NOMINATIF, *àdak*, *taiágouk ;* GÉNITIF, *adame*, *taïágoume ;* DATIF, *adámane*, *taiágoumane ;* ACCUSATIF, *adà*, *taïagóu ;* ABLATIF, *adágone iliáne*, *taïagóugane*, et *taïágoume iliáne*.

Le vocatif se forme par l'addition de l'interjection *á ! amáne á !* (se prononce comme *amána !*)

Au duel, il n'y a presque jamais plus d'un cas, *adákik*, *taïágoukik*.

Au pluriel, le NOMINATIF, GÉNITIF, ACCUSATIF et l'ABLATIF, *ádane*, *taïágoune ;* le DATIF, *adánine*, *taïàgounine*.

Les adjectifs, outre le positif, ont encore les

(1) La particule *ik* désigne toujours le duel.

degrés de comparaison; le degré comparatif se forme par l'addition d'un adverbe : *agàtcha, agatínghine*. Les signes caractéristiques du superlatif sont *sia* et *siada*, et pour les pluriels *tchasia*; par exemple, *igamana, igamanasiada, igamanatchasiada.*

Les *nombres* s'étendent jusqu'à dix mille, et au-delà.

Les *pronoms* ont trois nombres et deux cas, mais dans les déclinaisons il n'est presque jamais possible de retrouver la racine; par exemple, je, moi, *ting* (1); à moi, *noung;* nous, *toúman;* à nous, *nghine* et quelquefois *toumánine;* toi, *tkhine* (2); vous deux, *tkhídik;* vous, *tkhitchi* (3); à toi, *ímine;* à vous deux, *imdik;* à vous, *imtchi;* il, lui, *ámane, ningane, íngane, akáne, sitkhane,* etc. (selon l'éloignement de celui de qui il est question); à lui, *ngane;* eux, *amákoune, ningakoune,* etc.; à eux, *nghine.*

Les *verbes* ont les attributs du nombre, de la

---

(1) Le *ng*, à la fin d'un mot, indique toujours le nombre singulier de la première personne.

(2) *Tkhine* indique de la même manière le singulier de la seconde personne.

(3) *Tchi* et *tkhitchi* indiquent le pluriel de la seconde personne.

personne, du temps, du mode, de la forme, et en outre un degré superlatif dans tous les temps ; par exemple : *kagásiakoukkhine*, je remercie ; *kagásiasiadakoukkhing*, je remercie beaucoup, ou infiniment.

Les nombres sont toujours deux : le singulier et le pluriel ; le duel ne s'emploie qu'au temps passé et à l'impératif.

Les personnes sont au nombre de trois : la première se termine en *koukkhing* ; la seconde en *koutkhine* ; la troisième en *kouk* ; par exemple : *akoukkhing*, je suis ; *akoutkhine*, tu es ; *ákouk*, il est.

Il y a quatre temps principaux : le présent, deux passés, et le futur. Les terminaisons des temps passés sont : *likka*, *kine*, *sik* ; du futur de la première personne : *doukakoukking* ; de la seconde personne : *doukakoukhtkhine* ; de la troisième personne : *dóukakoukkh*, et *ágane ágnak*, et au pluriel *agan ágnan*.

Les quatre modes sont : l'indicatif, le conjonctif, l'impératif et l'infinitif ; ce dernier a deux nombres : le singulier et le pluriel ; par exemple : *agágta*, singulier ; *agágtane*, pluriel. Le conjonctif remplace les conjonctions ; par exemple : si tu veux, *matougoúmine*.

La forme passive se forme par l'addition de la particule *tkhine*; par exemple : *tkhineagoúkoukkhing*, je me fais, je deviens.

Les *participes* ont les mêmes attributs que les adjectifs.

Les Aléoutes sont très-riches en *adverbes*, et principalement en adverbes de lieu, au point que l'on peut appeler jusqu'à sept personnes, et au-delà, de celles qui se trouvent dans une chambre, sans les nommer par leurs noms; par exemple, *ouàne*, la place la plus proche de celui qui appelle; *ingane*, la seconde place; *ningáne*; la troisième, et ainsi de suite.

Les *prépositions* ont presque toutes des nombres, quelques-unes en ont deux, le singulier et le pluriel; et quelques autres tous les trois nombres; par exemple : *înim koúane*, au ciel; *înine koúnghine*, aux cieux; *taïagoum iliáne*, de l'homme; *taïágouk ilkine*, de deux hommes; *taïágoune iline*, des hommes; *taïágoume îliane*, dans ou sur l'homme; le duel : *ilkine;* le pluriel : *iline;* *achliane*, singulier; *achlianghine*, pluriel.

Il y a très-peu de *conjonctions* et d'*interjections*.

Les traits les plus remarquables de la syntaxe sont :

1° Le génitif se place toujours avant le nomina-

tif, ou le datif : *Agougoum tounoú*, de Dieu la parole.

2° Le substantif précède l'adjectif; *taïágouk igámana*, l'homme bon.

3° Les longues périodes sont terminées par le verbe qui régit.

4° Au lieu des adverbes et des participes présents russes, les Aléoutes emploient le verbe au temps passé qui se termine en *álik ;* par exemple, pour fidèlement et sûrement, ou avec foi et espérance, ou croyant et espérant, on dit : *manghioukhtàlik*, *ounghitàlik*.

5° Les prépositions viennent ordinairement après les noms, comme *taïàgoum iliáne*.

6° On ne répond pas aux questions par le même verbe, comme en russe, mais toujours par les particules *àne*, oui, vrai, certainement, et *kougóu*, ou, brièvement, *kou*, non.

Il s'entend de soi-même qu'à toutes ces règles, comme aux règles en général, il y a des exceptions.

QUELQUES MOTS ALÉOUTIENS.

Dieu.	*Agoùgoukk.*
Trinité.	*Kánkoun-ai.*
Sauveur.	*Touman-Agghitakkh.*

La mère-Dieu.	*Agougoukagóunakkh.*
Ange.	*Anghiliak.*
Esprit.	*Angan.*
Saint.	*Kkoum-aikkh.*
Ciel.	*Iniak.*
Soleil.	*Aghídak.*
Étoile.	*Stak.*
Mer.	*Aliágoum.*
Terre.	*Tának.*
Eau.	*Tángak.*
Lune, mois.	*Toughídak.*
Un.	*Attàkan.*
Deux.	*Alak.*
Trois.	*Kánkoun.*
Quatre.	*Sitchine.*
Cinq.	*Tchang.*
Six.	*Attoung.*
Sept.	*Oullúng.*
Huit.	*Kamtchíng.*
Neuf.	*Sitchíng.*
Dix.	*Aitik.*
Onze.	*Aitim áttakak signakhta.*
Douze.	*Aitim álak signakha.*
Treize.	—— *kankoun* ——
Quatorze.	—— *sitchine* ——
Quinze.	—— *tchang* ——

Seize.	*Aitim attoùng signakha.*
Dix-sept.	—— *oullúng* ——
Dix-huit.	—— *kamtching* ——
Dix-neuf.	—— *sitching* ——
Vingt.	*Alghidim aitik.*
Trente.	*Kankoúdim aitik.*
Quarante.	*Sitchidim* ——
Cinquante.	*Tchánghidim* ——
Soixante.	*Attóunghidim* ——
Soixante-dix.	*Oullúnghidim* ——
Quatre-vingt.	*Kamtchinghidim* ——
Quatre-vingt-dix.	*Sitchinghidim* ——
Cent.	*Sisiak.*
Deux cents.	*Alak sísiak.*
Trois cents.	*Kankoun sisiak.*
Quatre cents.	*Sitchine* ——
Cinq cents.	*Tchang* ——
Six cents.	*Attoung* ——
Sept cents.	*Oullúng* ——
Huit cents.	*Kamtching* ——
Neuf cents.	*Sitching* ——
Mille.	*Adim sisiak.*
Deux mille.	*Alghidim-ádim-sisiak.*
Trois mille.	*Kankóudim-ádim-sisiak.*
Quatre mille.	*Sitchidim* ——
Cinq mille.	*Tchanghidim* ——

Six mille.	*Attóunghidim-ádim-sisiak.*
Sept mille.	*Oullúnghidim* ——
Huit mille.	*Kamtchinghidim* ——
Neuf mille.	*Sitchinghidim* ——

Le climat de l'île d'Ounalachka, comme celui de toutes les terres situées entre le Kamtchatka et l'Amérique, est humide, sans être froid. Dans l'établissement d'Iloulouk la température moyenne de l'année est de + 3° et demi (1). Le thermomètre, en été, s'élève rarement au-dessus de + 15°; en

(1) On a annexé à la fin, pour les curieux, un extrait du journal météorologique détaillé, tenu par le P. Jean.

*

hiver, il est de même rare qu'il s'abaisse au-dessous de 15°. Les temps sombres et les brouillards règnent depuis avril jusqu'à la mi-juillet. De cette époque jusqu'à la fin de septembre, c'est le plus beau temps de l'année et celui où il y a le plus de jours sereins, qu'amènent principalement les vents de la partie de l'ouest jusqu'au N.-O.; et les vents d'est jusqu'au S.-O., par le sud, sont accompagnés, soit en été, soit en hiver, de pluie, de brouillard, ou de neige fondante. Dans les hivers réguliers la neige tombe au commencement d'octobre, et reste jusqu'en mai, et dans les ravins jusqu'en juin. Il arrive ici, comme partout, des exceptions à la règle générale (1). Sur la presqu'île d'Aliaska, le temps est, en général, moins variable, et il y a plus de jours sereins. L'été y est ordinairement calme; les vents frais, principalement du S.-O., commencent en août, et l'hiver se fixe le plus souvent par le vent de N.-O.

On cultive ici maintenant avec succès des pommes de terre, des navets, des choux, et autres

(1) Comme, par exemple, dans l'hiver mémorable de 1821-22, il y eut ici, comme en Europe, des pluies continuelles qui durèrent presque sans interruption, accompagnées de vents violents d'E. et de S.-E., et de fréquents tremblements de terre.

plantes potagères, mais non en grande quantité, à défaut de bras disponibles.

Devant, d'après mes instructions, reconnaître l'île de Saint-Matthieu, nous dirigeâmes en conséquence notre course, en quittant Ounalachka, mais de manière à pouvoir toucher aux îles de Pribyloff, sur la longitude desquelles on avait encore des doutes. Le premier jour, le calme nous retint près de la côte. Les baleines, qui entouraient en foule la corvette de tous côtés, étaient suivies d'énormes troupes d'oiseaux qui rôdaient et plongeaient sur elles pour en tirer quelque nourriture. Des troupeaux de lions marins folâtraient autour du navire, s'élançant quelquefois entièrement hors de l'eau, et beuglant exactement comme des génisses. Tous ces animaux se dirigeaient vers le nord.

Le 1er septembre, une superbe matinée nous

découvrit le magnifique panorama de toutes les côtes dont nous étions environnés. On voyait à l'E. N.-E., à la distance de 65 milles, l'île d'Ounimak avec ses énormes volcans. L'un d'eux, Chichaldinsk, dont la forme est celle d'un cône régulier, paraissait à cette distance entièrement isolé. Une fumée blanchâtre s'élevait de son sommet. Nous trouvâmes sa hauteur de 1263 toises (8083 pieds anglais). Le volcan de Makouchinsk, sur l'île d'Ounalachka, dont le sommet aplati n'a que quelques pics aigus à son extrémité occidentale, n'offre pas un aspect aussi frappant que les volcans d'Ounimak. La fumée sortait d'un plateau couvert de neige. Sa hauteur, d'après notre mesure, est de 858 toises (5491 pieds), et la hauteur de la limite de la neige sur la montagne, de 550 toises. Le docteur Chamisso ne donne à ce point qu'une hauteur de. 300 à 400 toises. Mais l'île d'Akoutane, dont nous trouvâmes la hauteur de 522 toises, était entièrement dégagée de neige.

Une fraîche brise d'est nous fit avancer rapidement, et le lendemain matin nous aperçûmes l'île de Saint-George, dont l'aspect est très-uniforme. On ne voit à sa surface, entièrement plane, qu'un seul endroit auquel on puisse donner le nom de colline. Sa hauteur au-dessus du niveau de la

mer est d'environ 300 pieds. Parvenus à la côte septentrionale de l'île en contournant sa pointe orientale, nous vîmes dans un vallon quelques cabanes ombragées du pavillon de la compagnie russo-américaine : c'était là son établissement. N'étant plus qu'à un mille de distance, nous mîmes en panne et tirâmes du canon, quoique nous doutassions que quelqu'un fût en état de venir à nous, car dans ce moment le vent soufflait très-fort, et la lame était très-grosse; cependant, à notre grande surprise, nous vîmes bientôt deux baïdarkes, qui, plongeant entre les lames comme des poissons, s'avançaient vers nous rapidement. Sur l'une d'elles était le directeur de l'île, M. Rézantsoff, homme d'un âge avancé, qui remplit ses fonctions actuelles depuis plus de vingt ans. Après avoir reçu les papiers que nous lui apportions de la part du gouverneur, M. Rézantsoff dut nous quitter sans monter à bord du navire, ce que la grosseur des lames eût rendu trop dangereux; une demi-heure après, il nous envoya trois ours de mer vivants pour nos collections, et nous fîmes passer en retour au bon vieillard, en objets de notre approvisionnement particulier qui pouvaient lui être le plus nécessaires, tout ce qu'il fut possible de placer dans les deux baïdarkes,

Je ne puis m'empêcher d'observer, à cette occasion, qu'une exactitude exemplaire, sous tous les rapports, règne dans tous les établissements de la compagnie russo-américaine qu'il m'est arrivé de voir. Ne rien négliger, être prêt à tout, était la maxime de Baranoff; l'esprit de cet homme extraordinaire semble encore aujourd'hui planer sur les établissements qu'il a fondés.

Les îles de Saint-George, de Saint-Paul (1), et quelques autres petites qui dépendent de ce groupe, s'appellent, en général, îles Pribyloff, d'après le nom du pilote qui les découvrit vers l'année 1786. Elles reçurent successivement plusieurs noms : on les appela au commencement les *îles Nouvelles ;* ensuite les îles Lébédeff; M. Chélikhoff les nomma les îles de Zouboff, en l'honneur du prince Zouboff; quelques-uns les appelèrent *les îles des Ours marins ;* d'autres les *îles du Nord;* et dans les colonies elles portent la dénomination particulière de *Petites Iles* (Ostrowki).

Ce qui donna lieu à leur découverte fut le passage des ours marins, au printemps, vers le nord, et en automne de nouveau vers le sud, et

(1) Les renseignements suivants sur les îles de Pribyloff sont tirés des mémoires de M. Khlebnikoff.

jamais autrement que par le détroit d'Ounimak, où les Aléoutes en tuaient quelquefois une grande quantité. Le pilote Pribyloff, parti d'Ounalachka sur le navire *le Saint-George*, appartenant aux marchands Chélikhoff et Lébédeff-Lastotchkine, pour aller à la recherche de l'endroit où les ours marins se réfugiaient dans le nord, découvrit l'île à laquelle il donna le nom de son navire, et les autres furent découvertes dans la suite par les promychlenniks.

L'île de Saint-Paul est volcanique, à en juger par la grande quantité de lave et de pierre ponce qu'on y trouve; les principaux éléments constitutifs de l'île de Saint-George sont, au contraire, le granit et le gneiss. Elles sont toutes les deux couvertes de mousse, et entièrement déboisées; de menus boursaults croissent dans quelques endroits. Instruits par le besoin, les promychlenniks y trouvèrent quelques espèces de racines mangeables, qu'ils appellent à leur manière *racines jaunes*, *koutogornik* (angelica?), *tchighilnik sarana* (lilium), *makarcha* (bistorta alpina minor, STELLER), etc. Les navets et les pommes de terre y sont cultivés en petite quantité.

La situation de ces îles annonce déja un climat humide et désagréable. Ce qu'on appelle le

printemps y commence à la fin d'avril où en mai; alors qu'un peu de verdure se montre par-ci par-là. En été règnent des brouillards épais; il y a très-peu de jours clairs, et le soleil ne se montre que rarement. Les neiges tombent en octobre, et en décembre les vents du nord amènent les glaces, qui, quelquefois, si ces vents continuent, restent jusqu'en mai, et procurent aux habitants le plaisir d'être visités par les ours blancs.

Il ne paraîtra point étonnant, après cela, qu'à la découverte des *Petites Iles*, leurs seuls habitants, et en été seulement, fussent les loutres et les ours marins, ces derniers surtout en grande quantité. Dès qu'on en eut connaissance, Chélikhoff y envoya des promychlenniks, et on y établit dans la suite des Aléoutes de l'île d'Ounalachka. Il y a maintenant, sur l'île de Saint-Paul, 11 Russes et 150 Aléoutes, y compris femmes et enfants; et sur l'île de Saint-George, 6 Russes et 75 Aléoutes. Ces derniers sont relevés, s'ils le désirent, tous les trois ou quatre ans, mais quelques-uns restent plus long-temps. Il serait plus avantageux d'y établir une fois pour toutes quelques familles à demeure, car les Aléoutes, après s'être abondamment nourris de viande pendant leur séjour dans ces îles, à leur retour à Ounalachka

tombent malades, et meurent souvent en reprenant la nourriture de baleine pourrie, qui reste toujours pour eux le plus délicieux régal.

Excepté deux ou trois maisons sur l'île de Saint-Paul, construites en bois venu de Sitkha, il n'y a d'autres habitations sur les deux îles que des cabanes en planches, couvertes de gazon. Pour les chauffer, pour sécher les peaux des animaux, etc., on ramasse avec beaucoup de peine le bois rejeté par la mer sur le rivage, et il est quelquefois nécessaire, pour cela, de descendre les gens du haut des rochers par des courroies.

Les habitants s'occupent à chasser les ours et les lions marins, les renards, les oiseaux; à préparer les fourrures, et à ramasser le bois de chauffage sur le bord de la mer. A l'exception de ce dernier travail, qui dure toute l'année, tous les autres commencent en mai, et finissent en novembre. Ils passent le reste de l'année dans une oisiveté complète, aussi préjudiciable à la santé qu'aux mœurs. Les plus diligents parmi les Aléoutes sculptent diverses bagatelles en os, des pièces d'échecs, etc. Plusieurs de ces insulaires entendent très-bien ce jeu.

La quantité de loutres, de lions et d'ours marins, surtout de ces derniers, qu'on trouva à la

découverte de ces îles, paraît incroyable. Ces animaux étaient alors si tranquilles, qu'il n'en coûtait d'autre peine pour les tuer que d'aller le long du rivage, armé d'un gros bâton, et de frapper à son choix celui qu'on voulait. C'était facile à tel point, d'après ce qu'on raconte, que les promychlenniks avaient la coutume de jouer aux échecs à une loutre la partie, à condition que le perdant tuerait sur le rivage ou sur un haut-fonds, nommément la loutre que le gagnant lui désignerait. Les chasseurs finissaient par se fatiguer d'une proie si facile. Aussi, la seule expédition de Pribyloff en retira-t-elle pour sa part, dans les deux premières années, plus de 2000 loutres, 40,000 ours marins et 6000 renards bleus, sans compter ce qui revint à d'autres.

Mais cette abondance ne dura pas long-temps, grace à la destruction déraisonnable de ces animaux; je dis déraisonnable, parce qu'on en détruisit, non seulement plus que dans l'ordre naturel leur multiplication ne pouvait remplacer, mais même plus que les destructeurs eux-mêmes ne pouvaient faire tourner à temps à leur profit. A Ounalachka, où l'on apportait tous les produits des chasses, on entassa, en 1803, jusqu'à 800 mille fourrures d'ours marins, qui, préparées à

la hâte et mal séchées, se gâtèrent à tel point que, tant pour cette raison que pour empêcher les prix de baisser à Kiakhta par surabondance de marchandise, on jugea nécessaire de brûler ou de jeter à l'eau plus de 700 mille peaux. Ne sont-ce pas là 700 mille meurtres inutiles ?

D'après les calculs les plus exacts, il a été tiré des Petites Iles, depuis leur découverte jusqu'en 1828, c'est-à-dire en quarante-deux ans, plus de trois millions de peaux d'ours marin. On a peine à comprendre, après une pareille destruction, que la race de ces animaux ne soit pas encore entièrement anéantie.

Mais les produits des chasses diminuèrent rapidement; il n'y eut bientôt plus une seule loutre, et les ours marins devinrent plus rares d'année en année; c'est pourquoi lorsque les Petites Iles furent réunies, avec la section d'Ounalachka, à l'administration générale des colonies, le premier soin de Baranoff fut de suspendre les chasses dans ces îles pendant deux années. On arrêta dans la suite de laisser, tour à tour, quelques-unes de leurs troupes en repos; mais, malgré cela, le nombre des animaux tués diminua toujours. En 1811, on tira des Petites Iles 80 mille peaux; en 1816, 3 mille; en 1821, 50 mille; et en 1827, 30 mille,

dont de 20 à 25 mille de Saint-Paul, et de 5 à 8 mille de Saint-George. Il est clair que cette source menace d'être bientôt entièrement tarie. Un exposé de l'ordre dans lequel on fait cette chasse, expliquera la cause de son appauvrissement.

Les chasseurs divisent les ours marins en cinq classes, d'après l'âge et le sexe : 1re, les mâles de plus de quatre ans; 2e, de trois à quatre ans; 3e, de deux ans; 4e, au-dessous de deux ans; et 5e, les femelles.

Les ours arrivent du sud aux îles vers la mi-avril, et, à ce qu'assurent les anciens habitants, s'établissent toujours aux mêmes endroits qu'ils occupaient auparavant. Les mâles paraissent les premiers; les femelles viennent après eux, vers la mi-mai. A leur approche, le mâle par ses rugissements appelle ses femelles, qui se rangent autour de lui, tandis qu'il s'est placé sur le haut d'une roche, d'où il puisse voir toute sa famille, et veiller à ce que d'autres mâles ne viennent pas s'y mêler. Un fort mâle a de deux à trois cents femelles; les faibles et les vieux, une ou deux. Les jeunes mâles redoutent les plus forts et se placent toujours loin d'eux, entourés d'un petit nombre de femelles.

Les femelles ne quittent le rivage qu'après s'être débarrassées du fardeau qu'elles ont apporté ave

elles. Elles ne font ordinairement qu'un petit, et très-rarement deux. Elles commencent en juin à s'accoupler de nouveau. La jalousie et la méchanceté des mâles à cette époque surpasse toute description. Malheur au faible qui, avec intention ou par mégarde, s'approche d'une famille qui lui est étrangère! Le mâle se jette sur lui, et en peu d'instants le tue à coups redoublés de ses nageoires. S'il arrive qu'ils soient tous deux de même force, le combat dure long-temps, des lambeaux de chair volent en l'air des deux côtés, et souvent l'un d'eux reste sur la place. C'est à cette jalousie qu'on attribue la persistance du mâle à ne point aller à l'eau pendant tout ce temps; car s'il quittait seulement une fois sa troupe, les femelles se disperseraient parmi les autres bandes. Restant ainsi près de deux mois sans nourriture, il finit par se dessécher et s'affaiblir entièrement.

Les petits tètent la mère jusqu'en automne, et, pendant ce temps, ne connaissent pas d'autre nourriture. Jusqu'au mois de juin, ils rampent seulement parmi les pierres, et ne vont point à l'eau; en juin, ils commencent à gargouiller sur le bord de la mer entre les roches. Quand le petit a grandi, la mère l'enlève du rivage entre ses dents, le jette à l'eau, et nage autour de lui,

pendant qu'il se démène et s'efforce de se traîner jusqu'au rivage. Lorsqu'il est sorti de l'eau, la mère le saisit et l'y plonge derechef, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait appris à nager. Au bout de deux mois ils sont entièrement perfectionnés dans cet exercice. Ils passent la nuit à terre ; le matin ils vont à la mer, et nagent jusqu'à midi ; ils reviennent se reposer, et retournent à la mer vers les quatre heures. A la fin de septembre ou en octobre, leur éducation est tout-à-fait terminée, et c'est alors que commencent les chasses.

Les chasseurs, après avoir formé la chaîne le long du rivage et coupé la retraite aux animaux du côté de la mer, les poussent tous d'abord sans distinction vers l'intérieur. Parvenus sur le plateau, ils séparent les mâles de la première et de la troisième classe, ainsi que les femelles, et les ramènent à la mer. Quant aux jeunes, destinés à être tués, ils les chassent plus loin jusqu'à l'établissement, distant de deux ou trois verstes, mais sans précipiter leur marche et en les laissant se reposer souvent ; car sans cette précaution ils meurent quelquefois de fatigue, surtout par un temps calme et chaud. Arrivés à l'établissement, on les tue à coups de bâton. Sur l'île de Saint-Paul, on pousse ainsi à la fois des troupes de 3 à 4000 ours ma-

rins, et sur l'île de Saint-George, des troupes de 500 à 2000.

Il y a quelque chose de révoltant dans ce carnage de sang-froid de quelques milliers d'animaux sans défense. Les chasseurs, tout endurcis qu'ils sont à ce genre de meurtres, avouent que souvent leur main a peine à se lever pour frapper une créature innocente qui, les pattes en l'air et poussant des cris plaintifs, quelquefois tout-à-fait semblables à ceux d'un enfant qui pleure, semble implorer miséricorde.

La précaution de séparer les gros mâles d'avec ceux qui doivent être tués, est nécessaire pour entretenir la multiplication; mais cette précaution est-elle seule suffisante pour cela? si tous les jeunes sont exterminés, d'où sortiront à la fin les gros mâles? Les chasseurs expérimentés ont observé que les ours marins vivent de quinze à vingt ans; il en résulte qu'avec cette méthode dans vingt ans il ne doit plus en rester un seul. N'est-il donc pas étonnant que, dans les premières vingt années, où l'on n'avait encore songé à prendre aucune espèce de précaution, cette race n'ait pas été entièrement détruite? Maintenant il a été résolu, comme on l'a dit plus haut, de laisser en repos, tour à tour, quelques-unes de leurs trou-

pes; mais il semble que ce n'est pas encore assez, puisque leur nombre va toujours en diminuant.

Après avoir étendu les peaux des animaux tués, deux à deux, poil contre poil, dans des espèces de cadres en bois, on les place dans des sécheries chauffées au moyen de fourneaux. Il faut porter une grande attention, en les nettoyant et en les séchant, à ne pas endommager la fourrure en déchirant la fleur de cuir, ou en les laissant trop sécher, etc. Lorsqu'elles sont entièrement prêtes, on en forme des ballots de cinquante, qu'un bâtiment de Sithka vient prendre l'année suivante pour les transporter à Okhotsk, d'où elles sont envoyées à Kiakhta.

On sèche pour l'hiver la quantité nécessaire de chair d'ours marin, et on en sale un peu pour Novo-Arkhangelsk. On brûle le reste, pour que l'air n'en soit pas infecté.

Les gros ours marins qu'on a épargnés se mettent de suite en mer; ceux qu'on n'a pas troublés dans leurs retraites restent tout le mois de novembre, tant que le froid ne les oblige pas à chercher des climats plus chauds. On ne sait pas jusqu'ici avec certitude où ils vont passer l'hiver. On rencontre des animaux de cette même espèce dans plusieurs parages du grand Océan, à partir

de l'Écosse méridionale jusqu'à la Californie; mais leur fourrure, d'après la remarque de M. Khlebnikoff, est bien différente de celle des espèces du Nord. Celles-là sont plus petites, et leur poil est plus court et plus noir; chez celles-ci le poil est duveteux, gris, à nuances argentées. Cette différence, d'un côté, et, de l'autre, la grande distance qu'il serait impossible à un animal amphibie de traverser sans aborder quelque part (ils n'abordent jamais sur les côtes d'Amérique), et l'extrême différence de climat, ne permettent pas de supposer que les ours marins de la mer de Behring puissent être les mêmes que ceux qu'on rencontre près des côtes de la Californie, ou sur diverses îles du grand Océan, entre les tropiques; et l'on doit présumer qu'entre les latitudes de 40° et 45°, vers le méridien d'Ounalachka, il existe des îlots ou des roches qu'on n'a pas encore découverts, où ces animaux vont hiverner (1). Il serait de

(1) L'idée de l'existence de terres dans ces parages n'est pas nouvelle, et elle est considérée dans nos colonies comme un fait indubitable. Ce n'est pas seulement sur l'émigration annuelle des animaux amphibies qu'elle se fonde. En 1798, le bâtiment *Zocima et Savvaty*, parti d'Okhotsk pour la chasse, s'étant égaré de sa route, courut très-loin dans le sud, et vit une île qu'on n'a pas retrouvée depuis. Les aventures de ce bâtiment sont décrites en détail,

l'intérêt de la compagnie d'employer tous les moyens pour découvrir le lieu d'hivernage des ours marins; car s'il venait, par hasard, à être découvert par quelque navire anglais ou anglo-américain, la chasse de ces animaux serait, dès ce moment, perdue pour elle sans retour.

Tout ce qui vient d'être dit sur le genre de vie et la chasse des ours s'applique aussi aux lions marins, à l'exception de la quantité : ils arrivent de même du sud en avril et mai, s'établissent par troupes de deux à trois cents femelles pour un mâle, mettent bas leurs petits, et, après leur avoir donné le temps de prendre leur croissance,

---

d'après le récit de marins qui étaient à son bord, dans le Voyage de Davydoff, et dans l'Histoire de la découverte des îles Aléoutiennes, par M. Berg. Du calcul de la marche du bâtiment, l'auteur déduit la latitude de l'île Zocima et Savvaty de 44°, et la longitude de 160° à 165° O. du méridien de Greenwich. En 1810, le pilote Pétroff, sur un navire de la compagnie américaine, vit une île au sud d'Ounalachka, à la distance d'environ deux cents verstes, à laquelle cependant il ne put pas aborder. Plusieurs navigateurs ont vu dans ces parages de nombreux indices de la terre. Les Aléoutes aussi parlent d'une île qu'ils appellent *Tchikhlin*, située au sud d'Oukamok, et d'une autre située au sud de l'île Saint-Hermogène, sur lesquelles, disent-ils, leurs ancêtres se rendaient pour la chasse. Baranoff, en 1792, envoya le pilote Izmaïloff à la recherche de ces îles, mais ce fut sans succès.

retournent vers le sud, mais non pas aussi loin que les ours; moins délicats que ces derniers, plusieurs d'entre eux hivernent sur les îles méridionales Aléoutiennes ou sur les îles Blynies. Lorsque les mâles ont fécondé toutes les femelles de leur troupeau, tous se mêlent alors sans distinction; mais, jusque-là, ils sont aussi jaloux et aussi emportés que les ours. Des mâles du lion et des femelles de l'ours proviennent quelquefois des métis, qui ont le corps et les nageoires du lion, et le poil de l'ours.

On trouve quelquefois dans l'estomac des lions des pierres rondes, qu'ils avalent, à ce qu'assurent les chasseurs, en guise de lest, afin d'avoir plus d'aplomb. Les Aléoutes regardent ces pierres comme des talismans, et, lorsqu'ils en rencontrent, ils les conservent avec soin.

La chasse des lions marins se fait dans les mois de juillet et d'août, et de la même manière que celle des ours. Après les avoir poussés jusqu'à l'établissement, on tue les jeunes à coups de bâton, et les gros à coups de fusil. Les mâles résistent quelquefois et se jettent sur les chasseurs. On tue sur l'île de Saint-George jusqu'à mille de ces animaux, et sur l'île de Saint-Paul, de trois à quatre cents, sans compter les jeunes

qu'on consomme journellement pour la nourriture. Les chasseurs observent avec soin de ne laisser aucune trace de carnage sur les lieux où se sont fixés les lions marins, parce qu'on a remarqué que si l'on négligeait cette précaution, ils ne reviendraient jamais s'établir de nouveau dans ces endroits.

On met d'abord en tas, pour un mois, la dépouille des lions marins, afin d'en humecter le poil, qu'on racle ensuite, et l'on sèche les peaux en les étendant à terre sur des pieux ; elles sont, après, envoyées avec d'autres à Sitkha. On tire aussi parti des gosiers et des boyaux de ces animaux, pour en fabriquer des kamleikas. La graisse fondue est employée à l'éclairage sur les lieux, et même, au besoin, à défaut de bois de chauffage, on le remplace en brûlant les os arrosés de graisse.

On sèche une certaine quantité de chair pour la provision d'hiver, et l'on en sale pour être envoyée à Sitkha. Il faut être accoutumé à cette nourriture pour la trouver agréable ; mais on vante la chair des jeunes lions, comme tendre et de bon goût. Les pattes donnent une bonne gelée.

Ce sont là les deux principales chasses qu'on fait sur les îles de Pribyloff ; on y prend, en outre,

des pestsis (renards polaires), de mille à douze cents de bleus, et de deux à trois cents de blancs, sur l'île de Saint-George, et environ trois cents des deux espèces sur l'île de Saint-Paul. On emploie, pour cette chasse, outre les piéges, un moyen assez ingénieux : après avoir taillé en forme de vis le bout d'un long et mince fanon de baleine, on l'introduit dans le terrier du renard, et on en retire l'animal en entortillant son poil autour de la vis.

En avril, arrivent sur les Petites Iles les oiseaux de passage communs à toute cette contrée ; on les chasse en mai et en juin ; on se nourrit de leur chair, et l'on fait des *parkes* de leurs peaux. On prend ces oiseaux aux filets de diverses sortes, ainsi qu'au lacet, et l'on en tue jusqu'à deux mille sur l'île de Saint-George, et jusqu'à sept mille sur l'île de Saint-Paul. On ramasse les œufs sur les flancs des rochers, en se suspendant d'en haut par des courroies ; cette chasse est très-dangereuse, car si la courroie par laquelle il est suspendu sur un abîme, vient à être déchirée par les pointes aiguës du rocher, ce qui arrive quelquefois, l'homme est perdu sans ressource.

Les morses viennent rarement sur les Petites Iles ; on les tue à coups de fusil ou à coups de pique, pour avoir seulement leurs dents.

J'avais l'intention, en quittant l'île de Saint-George, de passer à l'île de Saint-Paul, mais un vent violent du nord-est, tout-à-fait contraire, ne me le permit pas. Le temps fut très-mauvais durant les trois jours suivants; le 6 septembre, nous pûmes enfin atteindre la pointe sud-est de l'île Saint-Matthieu, que Cook appela très-justement *Perpendiculaire* (Upright), et commencer la reconnaissance de l'île.

Les détails de ce travail ne sauraient intéresser les lecteurs; il suffira donc de dire qu'il dura toute une semaine, pendant laquelle nous reconnûmes en détail toutes les côtes de cette île, en déterminant leur position par de bonnes observations astronomiques.

L'île de Saint-Matthieu reçut son nom du lieutenant de la marine russe Sindt, qui la découvrit en 1766, dans son passage des côtes du Kamtchatka au détroit de Behring. Sa position géographique resta indéterminée jusqu'au temps de Cook, qui, passant devant cette île en 1778, et ignorant la découverte de Sindt, l'appela l'île de *Gore*. Depuis ce temps, plusieurs de nos navigateurs ont vu cette île, et y ont même abordé; mais aucun ne s'occupa d'en faire une reconnaissance détaillée. Cette tâche nous était réservée.

L'île de Saint-Matthieu a vingt-huit milles de longueur dans la direction du N.-O. au S.-E. Sa pointe méridionale, le cap Upright, est situé par 60° 18′ de lat., et par 172° 4′ de longitude occidentale du méridien de Greenwich. L'île se compose de collines de moyenne hauteur, séparées par des enfoncements qui lui donnent de loin l'apparence de plusieurs îles isolées. Ces enfoncements entourent des golfes ouverts, dans lesquels les embarcations peuvent aborder par un temps calme; mais il n'y a pas un seul port dans toute l'île. A seize milles et demi à l'O. S.-O. du cap Upright, est l'îlot que Cook appela *Pinnacle Island.* Nous le rangeâmes d'assez près tout autour pour distinguer avec étonnement sa forme étrange. Deux côtés presque perpendiculaires se réunissent, à une hauteur d'environ trois cents pieds, en une crête si aiguë, qu'il semble qu'un oiseau seul pourrait se percher sur la largeur de son arête. Toute cette crête est hérissée de roches pointues qui s'étendent aussi par rangées jusqu'aux deux extrémités de l'île. Ses rivages paraissent être entièrement inabordables.

Si nous réussîmes pleinement dans nos opérations hydrographiques pour la reconnaissance de l'île de Saint-Matthieu, nous n'eûmes pas le

même succès pour obtenir des notions sur ses productions naturelles. Nos naturalistes ne purent y aborder nulle part, à cause de la violence du ressac sur le rivage. Nous tenons quelques renseignements, à ce sujet, des promychlenniks qui l'habitèrent.

En 1809, d'après les ordres de Baranoff, vingt Russes furent envoyés d'Ounalachka sur l'île de Saint-Matthieu, pour reconnaître quelle espèce de chasse on pourrait y faire. Par l'imprévoyance du chef, qui ne prit aucune mesure pour la conservation de ses gens pendant l'hiver, tout le détachement fut attaqué du scorbut, et plus de la moitié périt de cette maladie. Le reste revint à Ounalachka en 1810, et depuis ce temps on n'a plus essayé d'y former d'établissement.

Ces promychlenniks trouvèrent sur l'île du schiste micacé (1), de l'ocre ferrugineuse, de la pyrite de fer, des pierres d'origine siliceuse, et une multitude de fragments de pierre dispersés sur toute l'île, portant des traces du feu volcanique.

L'île est entièrement déboisée, à l'exception de

(1) L'escarpement du cap Upright montre clairement que l'île est d'une formation par couches.

menus boursaults qui croissent dans quelques endroits. La mer rejette beaucoup de bois sur le rivage. L'île est couverte de mousse. On y trouve quelques espèces de racines mangeables, comme *koutogornik* (*angelica?*), d'un goût très-amer; *macarcha* (*bistorta alpina minor*), en grande quantité et d'un très-bon goût; une racine dont le feuillage ressemble à celui de la carotte, et qui est douce et savoureuse (*species myrrhidis*); et dans les endroits bas, sous la mousse, une racine semblable à la pomme de terre, qui est aussi d'un goût très-agréable.

Les renards polaires blancs et les bleus abondent dans cette île. Les ours blancs, dont nous vîmes en passant des troupeaux entiers, en partagent avec eux la souveraineté. Il y a beaucoup de morses sur les rives, surtout dans les endroits inabordables.

Diverses espèces de macareux et de cormorans, les mouettes, etc., viennent ici, comme dans toutes les îles de cette mer, nicher en foule sur les rochers; on y voit, en outre, des corbeaux, et quelques espèces de petits oiseaux s'y montrent en été.

Pendant tout l'été, on pêche la morue en abondance sur les côtes, et le turbot y paraît dès le mois d'août.

A notre départ de l'île de Saint-Matthieu, l'automne de ces contrées était déja arrivé; il n'était plus possible de songer à se rendre au détroit de Behring; il n'y avait pas même d'espoir d'être en mesure de bien reconnaître les côtes méridionales, parce qu'il faut pour cela des jours plus calmes et plus clairs que ceux qu'on peut attendre en automne. Ne voyant, cependant, aucun signe qui annonçât un prompt changement dans le temps que nous avions eu jusque-là, et comme la distance à la côte d'Asie la plus voisine était peu considérable, je résolus, afin de préparer la voie, autant que possible, aux travaux de l'année suivante, d'aller au cap Saint-Thaddée, et, en faisant route de là vers le sud, de déterminer la position des points les plus remarquables de la côte.

Nous n'avions pas encore parcouru la moitié de cette distance, lorsque le vent d'est vint à souffler fortement, avec tous les indices de l'approche du mauvais temps; ce qui me décida à prendre directement la route du Kamtchatka.

En dirigeant ainsi notre course, nous passâmes près de l'endroit où le lieutenant Sindt vit la terre qu'il appela l'île *Préobrajénié* (de la Transfiguration). Plusieurs nient l'existence de

cette île, qu'on n'a pas revue depuis Sindt, en supposant qu'il prît le brouillard pour la terre, comme il arrive souvent dans ces parages; mais les relèvements de la terre aperçue sont marqués dans son journal, à deux jours différents, d'une manière si positive, qu'il est impossible de présumer que ce ne fût qu'une illusion d'optique. Cette île, si elle existe, doit être située vers 58° et demi de latitude, et 177° et demi de longitude O. du méridien de Greenwich. J'avais l'intention de la chercher vers ce point, mais nous le passâmes (le 14 septembre) par un vent d'est si violent, et au milieu d'un brouillard si épais, que nous devions plutôt craindre que désirer la découverte d'une île inconnue, qui, dans de pareilles circonstances, aurait pu facilement rester pour toujours ignorée. Nos regards se portaient avec une certaine inquiétude sur les troupes d'oiseaux dont nous étions entourés, craignant de distinguer parmi eux des oiseaux de rivage, messagers si agréables dans un autre temps; nous n'en vîmes cependant que de ceux qui s'écartent à une grande distance de terre.

Les vents violents et le temps pluvieux continuèrent jusqu'au 19 septembre; il y eut alors une embellie qui nous permit d'apercevoir au

S.-O. les îles du Commandeur. Nous avions besoin d'aller à l'île de Behring pour connaître exactement l'emplacement du village de la compagnie, où, comme nous en étions convenus avec le gouverneur des colonies, je devais débarquer, l'année suivante, les Aléoutes que j'avais pris à Ounalachka. Le 20 septembre nous arrivâmes à la pointe nord-est de cette île. Une belle matinée ravivait un peu la tristesse du tableau que présente cette terre déserte. A partir des rochers extrêmement escarpés du côté de la mer, des collines couvertes de mousse s'étendent en pente douce dans l'intérieur; la côte est coupée dans quelques endroits par des fondrières et des ravins. Un peu plus loin vers l'ouest s'ouvrit devant nous une large baie, où nous espérions trouver le village susmentionné; nous tenions en conséquence nos longues-vues continuellement braquées sur le rivage que nous côtoyions; et, en effet, un peu avant midi, nous aperçumes sur une hauteur quelques hommes, dont un faisait des signaux en agitant en l'air un mouchoir blanc. Non loin de cet endroit, dans un assez large ravin, coulait une petite rivière, près de laquelle on voyait quelques baraques et une grande quantité de bois au bord de la mer. Nous nous mîmes à lou-

voyer à toutes voiles vers ce point, en tirant du canon, et, vers les trois heures, nous vîmes enfin un bâtiment à voiles s'avancer vers nous. C'étaient trois baïdarkes qu'on avait jointes ensemble; sur celle du milieu, on avait, au lieu de mât, assujetti un pieu qui soutenait, en guise de voile, deux couvertures de laine. Sur cet étrange bâtiment vint à nous le promychlennik Senkoff. Nous apprîmes de lui que l'établissement de la compagnie que nous cherchions était situé sur la côte occidentale de l'île; qu'il n'y avait point d'habitation fixe sur la baie ouverte où nous nous trouvions; et qu'on avait seulement l'intention d'y construire quelques cabanes, pour la chasse aux renards pendant l'hiver. Senkoff voulait me donner un homme pour me montrer le port; mais je n'en avais pas besoin, puisque mon dessein n'était pas de m'y arrêter cette fois, et que je ne désirais que connaître sa position.

Après avoir muni notre compatriote, pour sa peine, de provisions de toute espèce, nous le renvoyâmes. Il monta, comme auparavant, sur la baïdarke du milieu, s'y étendit de toute sa longueur, bouché par l'Aléoute assis dans l'écoutille, et nous continuâmes à toutes voiles notre route vers l'ouest.

Les Aléoutes qui avaient conduit Senkoff étaient de l'île d'Attou, une des îles Blijnies; les nôtres, originaires des îles aux Renards, entrèrent de suite en conversation avec eux, et dirent qu'ils entendaient leur langue, mais qu'ils la parlaient mal. Les Aléoutes des îles Blijnies ont une langue particulière, et apprennent celle des îles aux Renards des habitants d'Andréanovsky, qui parlent la même langue que ces derniers. Nous remarquâmes que les traits de la physionomie de ces Aléoutes diffèrent aussi de ceux des Aléoutes que nous avions avec nous. Leurs baïdarkes ne ressemblent pas à celles des îles aux Renards; elles ont la proue plus large, mais ne sont pas pour cela plus solides; ou bien les Aléoutes eux-mêmes sont de mauvais marins, puisqu'ils ne purent venir à nous autrement qu'en joignant ensemble trois baïdarkes, quoique la mer fût tranquille. Cela déplut beaucoup à nos Aléoutes.

Il y a sur l'île de Behring cent dix habitants, Russes, créoles et Aléoutes, employés à la chasse des ours marins et des renards. Ces chasses se font ici dans le même temps et de la même manière que dans les autres îles. Il n'y a point d'établissement fixe sur l'île Mednoï (île au

cuivre), et l'on y va, pour la chasse, de l'île de Behring, sur des baïdarkes.

Les chasses se sont appauvries, ici comme partout, à un point remarquable. Dans les dernières années, on n'a pas pris sur les deux îles plus de cinq mille ours marins; il a été résolu, en conséquence, de les laisser entièrement en repos pendant quelques années.

En quittant l'île de Behring, nous gouvernâmes sur le cap Chipounskoï, que nous vîmes le 23; et le jour suivant, par un vent frais de S.-E., nous portâmes sur la baie d'Avatcha, attendant avec quelque inquiétude ce que nous présageait la chute extraordinairement rapide du baromètre. L'épaisseur de la brume nous dérobait la vue des côtes; le seul volcan de Vilioutchinsk, semblable à un fantôme, parut et disparut plusieurs fois dans le cours de la matinée; les rayons du soleil, réverbérés par son sommet neigeux, dessinaient dans le brouillard sa forme conique; sur les côtés paraissait quelquefois l'image des couleurs de l'arc-en-ciel.

Parvenus à dix milles de la côte, nous en reconnûmes tous les points, et nous nous dirigeâmes vers le cap du Phare. Sur ces entrefaites, le vent passa au N., et nous obligea de louvoyer

pour gagner l'ouverture de la baie d'Avatcha, où nous mouillâmes à l'entrée de la nuit.

A peine l'obscurité fut venue, que des feux s'allumèrent sur le cap du Phare, et sur un autre cap dans l'intérieur de la baie, de sorte que nous eussions pu y entrer fort tranquillement de nuit, si le vent nous l'eût permis. Naviguant depuis notre départ d'Europe dans des lieux où le navigateur ne trouve sa sûreté que dans ses propres précautions, il était agréable de rencontrer un établissement qui prouve la sollicitude que l'on porte à son repos. Nous n'eûmes cependant pas l'occasion d'en profiter, car nous dûmes rester toute la nuit à l'ancre. Le matin, 25, nous appareillâmes, et ayant commencé à louvoyer, ce ne fut qu'après vingt-deux bordées que nous pûmes atteindre le port de Pétropavlofsky.

Nous séjournâmes dans ce port jusqu'à la fin d'octobre. Le déchargement et la livraison des objets que nous apportions pour les ports de Pétropavlofsky et d'Okhotsk, ainsi que les apprêts du bâtiment pour la campagne d'hiver, nous prirent plus de trois semaines. Toutes nos dispositions étaient déja terminées, lorsqu'on reçut la

nouvelle que le transport d'Okhotsk, *l'Alexandra*, sur lequel était la poste de Russie, s'était brisé dans le voisinage de Bolcheretsk, et que la poste arriverait dans quelques jours par la voie de terre. Il y avait déja plus d'un an que nous n'avions aucunes nouvelles de Russie; les sachant si près de nous, il eût été trop cruel de partir et de rester encore presque autant de temps dans l'inquiétude causée par leur privation. Je me déterminai donc, à la grande satisfaction de tous mes compagnons de voyage, à faire le sacrifice de quelques jours pour attendre la poste. Le 27 octobre, chacun de nous vit son attente remplie. Rendus ainsi à la tranquillité, et encouragés à supporter de nouvelles fatigues, nous n'attendions plus qu'un vent favorable, et, le 31 octobre, nous quittâmes enfin les côtes du Kamtchatka déja couvertes de neige.

ANNEXE.

EXTRAIT DU JOURNAL MÉTÉOROLOGIQUE

TENU A L'ÉTABLISSEMENT D'ILOULOUK, DANS L'ILE D'OUNALACHKA.

Latitude, 53° 52′ N. Longitude, 166° 25′ O. du méridien de Greenwich.

N. B. Cet extrait a été fait par M. l'académicien Kupffer, et lu par lui dans la séance de l'Académie impériale des Sciences, le 7 septembre 1831.

I. *Température moyenne de chaque mois* (*vieux style*).

NOMS DES MOIS.	TEMPÉRATURE MOYENNE.	NOMS DES MOIS.	TEMPÉRATURE MOYENNE.
1827. Octobre......	+ 1°.7 Réaumur.	1828. Septembre....	+ 6°.2 Réaumur.
Novembre....	2.0	Octobre......	2.9
Décembre....	1.5	Novembre....	— 0.1
1828. Janvier.......	3.7	Décembre.....	3.1
Février.......	— 0.1	1829. Janvier.......	1.5
Mars.........	0.1	Février.......	0.4
Avril.........	+ 2.1	Mars.........	+ 0.1
Mai..........	4.1	Avril.........	0.8
Juin..........	6.6	Mai..........	4.1
Juillet.......	8.4	Juin.........	6.6
Août........	11.0		

Moyenne des douze premiers mois, + 4°.0
Moyenne de l'année 1828, 3.8
Moyenne des douze derniers mois, 3.0

II. *Hauteur moyenne du baromètre, et étendue de ses variations pour chaque mois (vieux style).*

NOMS DES MOIS.	HAUTEUR barométrique moyenne, pouces anglais.	MAXIMUM.	MINIMUM.	DIFFÉRENCE.
	p.	p.	p.	p.
1827. Octobre......	29.23	29.85	29.01	0.84
Novembre....	29.44	30.08	28.60	1.48
Décembre.....	29.65	30.26	28.87	1.39
1828. Janvier.......	29.47	29.94	28.77	1.17
Février.......	29.17	29.84	28.35	1.49
Mars..........	29.42	30.08	28.72	1.36
Avril.........	29.32	29.74	28.98	0.76
Mai...........	29.50	30.06	28.94	1.12
Juin..........	29.44	29.78	28.96	0.82
Juillet........	29.56	29.82	29.18	0.64
Août..........	29.65	30.00	29.20	0.80
Septembre....	29.41	29.77	28.74	1.03
Octobre.......	29.16	29.82	28.45	1.37
Novembre.....	29.20	29.85	28.66	1.19
Décembre.....	29.83	30.38	28.71	1.67
1829. Janvier.......	29.29	29.73	28.36	1.37
Février.......	29.20	29.69	28.55	1.14
Mars..........	29.08	29.98	28.51	1.47
Avril.........	29.55	30.24	28.44	1.80
Mai...........	29.43	30.11	28.80	1.31
Juin..........	29.55	29.89	29.05	0.84
Moyennes........	29.41	29.95	28.75	1.19

Le baromètre qui a servi dans les observations précédentes ayant été comparé à celui de la corvette *le Séniavine*, on trouva que le premier indiquait constamment une hauteur moindre de 0.32 que celui-ci. Ajoutant ces 0.32 à la moyenne trouvée ci-dessus, on aura, pour la hauteur barométrique moyenne d'Iloulouk, 29.73 pouces anglais, ou 27 pouces 10.7 lignes de France.

La température du mercure n'a pas été observée; mais on peut, sans craindre de tomber dans une trop grande erreur, regarder la hauteur barométrique, qui vient d'être calculée, comme réduite à la température de 14° R.

Si nous prenons pour Iloulouk la moyenne des maxima et des minima de tous les mois de l'année 1828, nous aurons :

	p
Moyenne des maxima,	29.92
—— des minima,	28.80
Moyenne,	29.36
Ajoutant l'erreur du baromètre,	+ 0.32
nous aurons, pour la moyenne corrigée,	29.68
On trouve de même, pour Novo-Arkhangelsk,	29.71

Ce résultat vient à l'appui d'une remarque faite par M. Erman fils, au sujet du peu d'élévation du baromètre sur la mer d'Okhotsk. (Voyez *Poggendorfs Annalen*, 1829, n° 10.)

III. *État des vents, observés trois fois par jour.*

Durant la première année, il y a eu :

92	vents du	N.
49	——	N. N.-O.
59	——	N.-O.
32	——	O. N.-O.
85	——	O.
45	——	O. S.-O.
106	——	S.-O.
41	——	S. S.-O.
170	——	S.
34	——	S. S.-E.
49	——	S.-E.
15	——	E. S.-E.
23	——	E.
6	——	E. N.-E.
42	——	N.-E.
21	——	N. N.-E.

On voit que les vents dominants sont ceux du sud et du sud-ouest.

CHAPITRE VII.

Navigation du Kamtchatka à Ualan. — Séjour et observations sur cette île (1).

Le lecteur se rappellera que, d'après mes instructions, je devais, pour nos travaux d'hiver, aller visiter les îles Carolines. N'ayant eu jusqu'ici aucune station tropicale pour les expériences sur le pendule invariable, je résolus de m'arrêter d'abord à l'île d'Ualan, la plus orientale de cet archipel, que le capitaine français Duperrey avait fait récemment connaître, et où un port sûr offrait les moyens de se livrer à ces expériences. Nous dirigeâmes notre route sur cette île, en la calculant, cependant, de manière à explorer les parages dans lesquels on a marqué sur les cartes de prétendues îles découvertes ou retrouvées.

Un vent frais de N.-E. nous porta bientôt hors

(1) *Voyez* les planches 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23 et 29 de l'Atlas.

de l'atmosphère froide et brumeuse de la contrée que nous quittions. Nous eûmes l'occasion de comparer le climat de ces parages avec celui des parages qui leur correspondent en latitude dans l'océan Atlantique, car l'année d'auparavant, exactement aux mêmes dates, nous nous trouvions sur les mêmes parallèles, courant également au sud par un vent favorable. Alors, par la latitude de 50°, le thermomètre de Réaumur marquait + 8°, maintenant, seulement 3°—4°; dans la latitude de 45°, là 11°, ici 6°, 5; dans les deux cas la différence est de 4°, 5.

Le 8 novembre, le bon vent nous abandonna en tournant au sud, et se changeant le lendemain en une terrible bourrasque qui dura quelques heures. Nous eûmes ensuite pendant quelques jours des vents faibles et contraires.

J'ai déja eu l'occasion de parler de la longue liste des découvertes faites dans le Grand-Océan par des navigateurs américains, et que personne n'a pu retrouver depuis. Parmi ces découvertes figure l'île Colunas, par la latitude de 28°, 9, et la longitude de 128°. O. Nous trouvant près de ce point le 18 novembre, nous employâmes toute la journée à la chercher, mais ce fut en vain. Convaincu, d'après cette recherche et par d'au-

tres considérations (exposées en détail dans la partie nautique de notre Voyage, mais qui seraient déplacées ici), que cette île n'est point une nouvelle découverte, mais que, selon toute vraisemblance, elle a été prise des vieilles cartes espagnoles, sur lesquelles est marquée une île sous le nom de *las Columnas*, nous continuâmes notre route vers le sud. Le 20 novembre, par la latitude de 27°, 7, après des calmes qui durèrent plus de vingt-quatre heures, nous reçûmes un vent alisé du N.-E., qui souffla d'abord très-fortement, mais qui, se modérant ensuite, nous procura une navigation à la fois rapide et tranquille.

Ce même jour nous prîmes un poisson appelé *lune* (ou mole), la plus difforme sans contredit de toutes les créatures; ce qui n'empêcha cependant pas nos matelots de le trouver de très-bon goût et d'en manger avec plaisir, tant qu'il se conserva frais; les Aléoutes, au contraire, ne voulurent jamais en tâter, preuve frappante que la différence de goût dans le manger n'est fondée que sur les préjugés et les habitudes. Un peuple a de la répugnance pour les animaux non ruminants; un autre pour ceux qui n'ont pas le pied fourchu; les Aléoutes, qui, non moins que les Kamtchadales, méritent l'épi-

thète d'*omnivores*, que Steller a appliquée à ces derniers, dont la nourriture ordinaire est la graisse de baleine, souvent rancie; qui, sentant l'odeur d'une baleine à plusieurs verstes, y courent comme à un festin de luxe; les Aléoutes ont de la répugnance pour la *lune;* et pourquoi? parce que ce poisson n'a pas de queue. Nous nous moquions d'eux; et peut-être eux se moquaient de nous de ce que nous préférons un animal difforme et sans queue à la majestueuse baleine avec sa queue fourchue. Il y avait parmi nos matelots quelques Tatares, qui ne mangeaient ordinairement que du biscuit lorsqu'on faisait avec du porc la soupe de l'équipage, et les autres les raillaient; les Tatares, à leur tour, auraient ri à leurs dépens, si un heureux hasard avait pu mettre un jeune poulain à leur disposition.

Le 22 novembre, nous passâmes le tropique du Cancer, et ce même jour nous cherchâmes l'île Dexter, et le 27 l'île de Saint-Barthélemi, qu'il faut ranger dans la même catégorie de découvertes que l'île Colunas, et ce fut avec le même succès. Pendant tout ce temps, nous n'eûmes pas les moindres indices du voisinage de la terre; la mer était très-déserte; nous vîmes seulement, de temps en temps, quelques paille-

en-queue et de gros petrels qui, comme on sait, s'écartent à de grandes distances de terre.

Le 29 novembre, nous atteignîmes le groupe de corail Brown (*Brown's Range*, découvert en 1794 par le navigateur anglais Buttler), dont je voulais vérifier la longitude. Ce jour et le jour suivant, nous rangeâmes, à une très-petite distance, les côtes nord et ouest de ce groupe, composé de trente îlots liés l'un à l'autre par un récif de corail. Le groupe est d'une forme ronde, de 75 milles de tour, et son intérieur est occupé par une lagune. Les îlots sont couverts d'une épaisse verdure, dans laquelle on ne voit, cependant, ni cocotiers ni l'arbre à pain; ils sont, par conséquent, inhabités. Nous aurons dans la suite beaucoup d'occasions de parler d'îles de cette espèce, l'une des plus grandes merveilles de la nature, qui remplissent l'âme de celui qui les voit pour la première fois d'un inexplicable sentiment de vénération et d'admiration pour la toute-puissance du créateur de l'univers.

Poursuivant de là notre route vers le sud, nous aperçûmes enfin, le 4 décembre au matin, l'île d'Ualan à l'ouest, à la distance d'environ quarante-cinq milles; mais ce ne fut que le soir que nous pûmes nous en approcher à huit ou dix

milles; les hauteurs de l'île, malgré son peu d'étendue, interrompirent la régularité du vent alisé: il n'y eut pendant tout le jour qu'un faible vent, qui, la nuit, tourna tout autour du compas, accompagné d'une pluie continuelle et du grondement lointain du tonnerre. Le lendemain, nous nous trouvâmes en calme, à la distance de trois ou quatre milles de la côte septentrionale de l'île. On voyait quelques maisons sur le rivage et de la fumée dans plusieurs endroits; mais, à notre grande surprise, pas une pirogue ne se montra de toute la matinée; enfin, vers midi, nous en aperçûmes une, venant du côté oriental de l'île. Elle était montée par quatre hommes, dont deux, d'un âge avancé, étaient assis dans le milieu sur une espèce de plate-forme, et ne ramaient pas. Ils abordèrent la corvette sans s'arrêter, en prononçant sans cesse d'une voix traînante *ouai....!* et à la première invitation, l'un des vieillards, et tous les autres ensuite, montèrent à bord sans hésiter. Ils se mirent à faire de longs discours, où nous ne comprîmes autre chose, sinon qu'ils nous engageaient à descendre à terre, où l'on pouvait coucher, où nous trouverions beaucoup de cocos et de femmes, ce qu'ils désignaient d'une manière non équivoque. Nos hôtes s'assirent très-librement en cercle sur

le pont; ils causaient, riaient, en poussant souvent leur *ouai!* On pouvait juger, dès le premier instant, à leurs manières sans gêne, que notre bâtiment n'était pas le premier qu'ils visitaient. Ce qui excitait le plus leur étonnement, c'était la couleur de notre peau; ils la comparaient souvent à la leur, et indiquaient que leur corps était plus noir par l'effet du soleil. Ils seraient peut-être restés plus long-temps avec nous, si leur pirogue ne s'était détachée. Cet accident abrégea leur visite, et ils s'en retournèrent contents, en apparence, de leur nouvelle connaissance. Nous les vîmes rencontrer une autre pirogue qui venait à nous du même côté. Il n'y avait sur celle-là, outre deux rameurs, qu'un seul homme, déja vieux aussi, qui, arrivé le long de bord, se mit à parler avec chaleur, vite, beaucoup et d'une voix élevée, en répétant souvent le mot *urosse* (signifiant, comme nous l'apprîmes dans la suite, chef), et montrant l'île et la pirogue qui venait de nous quitter. Les courts intervalles de son pathétique discours étaient remplis par l'amusant *ouai!* Après avoir échangé une demi-douzaine de noix de cocos contre quelques boutons, il nous quitta sans cesser de parler et sans avoir égard à notre invitation de monter sur le bâtiment. Il

vint ensuite une troisième pirogue avec deux hommes qui, après avoir reçu des grains de verre et des boutons pour des cocos, ne tardèrent pas à s'en retourner.

Là se terminèrent nos premières relations avec les Ualanais, dont nous aurions été plus contents, s'ils ne nous avaient pas visités les mains vides. Une douzaine de cocos et quelques bouts de cannes à sucre, furent tout ce que nous reçûmes des trois pirogues.

La nuit fut calme et pluvieuse. Le 6, au matin, nous vîmes que le courant nous avait drossés à douze milles de la côte, distance à laquelle le calme nous retint toute la journée, de sorte que nous n'attendions pas de visites; cependant, vers les quatre heures, trois pirogues nous arrivèrent. Sur l'une d'elles était un jeune homme que tous les autres montraient en disant : *urosse*. Les visiteurs montèrent à bord sans témoigner la moindre inquiétude, excepté le jeune urosse, appelé *Néna*, qui, ou s'appuyait sur moi, ou voulait que je fusse auprès de lui. Ils acceptèrent des cadeaux avec l'*ouai* ordinaire, sans manifester pourtant cette joie excessive qu'on remarque souvent chez les sauvages. A la suite de Néna était un jeune homme, Oa, remarquable par une intelligence

peu commune; il voulut, dès le premier moment, se conformer à nos habitudes, ne s'asseoir autrement que sur une chaise, ne cracher autre part que dans un crachoir, et même, lui étant arrivé une fois de tousser sur le pont, il voulait pour cela courir en bas, etc. La gaîté franche, sans avoir néanmoins rien de bruyant, de ces hommes, était extrêmement attrayante; la confiance avec laquelle ils se mêlaient parmi nous, attestait la pureté de leurs intentions; la nouveauté des objets attirait naturellement leur attention; ils montraient un bon sens extraordinaire pour des sauvages; ils cherchaient à connaître l'usage de chaque chose; le forte-piano les frappa, et Oa approcha de suite une chaise et se mit à accompagner celui qui jouait; il souleva ensuite le couvercle pour tâcher de connaître comment l'instrument était fait; la forge, où l'on travaillait en ce moment, fit pousser quelques longs *ouai!* Oa comprit d'abord qu'on fabriquait un couteau, et demanda s'il n'était pas pour lui. Ils se conduisirent tous avec une bienséance étonnante; il n'y eut ni obsession, ni importunité, ni, pour cette fois, la moindre trace de vol, vice commun à presque toutes les races de la mer du Sud. En un mot, ils se distinguèrent

très-avantageusement de tous les autres peuples de cette partie du monde, qui nous sont connus par description, même des Radakois. Néna se faisait remarquer parmi les autres par plus de décence et par une certaine noblesse dans ses manières, mais aussi par une singulière poltronnerie. Il ne marchait pas autrement sur le navire qu'en se tenant à moi ; je n'eus pas peu de peine à le conduire devant la forge; le son inattendu de la sonnette le fit trembler, cependant il s'en amusa ensuite. Il désira connaître ce que c'était qu'une longue-vue, et je voulus, après l'avoir mise à son point, lui faire voir sa demeure; mais le seul apprêt lui fit peur, il eut peine à se résoudre à y regarder, et me pria de la mettre promptement de côté. Il paraît qu'il prenait la longue-vue pour un fusil, ou pour quelque chose de semblable.

Quoique nos nouveaux amis fussent aussi mal approvisionnés que les premiers, ils firent sur nous, malgré cela, l'impression la plus agréable et la plus avantageuse.

Dans la nuit, le courant nous éloigna encore plus de la côte qu'auparavant. Le lendemain, 7, de petits vents soufflèrent de divers points, et nous en profitâmes pour approcher d'assez près le côté occidental de l'île, où se trouve le port de la Co-

quille, dans lequel j'avais l'intention de m'arrêter. Dans l'après-midi, nos amis vinrent nous visiter les uns après les autres, et six ou sept pirogues se rassemblèrent à la fin autour de nous. Remarquant que nous gouvernions vers la partie occidentale de l'île, ils faisaient des signes vers l'est, et en répétant *lella, lella*, ils s'efforçaient de nous engager à aller de ce côté, et semblaient nous prendre pour des malavisés de ce que nous ne les écoutions pas. Nous avions pu nous apercevoir, tout d'abord, que nos amis étaient de mauvais marins; leurs pirogues, assez mal construites, sont encore plus mal menées. Ce jour-là, elles s'entortillèrent le long de notre bord, et l'une d'elles fut entièrement brisée. Cet accident, au reste, n'interrompit pas un instant la gaîté générale; nous mîmes en panne, nous hissâmes à bord la pirogue brisée, et l'on se mit à la réparer; ceux à qui elle appartenait se prêtèrent à l'instant, et en apparence avec plaisir, à l'idée de coucher à bord; l'un d'eux était l'urosse Kacé, la première de nos connaissances, l'autre, le jeune urosse Cia, particulièrement distingué par l'agrément de son extérieur. Coucher à bord, peut-être pour la rareté du fait, était du goût de plusieurs, et mon ami Néna déclara qu'il voulait rester près de moi;

ensemble avec Oa, mais qu'il fallait que je fisse hisser sa pirogue à bord; cela n'était pas possible, et Néna consentit de suite à la renvoyer. Sachant que Néna restait, aucun ne voulait nous quitter, et nous eûmes assez de peine, en répétant *motul* (dormir), *lella*, *oak* (pirogue), etc., à nous débarrasser de la troupe.

Nos visiteurs de ce jour confirmèrent encore davantage la bonne opinion que nous avions d'eux. La tranquillité et la confiance avec laquelle dix hommes consentirent à renvoyer leurs pirogues pour rester à coucher sur un navire à la voile, trouverait à peine d'exemple. Ils se conduisirent très-bien; Néna et Oa s'établirent dans une chambre, et les autres sur le pont. J'amusai les miens avec les estampes de l'Atlas de Krusenstern; ils reconnurent beaucoup de choses, et les nommèrent par leur nom. Les Noukahivois tatoués attirèrent particulièrement leur attention. Le Moraï fut le sujet d'un long *ouai....!* et ils s'écrièrent, en montrant les idoles: *lella*, *eol*. Ils commencèrent de bonne heure à sommeiller; cependant, au bruit des assiettes qu'on préparait pour notre souper, ils en soupçonnèrent le motif, et, oubliant le sommeil, ils se joignirent à nous. Notre cuisine, à ce qu'il parut, était moins de

leur goût que la leur ne le fut du nôtre : mon ami Néna, grand gourmand, prévoyant, peut-être, qu'il resterait à coucher à bord, avait apporté avec lui une bouillie faite de noix de coco pilée, de suc de canne à sucre, et d'un autre ingrédient encore que nous ne pûmes deviner. Nous trouvâmes tous ce mets fort agréable.

Le 8 décembre, le vent se fixa au N.-E., et nous pûmes enfin gagner le côté occidental de l'île. Prévoyant des embarras de manœuvre, je proposai à nos hôtes de se retirer chez eux, mais tous préférèrent de nous accompagner à *Ualan*, mot qu'ils répétaient sans cesse en montrant la pointe N.-O. de l'île, que nous avions en vue. Apercevant, vers midi, une ouverture dans les récifs, j'envoyai le lieutenant Zavalichine pour la reconnaître, et convaincu que c'était là précisément le port que nous cherchions, je me dirigeai sur ce point à toutes voiles. Le vent soufflant directement du port, nous obligea de mouiller à son entrée même, sur un fond de trente-cinq brasses, ayant de chaque côté des récifs de corail à distance de soixante-dix brasses. Nous travaillâmes aussitôt à nous haler de l'avant; mais n'ayant pu parvenir à passer le goulet avant la nuit, je me décidai à rester là à l'ancre, ne

prévoyant pas en cela de grand danger, parce que ce n'était que du côté de terre qu'on pouvait attendre un gros vent.

Nos hôtes ne pouvant que nous être à charge au milieu de nos embarras, je réussis à leur faire prendre la résolution d'aller coucher à terre. Nous fîmes ici quelques nouvelles connaissances. Les plus remarquables furent : l'urosse Sipé, homme de grande importance, à en juger par le bruit avec lequel on nous annonça son arrivée, et deux autres vieux urosses, Kaki et Eoa, du village voisin Lual, les plus aimables de tous ceux que nous avions connus jusque-là. Ils nous apportèrent des fruits à pain nouvellement cuits, en si grande quantité, qu'il y en eut pour tout l'équipage, et divers autres fruits en proportion. Nous fûmes ensemble, dès le premier moment, comme d'anciens amis ; les embrassades et les badinages se succédaient sans interruption.

Désirant être avec tous, autant que possible, sur un pied de bonne amitié, je permis, au commencement, d'admettre sans distinction tout le monde sur le navire. Il arriva de là qu'on ne pouvait presque plus se remuer sur les gaillards. Cette foule, non-seulement nous gênait dans nos travaux, mais elle donna même lieu à la fâcheuse

découverte que tous les insulaires n'étaient pas aussi honnêtes que leurs chefs; le soir, un thermomètre dans son étui disparut de dessus le gaillard, et le lendemain, on ne retrouva plus trois chevillots de fer. Je résolus d'employer tous les moyens pour faire restituer les objets perdus, et pour prévenir le retour de semblables cas, dont le reproche, au reste, devait peut-être tomber sur nous plutôt que sur eux. Il eût fallu qu'ils fussent plus que des hommes pour ne pas succomber à la tentation de s'approprier un ou deux des nombreux objets de valeur qu'on semblait avoir dispersés autour d'eux, comme exprès pour les tenter.

Lorsque la nuit fut venue, notre position était capable de réveiller les idées les plus sombres: une profonde obscurité était encore redoublée par d'épais nuages, d'où s'échappait, par intervalles, une forte pluie. Les mugissements de la mer, qui déployait des deux côtés avec violence contre les roches, retentissaient d'heure en heure avec plus de force; les brisants, qui reluisaient de temps en temps à travers l'obscurité, semblaient être plus près qu'ils ne l'étaient réellement. Tout cet ensemble produisait une impression qui était loin d'être agréable, et qui,

en dépit de toutes les réflexions, renouvelait sans cesse l'idée d'un danger imminent. Et ce danger, en effet, n'était pas loin de nous atteindre. A minuit, un terrible grain de l'est qui tomba sur nous, au milieu d'une pluie d'averse, nous fit chasser sur notre grosse ancre et sur nos ancres de touée, et nous entraîna obliquement, après nous avoir fait présenter le travers au vent. Heureusement le navire tourna le cap du côté où les récifs ne s'étendaient pas loin en mer; s'il se fût tourné de l'autre côté, nous serions tombés à l'instant sur les roches; la corvette put ainsi porter droit au large, et nous en fûmes quittes pour la perte de nos deux ancres de touée, dont il fallut couper les grelins.

Le 9 décembre, au point du jour, nous nous trouvâmes à environ un mille de l'entrée du port, dans lequel, à l'aide de petits vents variables, nous entrâmes enfin heureusement vers les onze heures.

Sipé et Néna vinrent à notre rencontre, accompagnés d'une multitude de pirogues chargées de fruits. Cette fois, il ne fut permis qu'aux chefs de monter sur le navire, afin d'épargner aux autres la tentation de voler. Plusieurs de ceux qui s'étaient amusés les premiers jours à notre

bord, portaient tristement leurs regards du bas de leurs pirogues sur la corvette, en comparant leur séparation actuelle au bon accueil qui leur avait été fait chez nous. A peine je paraissais, que tous se mettaient à crier: *urosse! oaka !* Je les plaignais moi-même, mais je croyais nécessaire de faire voir à tous que je prenais cette affaire au sérieux. Je tâchai de mettre au fait mes deux principaux hôtes, Sipé et Néna, du vol commis chez nous, et de leur faire comprendre que j'avais résolu de persister à ce que les objets volés fussent restitués, et qu'aucun d'eux ne recevrait rien de moi, jusqu'à ce qu'ils les eussent retrouvés. Ils comprirent tout cela, prirent l'affaire à cœur, et après avoir adressé quelques paroles à leur monde dans les pirogues, ils partirent avec toute leur suite.

Le lendemain, 10, nous nous halâmes plus avant dans l'intérieur du port, tout près de l'îlot Matanial, sur lequel le capitaine Duperrey avait son observatoire, et où j'avais aussi le projet d'établir le mien. Je passai toute la journée sur cet îlot, occupé à faire des observations, au milieu d'une foule d'insulaires. J'avais fait tracer sur le sable, autour de la tente, une ligne qu'aucun d'eux n'entreprit de dépasser. Ils suivaient attentive-

ment chacun de mes mouvements, en poussant par intervalles leur *ouai....!* Ils parlaient beaucoup et riaient encore davantage. Ils me dérangèrent souvent de mon travail. A la vue de ces visages portant à la fois l'empreinte de la bonté, du calme, de la gaîté, aussi éloignés de la timidité que de l'arrogance, il était impossible de ne pas s'occuper d'eux. En apercevant la boussole, ils s'écrièrent tout d'une voix : *le sacre comment*, et se mirent ensuite à parler de l'oaka (navire) qui était venu ici, il y avait très-long-temps, et qui s'était arrêté à Lella. En entendant les coups de fusil de nos chasseurs, ils s'écrièrent de nouveau : *le sacre comment*. Sipé avait déja employé plusieurs fois cette exclamation, en voyant des objets qui l'étonnaient. Tout cela nous convainquit qu'ils avaient retenu ces mots du temps de *la Coquille*. Mais n'est-il pas étrange que de mille mots français qu'ils eurent occasion d'entendre, ils n'aient conservé dans leur mémoire que ce seul non-sens (1)? Nous essayâmes plusieurs fois de savoir s'ils ne se rappelaient pas les noms de *Duperrey*, de *la Coquille*, et d'autres qu'ils du-

(1) Quelques-uns de nos messieurs crurent entendre *sivoulpé* (s'il vous plaît); moi, je ne l'entendis pas.

rent entendre plus souvent; mais ce fut toujours en vain. Ils répétaient ces mots d'après nous, et très-distinctement, sans paraître du tout comprendre leur signification.

Convaincu de la bonhomie et du caractère pacifique des Ualanais, je résolus d'exécuter le projet que j'avais de faire ici des expériences sur le pendule, et dans ce but j'établis, le 11, un camp sur l'îlot de Matanial. Afin de nous mettre à l'abri des petites tracasseries, nous entourâmes notre camp, du côté de la mer, d'une barricade en pierres, et du côté du rivage, en filets d'abordage. Les habitants, loin d'y apporter aucun obstacle, s'empressèrent, au contraire, de nous aider dans ces travaux.

L'un de nos plus constants visiteurs à terre, était notre bon voisin Kaki, qui régulièrement tous les matins nous apportait des fruits à pain tout cuits, et sans paraître en attendre de récompense. Il amena un jour avec lui son fils, enfant de quatre ans, qui, assis à califourchon sur son dos, avait certainement plus peur de moi que n'en aurait chez nous un enfant de son âge, d'un ramoneur ou d'un nègre. Lorsque je m'approchais de lui, il tremblait de tous ses membres et jetait de hauts cris. Ce n'est ni la

couleur noire ni la couleur blanche qui sont étranges ou effrayantes, mais celle qui est opposée à la nôtre. Cela me rappela un écrit satirique, dans lequel un certain roi nègre dit, en parlant de l'envoyé d'une puissance européenne : « Il est « vrai qu'il ressemble à un homme, mais il est « blanc comme le diable. » Nous faisons peur des ramoneurs aux petits enfants ; les enfants éthiopiens s'effraieraient des meuniers ou des perruquiers, s'il y en avait chez eux. La couleur du corps du voyageur anglais Denham répugnait à tel point aux femmes d'une certaine ville de l'intérieur de l'Afrique, qu'un seul coup d'œil jeté sur lui produisit en elles les symptômes du mal de mer.

Nous pouvions croire, à notre tour, que les dames ualanaises nous fuyaient, dans la crainte d'éprouver de pareils symptômes. Nous étions étonnés de leur absence totale. Non-seulement elles ne se montraient point à nous, mais même dans les villages voisins nous n'en rencontrions nulle part; de sorte qu'on aurait pu penser qu'elles avaient été toutes renvoyées dans l'intérieur de l'île, quoique cela ne s'accordât guère avec la confiance que nous témoignaient les habitants, ni avec certains gestes mimiques de nos premiers visiteurs.

Nous n'entendions plus parler de Sipé ni de Néna, depuis le jour de l'explication sérieuse que nous avions eue relativement aux vols. Nous conjecturions qu'ils avaient résolu de ne reparaître qu'après les avoir découverts, et nous ne nous trompions pas. Le 12, au matin, parut enfin mon ami Néna, annonçant avec joie que les urosses Sipé et Sighira le suivaient, et apportaient avec eux *massa* (le fer) : il éleva en même temps trois de ses doigts, signe auquel nous reconnûmes nos trois chevillots. En effet, au bout de quelques instants, ces derniers arrivèrent avec les chevillots enveloppés dans des feuilles de bananier. Ils racontèrent alors comment et où ils les avaient trouvés, s'étendant en longs récits, auxquels naturellement je ne compris rien ; mais leur joie n'était pas équivoque. Sipé m'embrassa plusieurs fois. La chaleur des compliments ne lui fit cependant pas oublier *tella* (hache); je me souvenais aussi bien que lui de ma promesse ; les cadeaux étaient prêts. Ayant fait asseoir les chefs, selon leur rang, dans ma tente, j'ordonnai d'apporter avec solennité les trésors qui leur étaient destinés : à chacun une hache, une chemise avec une agrafe, et un petit miroir, afin qu'ils pussent avoir plus tôt le plaisir d'admirer leur superbe

toilette. Ils étaient en extase; Sipé, dans son transport, ôta son collier d'herbe sèche, et le passa autour de mon cou; mais il en râpait si fortement l'épiderme enflammé par le soleil, que je ne pus le supporter un instant. Quelque temps après, ils témoignèrent le désir d'aller à bord de la corvette pour montrer à Sighira, qui n'avait pas encore été chez nous, l'urosse Nicolaï (le portrait de l'Empereur). A leur retour, ils nous trouvèrent à dîner, et ne refusèrent pas d'y prendre part. Pendant qu'on était à table, il prit envie à Sipé de changer de nom avec M. Ratmanoff, premier exemple de cette coutume générale dans la mer du Sud. Les autres voulurent de suite en faire autant, et j'eus pour mon lot le nom de mon ami Néna. Il sortit de la tente, et annonça à la foule qu'il était désormais l'*urosse Litské*, et que *Néna* était assis dans la tente. La foule témoigna sa satisfaction par un long *ouai!*

Nous fûmes, depuis lors, en relation continuelle et la plus amicale avec les habitants; et comme nous ne renvoyions personne les mains vides, nous avions chaque jour la visite des chefs de Lella. Je nommerai les principaux, dans le but surtout de donner une idée de leurs noms : Kanka,

le père de Néna, vieillard aimable, et dans lequel nous reconnûmes le chef dont parle M. Lesson (1); Sigouarka, Séoa, Séza. Néna ou Litské, comme on l'appelait, venait souvent, et prenait sur lui d'être le *cicerone* des autres, expliquant souvent ce qu'il ne comprenait pas lui-même. Les visiteurs nous approvisionnaient en abondance de fruits à pain, de cannes à sucre, et, en moindre quantité, de cocos et de bananes.

Le 14 décembre, nous eûmes les deux premières visites de dames. Mme Kaki, accompagnée de presque toutes les femmes de Lual, qui, après avoir folâtré chez nous pendant plus d'une heure, et avoir reçu d'amples cadeaux, s'en retournèrent lentement chez elles en traversant à pied les lagunes. On entendit long-temps encore leurs rires et leur babil.

L'autre visite, de trois ou quatre jeunes et jolies filles, venues de quartiers plus éloignés, avait un but beaucoup moins pur. Les parents ou les maîtres qui les accompagnaient, expli-

---

(1) « Un vieillard plein de vigueur, très-jovial, dont les traits « sereins et calmes respiraient une douce autorité. Sa chevelure « et sa longue barbe blanche, ondoyant sur sa poitrine, lui don- « naient une physionomie vénérable. »

quaient le motif de leur arrivée par des signes qui ne pouvaient laisser la moindre trace de doute. Nous ne fîmes point l'essai de connaître si c'était là réellement leur intention, ou bien seulement une ruse pour tirer de nous quelques présents; mais, s'il n'y eut point chez nous de méprise, la physionomie des jeunes filles exprimait le déplaisir du mauvais succès de leur tentative. Il faut ajouter, cependant, à leur honneur, qu'elles se conduisirent pendant tout le temps avec beaucoup de décence.

Profitant du premier moment de loisir, j'allai, le 16, sur la baïdarke, au village de *Lual*. Pour y arriver, il fallait traverser une lisière de mangliers et autres arbustes, qui entourent le rivage à une distance de plus de cent toises. Il est étrange et intéressant de passer dans une embarcation au travers d'un épais bosquet d'arbres, formant par mille voûtes une arcade qui s'élève hors de l'eau en une multitude innombrable de branches, dont l'entrelacement présente un mur impénétrable (1). Le village de Lual est situé sur un rivage très-escarpé, dans un bois touffu d'arbres à

(1) *Voyez* les planches 19 et 21.

pain, de bananiers et de baquois. Les maisons, ou, pour mieux dire, les huttes qui le composent, sont dispersées çà et là sans ordre et sans aucune régularité. Nous les trouvâmes entièrement désertes. Pas une ame ne vint à notre rencontre; et sans deux ou trois individus du commun, que nous connaissions déja, et qui, négligemment étendus sur des nattes sous une grande tente, nous invitèrent à nous asseoir, nous eussions pu croire que le village était tout-à-fait abandonné. Nous ne savions comment expliquer cette circonstance. La confiance et le bon accueil des habitants, notre conduite affable envers eux, et les cadeaux dont nous les comblions, ne permettaient pas de supposer que ce fût par jalousie ou par crainte qu'ils nous cachaient leurs familles. Il n'était pas vraisemblable non plus, s'ils ne s'étaient absentés que momentanément pour aller dans quelque autre endroit, qu'ils eussent tout emporté avec eux.

Notre promenade ne fut pas longue, parce que à deux pas du village commençaient des ravins et des touffes de broussailles impraticables. Nous nous disposions à nous en retourner, lorsque Sighira parut; il nous cherchait. Son arrivée ranima la scène; on apporta de suite des fruits,

et l'on se mit à les préparer. Nous vîmes là, pour la première fois, les apprêts du *séka*. Sighira commença par détacher tous les rameaux avec leurs feuilles, dont il fit hommage à la divinité en les plaçant, d'un air mystérieux et solennel (1), dans un coin disposé exprès à cet effet.

Sighira nous accompagna jusqu'à notre camp, avec une petite provision de fruits, en promettant d'en apporter davantage le lendemain.

La première nouvelle que j'eus le lendemain matin, fut qu'on avait volé pendant la nuit la petite ancre d'une de nos embarcations. Je ne pouvais fermer les yeux sur ce premier vol commis effrontément; aussi, lorsque Sighira vint avec ce qu'il avait promis, je lui dis que nous ne voulions plus avoir affaire avec aucun d'eux, jusqu'à ce que l'ancre fût retrouvée. Laissant sa pirogue avec les fruits, il partit sans délai pour Lual, dans le but d'y faire des recherches; cependant au bout d'une heure, sans se présenter lui-même, il envoya chercher sa pirogue. Cela nous fit soupçonner qu'il n'était pas entièrement étranger au vol. Ne voulant pourtant pas commencer la

(1) Il sera parlé ailleurs plus en détail de la préparation du *séka*; c'est pourquoi je ne m'étends pas ici à ce sujet.

brouille, je ne fis pas retenir sa pirogue. Le soir, les urosses Néna et Séza vinrent nous voir, le premier avec quelques présents de la part de Kanka. Je me plaignis à eux du vol; je ne leur donnai point la hache que chacun d'eux demandait avec instance; mais je la leur promis, s'ils parvenaient à retrouver l'ancre.

Séza revint dans la matinée, sans apporter aucune nouvelle du vol, et, par conséquent, je ne lui donnai point de hache; un miroir dans un cadre doré parut parfaitement le consoler; il s'amusait à lancer les rayons du soleil dans les yeux de ses vassaux; il les fit ensuite danser; il était, en un mot, plus gai qu'il ne l'avait jamais été; tout cela n'était qu'une ruse pour détourner notre attention. Tandis que nous étions occupés à nos observations astronomiques, nous fûmes tout à coup alarmés par le cri: *au secours!* En un instant, tout fut sous les armes. J'ordonnai de suite d'arrêter Séza; mais il était déja en pleine retraite avec tous ses compagnons par le gué du côté du nord, ce qui indiquait qu'il était la cause de l'alerte. Je craignais qu'on n'en fût déja venu aux mains; mais je fus tranquillisé en apprenant que tout se réduisait au vol d'une hache. Notre charpentier, pour nous épargner le bruit qui

aurait pu déranger nos observations, était allé travailler hors du camp. Un des sauvages, qu'on avait vu, un instant avant, chuchoter avec Séza, se glissa en tapinois derrière lui, le renversa d'un coup sur la tête, et, s'emparant de sa hache, s'enfuit à travers le gué dans le bois. Plus accoutumé que nous à ce passage, le voleur nous échappa; il ne nous restait donc plus qu'à saisir une demi-douzaine de pirogues qui étaient près de nous, dont deux appartenaient à Séza, et les autres à nos amis de Lual. Nous dépêchâmes l'un d'eux, Léghiak, en parlementaire près de Séza, pour l'inviter à venir à nous; mais ce fut en vain, et toute sa troupe disparut derrière le cap du côté du nord. Nous prîmes des mesures, en cas que nos pacifiques hôtes songeassent à provoquer des hostilités. Je fis doubler la garde sur le rivage, et placer un petit canon dans une position convenable. Les pirogues furent amenées à terre, et j'ordonnai, en présence de nos prisonniers, de faire tous les préparatifs nécessaires pour les brûler. Je les relâchai ensuite, en déclarant que si le vol n'était pas restitué, toutes ces pirogues et beaucoup d'autres seraient brûlées sans rémission.

Dans la soirée, Kaki vint nous voir en re-

venant de Lella, avec sa femme et ses enfants, et accompagné de notre parlementaire, le vieillard Léghiak. Il avait déja tout appris de lui; il savait que nous avions saisi les pirogues, retenu des prisonniers, et que notre ferme intention était de ravoir les objets volés, quoi qu'il pût en coûter; et malgré cela, avec une magnanimité et une confiance qui ne sont pas ordinaires chez les sauvages, il vint droit à nous, sans égards aux cris et aux gémissements de ses enfants, qui faisaient tous leurs efforts pour l'en détourner, et qui s'arrachaient les cheveux de désespoir. On pense bien que ce noble trait ne resta pas sans récompense de notre part; lui et toute sa famille furent comblés de présents. Kaki blâma fort la conduite de Séza, par l'ordre de qui avaient été volées l'ancre et la hache, qui se trouvaient maintenant dans le village de Tépat, appartenant à ce chef.

Sur ces entrefaites, la femme de Kaki, qui, jusque-là, était restée dans la pirogue, témoigna le désir de voir mon établissement, et elle y fut naturellement reçue avec les honneurs convenables. Une infinité de choses nouvelles pour elle lui arrachaient sans cesse les exclamations, tantôt de *ouai!* et tantôt de *le sacre comment!*

Le vieillard était transporté de joie en voyant les égards que nous avions pour sa femme et pour son petit enfant. Certes, jamais maître de maison et son hôte ne furent plus satisfaits l'un de l'autre que dans cette occasion.

Après avoir renvoyé sa famille, Kaki, à mon grand plaisir, resta pour passer la nuit près de moi; car sa société, malgré le peu de moyens que nous avions de nous entendre, était toujours très-intéressante pour moi. Le matin, il se plaignit seulement d'avoir été souvent effrayé par le cri des sentinelles.

Je songeais aux moyens par lesquels je pourrais, sans en venir aux extrémités, maintenir ma résolution de faire restituer les objets volés. Le plus sûr était, sans doute, de retenir quelqu'un des principaux urosses, et dans la soirée du 19, l'occasion s'en présenta : l'urosse Séoa vint nous voir. A son approche, Kaki, qui se trouvait alors près de moi avec toute sa famille, conduisit sa femme et ses filles en dehors de l'entourage de notre camp, et s'assit lui-même par terre devant la tente. C'est une marque de respect. Je reçus froidement Séoa, et n'acceptai point ses présents; je tâchai, à l'aide de Kaki, de lui en expliquer la cause, et je lui déclarai enfin qu'il devait rester

et de propriété; il serait donc injuste et cruel de le punir à notre manière pour ce que nous considérons comme un crime. Mais, d'un autre côté, la faiblesse au commencement les encourage nécessairement, comme les enfants gâtés, à de nouvelles hardiesses, qu'on ne peut souvent réprimer que par l'effusion du sang. Je m'efforçais d'autant plus d'éviter cette extrémité, que, dans notre querelle même, les insulaires s'étaient montrés le meilleur des peuples. Malgré nos mesures hostiles contre l'auteur de la mésintelligence, et la menace d'en prendre encore de plus sévères, nos voisins, qui n'avaient pas pris part au vol, continuaient à nous entourer avec leurs visages riants, et le respectable Kaki avec un calme philosophique qui aurait même fait honneur à tout autre homme qu'un sauvage. Plusieurs plaisantaient sur la courte durée de leur captivité, et l'un d'eux s'attacha tellement à un matelot qui, l'arrêtant dans sa fuite au milieu du gué, et le saisissant par la ceinture, l'avait entraîné d'une main vigoureuse jusqu'à la chaloupe, que chaque fois qu'il venait le voir, il lui apportait un cadeau de fruit à pain.

La mesure que j'avais prise ne resta pas sans succès. Le lendemain du jour de la destruction

de la pirogue, Kaki qui, à son ordinaire, était venu me voir dans ma tente, fut appelé chez lui de la part de Sipé, et, au bout d'une demi-heure, revint, accompagné de toute sa famille, apportant en triomphe notre ancre, que le chef prétendait avoir trouvée, avec promesse de rendre incessamment la hache. Satisfait de ce résultat, j'ordonnai de relâcher toutes les pirogues, et de déclarer que la paix et la bonne amitié étaient rétablies, sur quoi les insulaires qui étaient près de nous, témoignèrent généralement leur joie par de longs *ouai!*

MM. les naturalistes, qui, pendant ces derniers jours, avaient suspendu leurs courses à cause de notre querelle avec les habitants, profitèrent de cette circonstance pour visiter Lella, résidence commune des principaux chefs, qui les accueillirent de la manière la plus amicale, en les chargeant de me dire qu'ils m'attendaient avec impatience. Je ne pouvais songer à faire cette excursion qu'après avoir terminé tous mes travaux à terre. Ils se prolongèrent jusqu'au 25 décembre, jour auquel je retournai à bord de la corvette, et le voyage à Lella fut fixé au lendemain.

Notre partie se composait, outre moi, de

MM. Martens, Postels, Ratmanoff, Krusenstern, trois matelots et un Aléoute avec la baïdarke. Deux routes pouvaient nous mener à Lella : l'une, à travers l'île, par une vallée entre les mornes Buache et Crozer, qui est l'endroit le plus bas et le seul par lequel on puisse passer d'un côté de l'île à l'autre; l'autre route le long du rivage, autour de la pointe septentrionale. Voulant profiter de cette occasion pour reconnaître cette partie de l'île, je choisis ce dernier chemin, avec le projet de revenir par l'autre. Outre Kaki, qui nous suivait dans sa pirogue chargée de nos bagages, nous étions accompagnés d'une troupe de nos connaissances, qui se disputaient le plaisir de porter nos instruments et nos armes. Entre eux tous se distinguait surtout le vieillard Léghiak, qui, par son zèle empressé et sa gaîté continuelle, se faisait aimer de tous. Dans cette promenade, il fut toujours à mes côtés, portant, tantôt mon fusil, tantôt mes instruments, qui ne pouvaient être confiés à de meilleures mains.

La première partie du chemin fut la plus désagréable. Il nous fallut marcher dans l'eau jusqu'aux genoux, le long d'une lisière de mangliers et de sonneratias, qui s'étend vers le nord, à un mille et demi du port. Au reste, ces promenades dans

l'eau n'ont pas ici, par 23° de chaleur, le même inconvénient qu'elles auraient dans nos climats, et nous finîmes par nous y accoutumer tellement, que, rencontrant une mare, pas un de nous n'eût fait dix pas de plus pour l'éviter. Le chemin court ensuite le long du rivage, parsemé de sable et de fragments de corail, jusqu'à la baie où est située l'île de Lella. Partout les habitants venaient amicalement à nous, en nous offrant des noix de cocos pour nous rafraîchir.

Sur la rive de la baie, où nous arrivâmes à l'entrée de la nuit, nous attendait la pirogue de l'urosse Sipé, qui avait été prévenu de notre arrivée, sur laquelle nous passâmes tous sur l'île de Lella. Tout le rivage, là où nous devions aborder, était couvert de monde sorti pour nous voir; c'étaient pour la plupart des femmes et des enfants. Les femmes nous faisaient des signes de leur distribuer des ornements; mais il n'y avait ni bruit, ni importunité. Mon ami Néna vint au devant de nous dans l'eau jusqu'à la ceinture, nous dit que Sipé nous attendait, et nous conduisit près de lui. Sipé était assis dans la maison à manger, et nous invita, comme à l'ordinaire, en nous indiquant les places où nous devions nous asseoir.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

A l'instant même se présenta un envoyé de la part de l'urosse Togoja, le principal de toute l'île, avec des compliments et quelques noix de cocos. Ce fut par là seulement que nous apprîmes l'existence de cet important personnage, dont aucune de nos anciennes connaissances ne nous avait parlé. Je répondis qu'à cette heure avancée je n'osais aller le déranger, mais que le lendemain j'irais le remercier en personne.

La fatigue nous faisait penser avant tout à nous reposer. Sipé, qui s'en aperçut, s'empressa, en hôte prévenant, de nous montrer le logement qu'il nous avait destiné; c'était une maison à part, dans une petite cour très-propre, que nous nous empressâmes d'occuper. La baïdarke, placée en travers de la porte, servait de barrière contre les intrus. Un rôti de notre propre chasse, une soupe de conserve à l'anglaise, les fruits du pays et un verre de vin, ranimèrent nos forces, et nous nous livrâmes très-tranquillement au sommeil, malgré le peu de délicatesse de notre couche et l'épouvantable cri des rats pendant toute la nuit.

Une des premières rencontres que nous fîmes à Lella, fut celle d'une énorme truie, laissée ici

par la corvette *la Coquille*, et que nous ne revîmes plus depuis. Ils l'avaient probablement éloignée, pour nous mettre à l'abri de la tentation. En effet, voyant que nous ne faisions que leur demander des vivres, et que nous n'en avions jamais assez, ils purent aisément appréhender que nous n'étendissions nos prétentions jusque sur la truie. Cet animal était en la possession de Sipé, avait son étable dans la cour même de la maison que nous habitions, et vivait très à son aise. On le nourrissait avec des bananes, ce qui l'avait extraordinairement engraissé. Il paraît que *cocho*, comme on l'appelait ici, n'avait pas rempli les espérances qu'on en avait conçues, car, elle exceptée, nous ne vîmes dans toute l'île aucun autre individu de sa race. Heureusement il nous restait encore à bord une femelle qu'on croyait pleine, et que, pour cette raison, je résolus de laisser ici.

Nous nous levâmes au point du jour. La première chose qui attira notre attention fut une cérémonie qui eut lieu dans la maison à manger de Sipé, et qui, sans doute, avait rapport à leurs idées religieuses. J'en parlerai plus bas en détail, lorsque je reviendrai sur ce sujet.

Pendant qu'on préparait la baïdarke sur laquelle

je me proposais de reconnaître l'intérieur du port, j'allai, accompagné de Sipé, faire une visite au principal urosse. Après avoir parcouru une ruelle très-boueuse, nous arrivâmes à sa maison, dont l'apparence ne la distingue en rien des autres. Il n'y avait encore personne dans la maison à manger. Peu de temps après, entra par la porte de côté un vieillard à cheveux gris, paraissant avoir environ soixante-dix ans, qui s'assit sans faire la moindre attention à nous. Au bout de quelques minutes, Sipé dit à voix basse: *urosse Togoja;* ce ne fut qu'alors que je devinai que le grand personnage était devant nous, et je me levai, en conséquence, pour le complimenter à notre manière. Le vieillard jeta sur moi un regard dépourvu de toute expression, et dit seulement: *ma?* (quoi?). Un matelot, que j'avais pris à ma suite, apporta les présents, consistant en une hache, en couteaux, ciseaux, vrilles, tarières, rabots, clous, et enfin en une chemise et un bonnet rouge. Tout cela fut étalé devant lui, et je lui mis le bonnet sur la tête. Il parcourait des yeux tous ces objets, et les montrant tour à tour, il ne faisait que répéter: *mea inghé?* (qu'est-ce que c'est que cela?). Pour lui expliquer l'usage de chacun de ces outils, je fis percer des

trous avec une vrille et une tarière dans une poutre qui se trouvait près de là, et faire avec la hache quelques entailles qui furent de suite polies avec le rabot, etc. Plusieurs des assistants comprirent très-bien tout cela, et manifestèrent leur étonnement par un long *ouai!*.. Le vieillard se contentait de répéter: *mea inghé?* Le bonnet semblait le gêner, mais il lui trouva bientôt une meilleure destination, en y fourrant tous les petits outils, et en enveloppant le tout dans la chemise. Remarquant un clou qui, pour l'essai, avait aussi été enfoncé dans la poutre, il voulut voir s'il pourrait l'arracher avec les doigts, et fut fort étonné de ce que le clou n'éprouvait pas même le moindre ébranlement. Ce fut la première chose qu'il sembla comprendre. S'absentant pour quelques instants, il reparut avec le présent de retour, consistant en nattes et quelques morceaux de leur tissu. J'aurais plus volontiers accepté, à leur place, quelques régimes de bananes et de cocos. On me fit signe que Mme Togoja m'attendait; je me retournai, et vis une vieille dame qui, de la rue, regardait par la porte de côté, en portant la main à son cou. Des ciseaux, une bague et un collier la satisfirent, et me valurent en retour un cadeau semblable au précédent.

Sur ces entrefaites commença la préparation du *séka*, qui ne différait ici des autres qu'en ce que, pendant tout le temps, un homme tenait en l'air la coupe du maître (la coque d'une noix de coco), qu'il ne présenta à ceux qui s'occupaient de la préparation que lorsque vint le moment d'exprimer le suc. Togoja, en attendant, se ranima, me fit asseoir à côté de lui sur la natte, et examina avec la plus grande attention et ma personne et tout ce que j'avais sur moi. La couleur de mon corps était ce qui l'étonnait le plus. Sa curiosité fut poussée plus loin que je ne pouvais la contenter. Il m'adressa une infinité de questions auxquelles, bien entendu, je ne pouvais répondre qu'en répétant ses propres mots, ce qui le faisait rire de tout son cœur. Tous ceux qui étaient présents lui témoignaient le plus grand respect, ne lui parlaient qu'à voix basse et sans le regarder en face.

Dans le cours de notre conversation, Togoja mentionna le *cocho* que nous avions à bord, et dont il avait entendu parler. Je fis entendre que je le lui céderais, s'il me donnait en retour une assez grande quantité de cocos, de fruits à pain, et d'autres fruits. Autant que nous pûmes comprendre, Togoja consentit à ces conditions.

De retour à notre logement, je m'embarquai sur la baïdarke pour aller visiter le côté méridional de la baie; mais nous n'étions pas à deux cents toises du rivage, que la baïdarke creva, et nous eûmes beaucoup de peine à la ramener à la côte. Ces embarcations en peaux, dans les climats brûlants où l'air et l'eau ont constamment une température au-dessus de 20° de Réaumur, sont très-peu solides, et n'offrent pas, par conséquent, le même avantage que là où elles ont été inventées.

En attendant qu'on fît à la baïdarke les réparations nécessaires, nous allâmes, accompagnés de Néna, et entourés comme à l'ordinaire d'une troupe d'habitants, parcourir l'île, qui n'a pas plus de deux milles de tour, et nous la traversâmes dans tous les sens. Tout le rivage, à l'exception de quelques endroits où les arbres et les rochers touchent à la mer, est entouré d'un mur en pierres, de cinq pieds de hauteur, pour mettre à l'abri des vagues les maisons et les plantations. Les terres appartenant aux divers urosses sont entourées de pareils murs. Ces derniers ont une hauteur de trois toises. Nous fûmes étonnés de l'énormité des pierres employées dans ces constructions : quelques-unes

avaient jusqu'à quatre pieds dans toutes les dimensions, et, par conséquent, ne contenaient pas moins de soixante pieds cubes de matière, et de cinquante quintaux en poids. Nous ne pûmes comprendre par quels moyens les habitants étaient parvenus à soulever de pareilles masses à une hauteur de cinq à six pieds. Plusieurs îlots inhabités, dispersés sur les hauts-fonds, sont aussi entourés de semblables murailles. Ce qu'il y a surtout de remarquable, ce sont les canaux qui coupent l'intérieur de l'île dans diverses directions. Ces canaux n'étaient sans doute, à l'origine, que de petites criques où croissent ordinairement les mangles; mais les habitants en ont relevé et renforcé les bords par des murs en pierres, et en ont fait ainsi de véritables canaux, de trois à quatre pieds de profondeur, qui facilitent beaucoup les communications. Ces canaux ne débouchent à la mer que du côté du sud. Pour passer de l'autre côté de l'île, nous dûmes les traverser dans l'eau presque jusqu'à la ceinture. Dans cette occasion, les habitants qui nous accompagnaient, étant tout frottés d'huile, eurent sur nous un grand avantage; ils étaient secs en sortant de l'eau, tandis qu'il nous fallut traîner encore long-temps, tout imbibée d'eau,

cette masse de guenilles qu'on appelle le vêtement.

Ces hommes nous étonnèrent souvent par la sagacité, qui semble tenir de l'instinct, avec laquelle ils reconnaissaient dans la boue ou sur le sable les traces des urosses; il nous arriva, avec leur aide, de trouver, d'après ces traces, positivement ceux que nous cherchions.

Nous consacrâmes l'après-midi à mesurer les bases et les angles de diverses parties de la baie.

Je me plaisais, dans mes moments de loisir, à m'occuper des enfants, qui, du matin au soir, assiégeaient le mur de pierre qui servait d'enceinte à notre maison, et qu'ils n'osaient franchir. Leur gaîté et leur bonhomie étaient entraînantes. Deux ou trois petites filles de treize à quinze ans auraient pu passer pour des beautés même chez nous: de grands yeux noirs pleins de feu, des dents comme des perles, la physionomie la plus agréable; malheureusement ces gentilles figures étaient en grande partie couvertes de crasse. Ces petites friponnes savaient très-adroitement tirer de nous ce qui leur plaisait; elles nous enseignaient en revanche leurs chansons, et témoignaient leur ravissement de notre facilité

à les retenir (1). Les amies de la fille de notre hôte, âgée d'environ six ans, et, pour le dire en passant, pleine de coquetterie et de babil, se rassemblaient quelquefois chez elle dans une des petites maisons voisines de la nôtre. Ces réunions étaient assez uniformes, mais les colliers et les boucles d'oreilles venaient y apporter de temps en temps une joyeuse diversité; les filles chantaient, et les petits garçons dansaient à leurs chants, car il n'est pas permis aux femmes de danser. Entre autres jeux, ils en ont un assez semblable à notre jeu de mains, mais beaucoup plus compliqué. Ils se placent assis vis-à-vis l'un de l'autre, et frappent alternativement de la paume de la main, tantôt leurs genoux, tantôt le plat de la main de celui qui est assis en face, et même des voisins des deux côtés. Ce jeu consiste en ce que, dans une multitude de tours va-

---

(1) Les deux chansons suivantes paraissaient être celles qui leur plaisaient le plus :

Sondé ouagma catanazic, *combien non non*.

La sacryca * (*bis*) nin nin couluca (*bis*).

Ici se rencontrent de nouveau de purs mots français qui n'ont ni liaison ni sens.

* Cet se prononce comme e *bl* russe.

riés, les mains, en frappant, ne s'écartent jamais de l'ordre convenu. Il s'exécute en mesure d'un air extrêmement monotone.

Nous avions l'intention de nous en retourner le jour suivant; mais nos travaux de reconnaissance nous occupèrent jusqu'au soir, et nous obligèrent à remettre notre retour au lendemain matin. Nous n'eûmes pas de peine à nous en consoler : s'il n'y avait pas eu pour nous nécessité de nous presser, nous eussions été ravis de séjourner bien plus long-temps au milieu de ce bon et aimable peuple.

Profitant du calme d'une belle nuit éclairée par la lune, j'allai me promener au bord de la mer. En quelques instants, vinrent s'offrir pour m'accompagner, une demi-douzaine de jeunes filles qui, par les finesses d'une adroite coquetterie, auraient pu rivaliser avec les courtisanes de Londres ou de Paris, mais qui leur auraient fait honte pour la décence et la réserve de leurs manières. Elles cherchaient à me vaincre en faisant assaut de gaîté; elles riaient, elles chantaient des chansons dans lesquelles mon nom se trouvait répété, etc. Nous étions suivis d'une foule de petits garçons criant, riant, et jamais sans doute on n'a vu dans les promenades des grandes villes

une troupe plus bruyante. L'hospitalité des habitants veillait même à cette heure avancée. Plusieurs de nos amis devant les maisons desquels il nous arriva de passer, venaient à nous avec des cocos et des bananes, et nous invitaient à nous reposer chez eux. Tout à coup les cris et les rires cessèrent, et tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, comme s'ils eussent été touchés par une baguette magique, s'assirent en rond par terre. J'étais debout au milieu d'eux, ne sachant que penser de cette scène, jusqu'à ce que j'en eus découvert la cause en apercevant l'urosse Sighira à la porte de sa maison. Pendant tout le temps que je m'entretins avec lui, le plus profond silence régna dans cette troupe tout à l'heure si bruyante. Quelques espiègles seulement, se glissant le long du mur, riaient sous cape en faisant diverses singeries.

Le 29, nous commençâmes de bon matin à faire nos préparatifs de retour. Dès la vieille au soir, nous étions convenus avec Nénà et Sipé qu'ils nous accompagneraient chacun dans sa pirogue, dont nous avions besoin pour le transport de nos bagages. Il semblait que nous nous étions bien entendus, et la grande quantité de *paoua* (pouding dont j'ai déja parlé) qu'on pré-

parait dans la nuit, nous paraissait une preuve que notre hôte se disposait au voyage. Mais lorsqu'il s'agit de partir, nous vîmes avec surprise qu'aucun de nos amis ne songeait à tenir sa promesse. Néna avait disparu, et nous trouvâmes Sipé diligemment occupé à enlever les cendres de la maison que nous avions habitée, avec une pelle de fer que nous lui avions donnée, et ne pensant pas du tout à nous. Après plusieurs instances de notre part, il ordonna de mettre à notre disposition une pirogue vide, et alla lui-même se cacher; de sorte qu'au lieu d'avoir une grande suite et d'emporter de grandes provisions, nous fûmes obligés de nous en retourner les mains vides, et accompagnés seulement du fidèle Kaki.

Nous nous perdions en conjectures sur ce qui pouvait être la cause de ce qui nous paraissait une infidélité de la part de nos amis, et la pensée à laquelle nous nous arrêtions avec le plus de peine, était, qu'enrichis par nous peut-être au-delà de leurs espérances, ils ne croyaient plus nécessaire de s'occuper de nous (1).

---

(1) Outre les couteaux, ciseaux, haches, instruments de fer, clous, et une infinité de bagatelles données à Sipé et à ses femmes,

Cé contre-temps rompit le plan que nous avions formé de revenir à travers l'île, et nous obligea à reprendre le chemin par lequel nous étions venus; mais cette fois nous évitâmes le rivage de corail qui s'étend de Lella vers le nord, en passant par le canal qui va de la baie de Lella presque jusqu'à la pointe septentrionale. Ce canal serpente au travers de romantiques bosquets de mangliers et de sonneratias, et si son eau trouble et salée pouvait pour un instant se changer en une source limpide, rien ne pourrait être plus attrayant que ce lieu. Les urosses des villages devant lesquels nous passions ve-

---

il reçut de moi un gobelet avec une inscription latine portant le nom du navire, l'année, le mois, etc. Il sera agréable à celui qui visitera Ualan à l'avenir, d'y rencontrer quelques traces de ses prédécesseurs; à cet éloignement de l'Europe, et, pour ainsi dire, dans un autre monde, on est ravi de voir la moindre bagatelle qui rappelle la patrie. Un flacon qui avait contenu de l'eau de Cologne, et qui était en la possession de Sipé (le seul objet qui attestât le séjour de *la Coquille*), me fit autant de plaisir que la rencontre d'une ancienne connaissance. Qu'on se rappelle le transport de King, lorsque, au Kamtchatka, il lui tomba par hasard entre les mains une cuiller marquée *London*. Il sera difficile de reconnaître plusieurs des instruments laissés ici par nous. Durant notre séjour même, plusieurs de nos rabots avaient été déja transformés en petites haches.

naient, comme à l'ordinaire, à notre rencontre avec des présents ; et l'un d'eux, Kaki (le troisième déja de ce nom), du village de Pétak, vint à notre suite. Après avoir traîné les embarcations, à travers l'isthme large d'environ cent toises, à la côte septentrionale, nous continuâmes notre route le long du rivage, et nous arrivâmes pour dîner à bord de la corvette.

Les deux Kaki dînèrent avec nous. Celui de Pétak, d'une vivacité et d'une gaîté remarquables, but et mangea de tout avec grand appétit. Le vieux Kaki le conduisit partout sur la corvette, lui expliqua et raconta tout, jusqu'à ce que son homonyme tomba dans une telle extase qu'il se mit à invectiver sans pitié les maisons de tous les urosses à Lella, depuis celle de Togoja jusqu'à la dernière.

Nous restâmes toute la journée du lendemain dans l'attente de nos amis de Lella, ne pouvant nous faire à l'idée qu'ils nous eussent oubliés. Enfin le soir, ne voyant paraître personne, j'expédiai Léghiak exprès à Lella, pour annoncer aux urosses que nous mettrions en mer le surlendemain, et que si Togoja voulait recevoir de nous la truie, et les autres de nouveaux présents, ils n'avaient pas de temps à perdre.

Le 31 décembre, nous levâmes notre camp de l'île de Matanial, et nous achevâmes nos préparatifs de départ.

Je me rendis à Lual, au touk-touk séka, dont Kaki m'avait encore beaucoup parlé la veille. C'était le festin d'adieu. La cérémonie n'avait rien d'extraordinaire qu'une grande quantité de fruits à pain et de différentes autres espèces. Après le repas, tous les habitants de Lual m'apportèrent leurs présents d'adieu, consistant en nattes, tissus, haches et anneaux, qui s'accumulèrent à la fin au point de former une charge entière. Tout se passa avec beaucoup d'ordre et de solennité; ils venaient l'un après l'autre et répétaient, chacun, la même phrase, à laquelle je ne comprenais autre chose que le mot *urosse*. Kaki me présentait tour à tour tous les porteurs d'offrande, et désignait nommément ceux à qui il fallait donner une hache. Lorsque tout fut terminé, toute la société, avec les présents et les fruits qui étaient restés de la fête, m'accompagna jusque sur la corvette.

La femme de Kaki témoigna le désir de voir notre *oak* (navire), ce qui me fit d'autant plus de plaisir qu'aucune Ualanaise ne nous avait fait encore cet honneur, et je tâchai de l'affermir

dans son projet par la promesse de riches cadeaux. Mais arrivée sur l'île de Matanial, elle se ravisa; elle refusa d'aller plus loin, assurant qu'étant enceinte, elle n'aurait pas la force de monter sur le navire. Ni nos instances, ni celles de son mari, sincères ou feintes, ne purent la persuader. Nous soupçonnâmes que l'arrivée de Néna était la cause de cette versatilité, car les femmes sont obligées de montrer envers les urosses encore plus de respect que les hommes.

Ce chef arriva seul, n'apportant rien, et annonçant la fâcheuse nouvelle que Sipé n'avait pas l'intention de venir nous voir; il paraissait lui-même très-impatient de nous quitter, et rappelait à chaque instant la hache qui lui avait été promise. Je l'engageai à coucher à bord, mais il voulait absolument descendre à terre; à peine cependant y eus-je consenti, qu'il changea d'avis, et déclara qu'il resterait près de moi ensemble avec Kaki, comme s'il avait voulu seulement éprouver si j'avais envie de le retenir. Le lendemain, 2 janvier, ils nous quittèrent tous deux, comblés de présents, et avec la promesse de nous envoyer beaucoup de fruits. Nous n'attendîmes pourtant pas leurs pirogues, et dès que nous eûmes fait nos dernières observations pour les chrono-

mètres, nous levâmes l'ancre, et sortîmes du port beaucoup plus vite et plus facilement que nous n'y étions entrés.

Ayant besoin, pour la liaison de nos relèvements, de reconnaître la côte orientale de l'île, nous passâmes le lendemain de ce côté, et nous mîmes en panne vis-à-vis et à une très-petite distance de l'île de Lella, dans la ferme espérance que quelqu'un de nos amis viendrait bientôt à bord ; mais ce fut en vain. Nous les vîmes se promenant tranquillement sur le rivage, sans avoir l'air de faire la moindre attention à nous; et pour ne pas interrompre nos travaux, nous dûmes continuer notre route.

Revenu, dans la matinée du 3 janvier, devant le port de *la Coquille,* j'envoyai MM. Ratmanoff et Mertens à Lual, près de notre bon ami Kaki, pour le charger de remettre à leur chef principal l'animal que je lui avais promis, et que, pour le dire franchement, j'avais différé jusque-là d'envoyer, dans l'attente de recevoir, en retour, de Togoja un cadeau proportionné. Ils revinrent vers midi. Non-seulement Kaki avec sa famille, mais encore tous les habitants du village de Lual, étaient accourus à leur rencontre en manifestant une joie sincère de les revoir encore une fois.

Kaki fit comprendre très-clairement combien il s'était ennuyé en l'absence de la corvette : il n'y avait plus d'*oak*, il n'y avait plus de maisons sur l'île, etc. Les assurances de ce bon et respectable homme n'étaient certainement pas feintes. Je suis sûr qu'il nous regrettera, tout comme nous nous souviendrons toujours de lui avec attachement et plaisir. Pendant tout le temps que durèrent nos relations, nous n'eûmes pas une seule occasion d'être mécontents de lui ; nos rapports d'amitié la plus sincère ne furent pas interrompus un seul moment ; il ne se passa pas un seul jour qu'il ne nous apportât des fruits à pain et d'autres espèces, et nous n'en reçûmes certainement pas moins de lui seul, que de tous les autres ensemble ; aussi lui fîmes-nous plus de cadeaux qu'à tous les principaux urosses, et dans cette dernière occasion même il nous envoya des bananes et des cocos autant qu'on put en cueillir à la hâte. En prenant congé, ils demandèrent tous si nous n'allions pas chercher nos femmes, et si nous ne reviendrions pas avec elles dans deux jours.

Kaki se chargea de la truie, et, avec son bon sens ordinaire, demanda comment il fallait la nourrir et se conduire avec elle. Quoiqu'ils eussent déja fait connaissance avec *cocho*, tous

s'en tenaient à une distance respectable. Il serait bien à désirer que notre espérance ne fût pas trompée, et que la race de cet utile animal pût se propager dans cette île. Nous pourrions dire alors que ce ne fut pas seulement par de simples bagatelles que nous reconnûmes l'hospitalité sans exemple de ce bon et aimable peuple.

Nous pouvons maintenant aussi déclarer avec non moins de plaisir, à la face du monde, que notre séjour de trois semaines à Ualan, non-seulement ne coûta pas une seule goutte de sang humain, mais que nous pûmes quitter ces bons insulaires sans leur donner une idée plus complète que celle qu'ils avaient déja, de l'effet de nos armes à feu, qu'ils croient seulement destinées à tuer des oiseaux. Ils ignorent ce que c'est qu'une balle; et si *la Coquille* eut le même bonheur que nous, leur ouïe délicate n'avait pas encore été frappée du bruit du canon, après deux visites de bâtiments européens. Je ne sais s'il se trouve un pareil exemple dans les annales des premiers voyages dans la mer du Sud.

Ayant hissé le canot à bord, nous fîmes porter nos voiles, et quittâmes enfin cette île intéressante, dont il nous reste les plus agréables souvenirs.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ÎLE D'UALAN.

L'île d'Ualan (1) a vingt-quatre milles de tour. Son centre est situé, d'après nos observations, par 5° 19′ de latitude N., et par 196° 54′ de longitude O. du méridien de Greenwich. Une coupure entre deux masses de montagnes, qui s'étend à travers toute l'île de l'ouest à l'est, la partage en deux parties inégales, dont la partie du sud est plus que double de celle du nord. Sur cette dernière s'élève le morne Buache (de dix-huit cent cinquante-quatre pieds au dessus du niveau de la mer), dont le sommet arrondi s'abaisse insensiblement de tous côtés. La partie du sud se distingue par la montagne Crozer (de dix-huit cent soixante-sept pieds de hauteur), étendant sa crête du nord-ouest au sud-est, dont le flanc septen-

(1) Le capitaine Duperrey écrit *Oualan*, mais nous entendîmes toujours *Ualan*. Le capitaine Durville est en cela d'accord avec nous.

trional est très-escarpé, et dentelé à son sommet. En général, cette partie de l'île a beaucoup de pics, tantôt isolés, tantôt accouplés en forme d'oreilles d'âne. Un de ces pics, remarquable surtout par son sommet régulièrement conique et par sa position en face du port la Coquille, a reçu de nous le nom de *Monument de Mertens*.

La partie septentrionale de l'île est entourée d'un récif de corail, qui, s'ouvrant vis-à-vis de la coupure, forme un port de chaque côté de l'île: à l'ouest, celui dans lequel notre bâtiment était mouillé ; à l'est, celui que les insulaires appellent *Ninmolchon*, et le capitaine Duperrey, *Lelé* (1), du nom de la petite île qui s'y trouve. La partie méridionale est environnée d'une chaîne d'îlots de corail liés entre eux par des récifs, et formant, du côté du rivage de l'île, une lagune peu profonde, par laquelle on peut faire le tour de toute cette partie. Cette chaîne s'interrompt vers la pointe méridionale de l'île, pour former un petit port que les Français appelèrent port *Lottin*, et dans lequel nous n'entrâmes pas.

Le rivage, abrité par le récif de la violence des vagues, est entouré d'une large lisière de mangliers

(1) Les insulaires ne prononcent pas *Lelé*, mais *Lella*.

et autres arbustes, formant un mur épais de fraîche verdure qui plaît d'abord par sa singularité, mais dont la monotonie fatigue bientôt la vue. Cette lisière s'étendant à une plus ou moins grande distance du rivage, ôte, non-seulement les moyens de déterminer exactement la circonférence de l'île, mais doit en changer continuellement la forme, en gagnant du côté de la mer ce qu'elle perd du côté de terre, par le desséchement du marais qui lui donna naissance, et qui se couvre ensuite de productions plus utiles.

En général, l'île entière, depuis la mer jusqu'à la cime des montagnes, à l'exception seulement des pics les plus aigus de la montagne Crozer, est couverte d'un bois épais qu'une infinité de plantes rampantes rend presque impraticable. Dans le voisinage des habitations, ce bois consiste en arbres à pain, en cocotiers, bananiers et autres arbres fruitiers (1). La coupure qui aboutit aux deux ports est le seul endroit par lequel on puisse passer d'un côté de l'île à l'autre. La distance n'est là que de deux milles et demi; mais

---

(1) *Voyez*, au 3e vol., le Mémoire sur les productions des îles Carolines, par le docteur Mertens. N° q.

ce chemin est désagréable à cause des flaques d'eau, surtout après la pluie.

On rencontre à chaque pas des ruisseaux d'eau limpide découlant des montagnes. Leur multiplicité, la force et la richesse de la végétation, et le temps que nous éprouvâmes dans une saison qui, sous les tropiques, est ordinairement sèche, attestent l'humidité peu commune du climat de cette terre. Pendant tout le temps de notre séjour, il ne se passa pas un seul jour sans pluie, et elle dura souvent plusieurs jours sans interruption. Nous étions mouillés d'outre en outre sous nos tentes, et nous eûmes une peine infinie à préserver nos instruments de l'atteinte de la rouille. Le thermomètre de Réaumur se maintint toujours entre +24° et +20°; malgré tout cela, nous ne remarquâmes point que ce climat fût nuisible à la santé. Les indigènes nous parurent être d'une constitution saine et robuste; on pourrait l'attribuer à l'habitude; mais nos gens, qui n'avaient pas cet avantage, et qui, en outre, étaient souvent obligés de rester des heures entières dans l'eau jusqu'à la ceinture, supportèrent très-bien tous ces inconvénients. Nous n'avions pas un seul malade à notre départ, et nous n'en eûmes pas davantage dans la suite.

Les villages, comme c'est généralement le cas dans les îles, sont ici placés principalement le long des rivages; mais on les aperçoit très-peu de la mer, parce qu'ils sont cachés, ou par la chaîne d'îlots de corail, ou par l'épaisse lisière de mangliers. Tous les villages sont entourés de murs en pierre, tels que nous les avons décrits, dont la destination est sans doute la division des propriétés. Chacun a son nom particulier qui s'étend à l'arrondissement qui en dépend. L'état suivant en a été dressé sous la dictée détaillée de notre ami Kaki :

	NOMS DES VILLAGES.	NOMS DES UROSSES auxquels ils appartiennent.	NOMBRE des HABITANTS.		OBSERVATIONS.
			Hommes.	Femmes.	
ÎLE LELLA.	Lik	Sighira	6	5	Les villages sont désignés dans l'ordre dans lequel ils se suivent.
	Siaouaïr	Sipé	10	15	
	Ninfouial	Sighira	14	5	
	Métaïs	Kanka	5	4	
	Tai	Kanka	20	10	Ici demeure Kanka.
	Yat	Sipé	13	9	A Yat demeurent tous les principaux urosses : Togoja, Sipé, Néna, Sighira, etc., etc.
ÎLE UALAN.	Limaisse	Simouarka	2	3	C'est le premier village au nord de Lella. Les autres suivent au nord, à l'ouest, et ainsi de suite, tout autour de l'île.
	Pétak	Kanka	6	4	
	Pghijik	Alik Néna	8	7	
	Siélat	Séza	10	7	
	Ouia	Néna	9	6	
	Matenté	Néna	18	9	
	Taüyenziak	Sighira	3	2	
	Tépat	Séza	10	8	
	Lual	Sipé	20	15	
	Ouégat	Sighira	10	14	
	Founolof	Sélik	2	2	
	Liasse	Sélik	10	8	
	Ueule	Sipé	5	3	
	Yela	Sipé	11	8	
	Ouio	Sighira	12	10	

	NOMS DES VILLAGES.	NOMS DES UROSSES auxquels ils appartiennent.	NOMBRE des HABITANTS. Hommes.	Femmes.	OBSERVATIONS.
ÎLE UALAN.	Linmout.....	Sélik.........	9	6	
	Mot.........	Sélik.........	10	7	
	Léap........	Séza	7	6	
	Kioche.......	Séza..........	6	4	
	Lighinlelem. .	Séza..........	8	6	
	Ouai.........	Séza,.........	4	3	
	Tahoëne.....	Kanka........	5	3	
	Icha.........	Kanka et Néna.	8	6	
	Nevoalil	Kanka et Néna.	7	6	
	Sulmoyen....	Simouarka....	6	5	
	Outouai......	Kanka et Néna.	10	7	
	Tamoout.....	Kanka et Néna.	5	4	
	Meenké......	Simouarka....	7	5	
	Yeoungal	Simouarka....	5	4	
	Founkol.....	Sipé..........	13	7	
	Téaf	Sipé..........	6	5	
	Keplé.......	Togoja	8	6	
	Léla	Sélik	5	4	
	Yeseng	Sipé..........	6	4	
	Méalem......	Séoa	6	4	
	Piliul........	Sipé..........	13	8	
	Peuk........	Togoja	»	»	Le nombre des habitants n'a pas été indiqué.
	Tenoag......	Sighira	8	5	
	Sianjik......	Sighira.......	7	5	Sur la rive méridionale de la baie Ninmolchon.
	Taoeyat	Néna.........	8	6	
	Toouol.	Kanka et Néna.	9	6	
	Ninnem......	Néna.........	9	7	
	Lougaf.......	Séoa.........	4	3	
	Fouernceng. .	Séoa.........	6	4	
		TOTAL....	409	301	

A en juger d'après ce que j'ai eu l'occasion de voir, je n'ai pas lieu de douter de l'exactitude du nombre d'habitants indiqué. Le nom de quelques villages que nous rencontrâmes n'est pas mentionné dans cet état. Peut-être ont-ils été oubliés; ou bien, peut-être, Kaki ne désignait pas les villages séparément, mais les arrondissements en gros. Ainsi, par exemple, Ouégat et

Mélo appartiennent au même arrondissement, et sont compris sous le nom d'*Ouégat*.

En ajoutant ce qui peut avoir été oublié, ainsi que les urosses et leurs femmes, qui ne sont pas compris dans cet état, on peut porter la population entière d'Ualan à huit cents ames, des deux sexes, sans compter les enfants, dont le nombre était proportionnellement très-grand.

Leurs chefs, les urosses, sont divisés en deux classes : les principaux, auxquels appartiennent toutes les terres, et qui vivent tous ensemble sur l'île de Lella, et ceux de la seconde classe, qui demeurent dans les villages. Nous ne pûmes reconnaître exactement le degré de dépendance et les rapports réciproques entre ces deux classes. Chaque urosse de la première a sous lui quelques urosses de la seconde. Ces derniers montrent autant de respect pour les premiers, que le commun du peuple en a pour eux-mêmes. Il semble qu'ils ont très-peu de propriétés indépendantes des chefs principaux. Il n'était pas rare de voir, l'instant d'après, entre les mains de ces derniers, les objets que nous venions de donner aux autres; et un jour notre ami Kaki se plaignait de Sipé, son chef, en lui reprochant d'aimer à tout enlever à ses inférieurs. Malgré tout cela,

ils sont beaucoup plus riches que le commun du peuple.

Celui-ci n'a rien en propre. Il peut consommer des cannes à sucre autant qu'il en a besoin pour vivre; il a quelquefois des fruits à pain, mais il n'oserait élever ses prétentions jusqu'aux noix de cocos. Le peuple est, à cet égard, très-fidèle aux urosses. Nos officiers, dans leurs promenades, demandaient souvent des cocos, dont les arbres étaient chargés; mais ils recevaient toujours pour réponse : *urosse Sipé*, *urosse Séza;* et jamais aucun des insulaires n'osa en cueillir un seul, quoiqu'il eût été très-facile de rejeter tout le tort sur nous. Des pirogues chargées de fruits passaient journellement devant nous, se rendant des villages voisins à Lella; elles abordaient souvent devant notre camp, mais nous ne pûmes jamais rien recevoir d'elles. C'est pourquoi nos échanges furent toujours très-bornés. Tout ce que nous eûmes nous vint des urosses, et surtout de ceux de la seconde classe.

Nous ne remarquâmes point de subordination entre les principaux urosses. La seule exception est celle de l'urosse Togoja, devant lequel les gens du commun et les urosses s'humiliaient également. Nous ne pûmes comprendre sur quoi

se fondait la considération dont il était l'objet. S'il eût été reconnu pour chef suprême de tous les autres chefs, ce que dans les autres îles les Européens appellent *Roi*, il eût eu sans doute un peu plus de pouvoir que les autres, un signe quelconque l'eût distingué d'eux, et, du moins, il n'aurait pas été plus pauvre. Nous ne vîmes rien de tout cela. Personne, hors de sa présence, ne s'occupait de Togoja, et ce ne fut que par hasard que nous apprîmes son existence. Les biens qu'il a sur l'île sont de moindre importance que ceux de presque chacun des autres; sa maison est masquée par les autres, dont rien ne la distingue, et à laquelle on n'arrive que par une ruelle fangeuse. La seule différence, c'est qu'elle a une large porte basse en roseaux donnant sur la rue, tandis que, dans les autres maisons, l'entrée est tout simplement par une ouverture dans le mur. Je ne sais si cette différence est un effet du hasard, ou si elle a quelque rapport à son rang.

Il ne se présenta pour nous aucune occasion de connaître l'étendue du pouvoir des urosses sur leurs vassaux, sur quoi ce pouvoir est fondé, et quels sont les moyens qu'ils ont à leur disposition pour contenir ceux-ci dans l'obéissance.

Il nous sembla que tout allait de soi-même. Comme dans la famille tout écoute la voix du chef, de même ici tous obéissaient aux urosses, sans la moindre apparence de contrainte ou de déplaisir. Je ne vis pas une seule fois qu'un individu du commun refusât, en quoi que ce fût, d'obéir à un urosse, ni qu'un urosse fît sentir, en aucune manière, à un inférieur le poids de son pouvoir, qu'il exigeât de lui l'impossible, qu'il s'irritât contre lui, qu'il l'injuriât, et bien moins encore qu'il le battît. En général, pendant tout le temps de notre séjour, je n'entendis, dans aucun rang ou dans aucun âge, ni seul mot dit avec colère, un ne vis une seule main levée pour frapper. S'il s'agissait d'écarter la foule, un seul signe de la main suffisait pour cela. Un seul *shut!* d'un urosse, et tous ses rameurs accouraient se précipiter dans sa pirogue. En vérité, lorsque je me rappelais avec quelle inhumanité les chefs se conduisent envers le peuple dans les autres îles de la mer du Sud, les coups de bâton qu'ils distribuent de toute leur force sur la foule pour faire place à leurs hôtes, et que je comparais cette façon d'agir avec les mœurs d'Ualan, j'étais souvent prêt à douter si je me trouvais parmi des sauvages. Il semblerait, d'après

tout cela, que la base de leur édifice social est le bon et pacifique caractère du peuple. Le pouvoir des urosses est purement moral, l'obéissance des vassaux toute volontaire; et comme il ne vient point à la pensée des chefs d'opprimer le peuple plus qu'il ne l'était du temps de leurs aïeux, de même il n'entre point dans l'idée du peuple qu'il puisse étendre ses droits jusque sur les noix de cocos. Là où il n'y a point d'oppression, il n'y a pas de résistance; et là où il n'y a pas de résistance, il n'est besoin ni de force ni de lois.

Il est remarquable que les principaux urosses n'habitent pas leurs possessions dispersées dans l'île d'Ualan, mais qu'ils vivent tous ensemble sur l'île de Lella, et le plus grand nombre d'entre eux dans le village de Yat, appartenant à l'urosse Sipé. Lella est comme la capitale d'Ualan. Il est probable que c'est une mesure politique prise dans le but de maintenir dans l'île une paix perpétuelle (1); car des idées ambitieuses ne peuvent pas naître là où tous les chefs se trouvant toujours ensemble, s'observent sans cesse mutuellement. Dans toutes les hautes îles de l'archipel des Ca-

(1) Dalton trouva une semblable coutume sur l'île de Célèbes. (*Nouvelles Annales des voyages*, octobre 1832, pag. 39.)

rolines, une guerre continuelle, suivant Chamisso, règne entre les divers villages, et les Ualanais ne savent pas ce que c'est qu'une arme. C'est peut-être au même principe qu'il faut rapporter la singulière distribution des villages sur l'île, où ceux qui dépendent d'un même possesseur ne sont point situés conjointement, mais dispersés; de sorte qu'on ne trouve nulle part réunis plus de deux biens du même propriétaire, ainsi qu'on peut le voir dans l'état des villages que nous avons donné.

La nation se considère comme divisée en trois tribus : celles de *Pennemé*, de *Tóne* et de *Lichenghé :* à la première appartient une grande partie des principaux chefs : Sipé, Sighira, Alik-Néna, Kanka, Simouarka, Sélik, Séza et Néna; Togoja et Séoa appartiennent à la seconde. Sitel-Nazuenziap, qu'ils invoquent dans leurs prières, compte dans la tribu de Pennemé. Les urosses de la seconde classe et les individus du peuple sont toujours de la même tribu que l'urosse principal, dont ils dépendent. Ceci rappelle le gouvernement patriarcal qu'on trouve parmi plusieurs tribus errantes. Nous ne rencontrâmes dans la tribu de Lichenghé que des urosses de la seconde classe et des individus du commun, et pas un des principaux chefs.

Les marques extérieures de respect sont très-simples. S'ils rencontrent un chef, ils s'asseyent; s'ils passent devant sa maison, ils s'inclinent; on ne parle avec lui qu'à voix basse et sans le regarder en face. Rester debout en société est regardé par eux, à ce qu'il semble, comme un manque de savoir-vivre aussi grand que le serait chez nous celui de se coucher. Pour témoigner de l'amitié ou de l'amour, ils embrassent leur ami, lui frottent le nez, et flairent fortement sa main (1).

Les urosses n'ont rien à l'extérieur qui les distingue des autres. Une chevelure plus soigneusement lissée, une ceinture plus neuve, le corps plus propre, une fleur fraîche et odorante à l'oreille, ou une feuille dans le chignon, et une plus grande aisance dans les manières, sont les seules marques auxquelles on puisse reconnaître un urosse; et s'ils n'avaient pris la précaution, lorsque nous les

(1) Il est digne de remarque qu'une pareille coutume de manifester l'attachement ou le respect existait dans l'antiquité parmi les tribus errantes de l'Arabie. « Et son père Isaac lui dit : Approchez-vous de moi, mon fils, et venez me baiser. Il s'approcha « donc de lui, et le baisa; et Isaac, aussitôt qu'il eut *senti la bonne* « *odeur qui sortait de ses habits*, lui dit en le bénissant : L'odeur qui « sort de mon fils, etc. » (GENÈSE, liv. I, chap. 27, ℣. 26-27.)

rencontrions pour la première fois, de dire : *urosse*, en se désignant eux-mêmes, nous les eussions souvent confondus avec les individus du commun. Mais les pirogues des principaux urosses ont une distinction qui consiste en une pyramide à quatre faces, en forme de toit de pavillon chinois, tressée avec des cordes de fibres de cocotier, et ornée de petits coquillages, qu'on pose sur une plate-forme placée sur le balancier. Ils abritent ordinairement sous cette pyramide les fruits qu'ils prennent avec eux.

La couleur du corps des deux sexes est châtaine, plus claire chez les femmes que chez les hommes. La taille de ces derniers n'est pas au-dessus de la moyenne. Sipé, l'un des plus grands, avait cinq pieds sept pouces et demi (pouces anglais). Ils sont bien faits, sans avoir rien d'athlétique, et maigres pour la plupart. Quoique les urosses soient ici aussi indolents que dans les autres endroits, ils n'acquièrent cependant pas, à cause de leur nourriture presque exclusivement végétale, le même embonpoint démesuré que les chefs des autres îles du grand Océan, et surtout des îles Sandwich. Le vieux Togoja était le seul qui eût un gros ventre. Les hommes sont en général assez forts. Sipé, qui n'avait pas l'air d'être

un des plus forts, prit un jour, en badinant, entre ses bras et tourna de tout côté, comme un enfant, un de nos compagnons, qui, à l'épreuve faite ensuite, se trouva peser plus de cent quatre-vingts livres. Le calme et la bonté sont peints sur leurs physionomies, mais leurs traits sont en général insignifiants; leurs yeux manquent de toute expression : ce qui est naturel; le visage n'acquiert de l'expression que là où les passions sont en jeu, et ils semblent en être exempts. Les jeunes gens ont les yeux gais, et quelques petits garçons auraient pu fournir l'idéal de la franche gaîté.

Les femmes, en général, ne sont pas jolies. Le défaut de couleurs, qui, suivant nos idées, sont l'attribut indispensable de la beauté ; le lustre artificiel que l'huile de coco donne à leur corps ; des seins pendants : tout cela les rend laides. Mais parmi les jeunes filles, il y en avait quelques-unes dont les yeux grands et pleins de feu, les dents blanches et polies comme des perles, les membres arrondis, mais, par-dessus tout, l'air de bonté et d'amabilité, la franche gaîté sans effronterie, et la modestie sans timidité, les rendaient extrêmement attrayantes.

A notre grand chagrin, nous les trouvâmes

très-sales; ce vice les distingue à leur désavantage des autres insulaires de cette mer, dont la propreté corporelle surpasse ordinairement la pureté des mœurs. Ces jolis visages, pour la plupart, n'étaient pas moins couverts de crasse que ceux de nos beautés de Sitkha. Cela ne s'accorde guère avec la propreté qu'ils observent dans leurs maisons. Je crois que Sipé dut nous prendre pour de grands cyniques avec nos bécassines et nos pigeons. Apercevant un jour des plumes et autres débris dans un coin de la petite cour où nous demeurions, il en témoigna assez ouvertement son déplaisir, et depuis ce temps nous veillâmes plus soigneusement à la propreté.

La souplesse de leurs membres surpasse toute croyance. Ils s'asseyent en pliant leurs jambes, de manière que la partie inférieure de la jambe, depuis le genou jusqu'à la plante des pieds, est parallèle à la cuisse. Lorsqu'ils s'appuient de la main par terre, la jointure du bras opposée au coude se courbe en dehors au point de former un angle saillant, au lieu d'un angle rentrant. M. Postels ne voulut pas les dessiner dans cette posture, dans la crainte que les connaisseurs ne prissent cette position pour une faute grossière de sa part.

Bien que continuellement exposés à l'air, les Ualanais sont extraordinairement frileux. A la moindre pluie ils tremblent de froid, et cherchent à se mettre partout à l'abri du vent. Dans une de mes excursions à Lella, un grain de pluie nous surprit sur le récif dans un endroit entièrement découvert. La plus grande partie de ceux qui m'accompagnaient se mirent aussitôt à courir, et, parmi ceux qui restèrent, quelques-uns se cachaient derrière moi et derrière le docteur Mertens; l'un d'eux même, qui ne savait où se mettre, ramassa deux pierres plates, et les tenait, en guise d'écran, devant sa figure, pour préserver du moins de la pluie une partie quelconque de son corps.

Les hommes vont entièrement nus, à l'exception d'une étroite ceinture avec un petit sac, qu'ils mettent comme un suspensoir, et qui satisfait à tous les besoins de convenance. La ceinture, ainsi que le tissu d'écorce de bananier dont elle est faite, s'appellent *tol*.

Les femmes portent pour ceinture un morceau de ce même tissu, de la largeur de dix pouces. Elles serrent si faiblement cette demi-jupe en l'attachant autour de leur corps, qu'elles sont le plus souvent obligées de se courber en marchant,

afin que cet article indispensable puisse se soutenir à la chute des reins. Mais ce qui rend cette posture encore plus bizarre, c'est la natte servant de coussin pour s'asseoir, qui est attachée par son milieu au derrière de la ceinture, et qui, pendant la marche, leur bat les jambes en se balançant par les deux bouts. Il est impossible de s'imaginer une figure plus comique. Au reste, ce n'est que dans leur maison qu'elles portent ce siége mobile, pour ne pas avoir à s'en occuper toutes les fois qu'elles changent de place. Les hommes rassemblent leurs cheveux sur la nuque, et les attachent exactement comme on attache chez nous la queue des chevaux en temps de pluie, Quelques-uns laissent croître naturellement la barbe, d'autres la dépilent. Ils se laissaient raser avec plaisir par notre barbier. Nous ne vîmes presque point de barbes longues et épaisses. Ils portent très-peu d'ornements : le plus ordinaire est une fleur ou une feuille fichée dans un trou percé dans l'oreille, ou bien placée dans le chignon. Lorsqu'ils ne portent rien à l'oreille, ils en replient le bout et l'introduisent dans le conduit auditif. Ils font aussi au haut de l'oreille un petit trou dans lequel ils mettent quelque graine odorante. J'en vis quelques-uns qui avaient à cette place une longue

paille, au bout de laquelle était une croix que le vent faisait tourner avec une grande rapidité. Quelques-uns portent au cou des colliers de fleurs, d'autres de grains de gousse de coco et de coquillages, ou de morceaux d'écaille taillés en long, etc. Quant à ces derniers, il me semble qu'ils servent quelquefois de marque distinctive de tribu, plutôt que d'ornement. Kaki, que j'ai souvent cité, portait toujours à son cou un morceau d'écaille long de quatre pouces, et large environ d'un pouce et demi; et dans la fête d'adieu dont j'ai parlé, tous les habitants de Lual en avaient un pareil à leur cou. Je n'en vis jamais à d'autres.

La toilette des dames n'est pas non plus très-compliquée. Elles laissent quelquefois leurs cheveux dans l'état naturel; d'autres fois elles les rassemblent et les lient, non pas sur la nuque, comme les hommes, mais de côté, et sans les serrer aussi fortement. Les trous de leurs oreilles sont toujours remplis de fleurs et d'herbes odoriférantes, ce qui fait qu'ils finissent par avoir deux pouces de largeur; et quand les ornements n'y sont pas, cette ouverture pendante est désagréable à voir. Une des preuves des bonnes dispositions d'une dame en faveur de quelqu'un,

c'est lorsqu'elle lui offre une fleur de son oreille. Elles se percent aussi le cartilage entre les narines, mais je n'y vis que très-rarement des ornements ; elles ne manquaient pas cependant d'y ficher les aiguilles que nous leurs donnions, ainsi que les petits morceaux de papier qu'elles roulaient en cornet. Mais la partie la plus remarquable de leur toilette, c'est le collier, qui peut servir de preuve que ce n'est pas seulement en Europe que la mode se plaît à contrarier le bon sens. Ce collier, ou, pour parler plus juste, ce bourrelet, a environ neuf pouces de tour, et se compose d'une infinité de petits cordons de fibre de cocotier, fortement liés entre eux. Cette cravate ne s'ôte jamais. On peut s'imaginer quel fatras de toutes sortes doit s'accumuler là avec le temps, chez des personnes aussi propres..... Les cous des femmes s'accoutument à cet ornement, comme les pieds des hommes à marcher sur les pointes de corail. Nous remarquâmes que la grandeur du collier était proportionnée à l'âge de l'individu : celui des filles en bas âge n'avait que quelques rangées, dont le nombre doit probablement augmenter dans des temps déterminés. Elles portent un de ces cordons à la jambe, au-dessus de la cheville.

On peut compter encore, dans le nombre des articles dont se compose la toilette des dames, une natte qui leur tient lieu de parapluie et de parasol, et dont elles se couvrent la tête et le dos pour se mettre à l'abri de la pluie ou des ardeurs du soleil.

Les deux sexes s'oignent le corps d'huile de coco, coutume généralement établie dans les îles du grand Océan. Les urosses emploient l'huile fraîchement exprimée, et ils enviaient fortement pour cela notre vaisselle; je vis les gens du peuple se frotter tout uniment avec un torchon dans lequel était enveloppée la noix de coco pilée. L'odeur de cette onction n'est pas désagréable, mais elle est extrêmement forte, et si durable, qu'un peigne que Néna passa deux fois sur sa tête, conserva cette odeur pendant plusieurs mois, quelque souvent qu'on le lavât. Il en fut de même des hamacs en toile des matelots, sur lesquels les insulaires s'asseyaient souvent.

Les deux sexes se tatouent sans beaucoup de symétrie et très-irrégulièrement. Ils tirent, le long des bras et des jambes, de longues lignes droites, et perpendiculairement à celles-ci d'autres lignes courtes, etc. Une figure con-

stante, qu'ils avaient presque tous, est celle que voici :



Cette figure doit représenter un oiseau. Elle est placée sur le bras au-dessus des autres lignes, par une, par deux et par trois, et en nombre inégal sur les deux bras. Quelques-uns de nos messieurs pensaient que leur nombre avait rapport à l'importance du rang. Je ne remarquai cependant pas cela. Nous n'eûmes pas occasion de voir comment se tracent ces tatouages. D'après tout ce que nous pûmes comprendre de leur explication, ils râclent l'épiderme avec une coquille, et frottent ensuite l'égratignûre avec le suc d'une plante.

Leurs maisons sont on ne peut mieux adaptées au climat. Quatre grands piliers sont liés en haut deux à deux, sous un angle aigu, à une plus ou moins grande hauteur de terre, suivant la grandeur de la maison. On place dessus un chevron formé de trois solives, liées entre elles, de manière que les deux bouts s'élèvent d'environ dix pieds au-dessus du milieu; ce qui donne au toit

la forme d'une énorme selle. Les maisons d'Ualan ont par là un caractère particulier. Aux piliers et au chevron sont assujetties en long et en travers des perches, autour desquelles on tresse, en feuilles de baquois, le toit, qui descend jusqu'à quatre pieds de terre. Cet espace vide est garni de cloisons tressées en roseau ou en bambou fendu. Il n'y a point d'ouverture particulière pour laisser sortir la fumée; elle s'échappe par la porte, ou se perd dans la partie supérieure du toit. L'élévation des maisons fait que l'air n'y est jamais comprimé, et qu'il s'y maintient toujours pur et frais.

Telle est, en général, la construction de toutes les maisons, qui ne diffèrent entre elles que par la grandeur ou par quelques variations dans leur disposition intérieure, suivant leur destination. La plupart des maisons ont deux toises en carré, et autant en hauteur; mais les grandes maisons à manger (et chaque village en a une) ont huit toises en carré, et de trente à quarante pieds de hauteur. La partie antérieure de ces salles est entièrement ouverte; il y a encore une porte de côté à droite; et dans le coin à gauche est une tablette sur laquelle sont posées la baguette et les trompettes marines consacrées à Sitel-Nazuenziap, des

feuilles de *séka* dont on lui fait hommage, etc. Une ou deux pierres plates sont enfoncées dans la terre au niveau du sol, avec un creux au milieu pour briser les racines de cette plante. Dans les maisons où ils couchent, il y a deux portes sur le devant, une haute de deux pieds, et l'autre de toute la hauteur du mur. Ceux qui ne sont pas riches et qui vivent dans une seule maison, séparent par une cloison de nattes l'espace où ils couchent. Le plancher est ordinairement couvert de nattes.

La demeure des principaux urosses se compose de plusieurs maisons.

La description détaillée de l'habitation de l'urosse Sipé, qui se trouve à la fin du volume, donnera une idée de toutes les autres.

L, *L*, *L*, sont des murs construits en grosses pierres, dont sont entourées toutes les habitations des urosses. C'est une chose assez étrange qué, quoique Yat, où, comme nous l'avons déja dit, demeurent la plupart des urosses, soit la propriété de Sipé, la maison de chaque urosse est entourée d'un pareil mur. En venant de la rue, très-boueuse, pour le dire en passant, on trouve d'abord une maison (*A*) qui comporte en elle la destination de nos salons, *drawing rooms*, salles

à manger, etc., et que j'appelle, pour la distinguer des autres, *maison à manger* (1). C'est là que le maître passe la plus grande partie de la journée, assis ordinairement à gauche de l'entrée en *A*. Là, on cuit les fruits à pain, on prépare et sert le *séka;* c'est là qu'il reçoit les visites, en plaçant les personnages distingués à côté de lui, et les autres en cercle vers *B, B, B;* les moins importants, ou ceux qui s'occupent de quelque besogne qui les empêche de prendre part à la conversation générale, se tiennent à l'autre bout (*C, C, C*). Là, depuis le matin jusqu'à la nuit, afflue un concours de peuple qui, de notre temps, était ordinairement si nombreux, que la plupart étaient obligés de rester en dehors de la maison. Un mur en cloisons de bambou fendu (*K, K, K*) sépare les appartements intérieurs de l'urosse, où personne n'a d'entrée, excepté lui et les gens qui tiennent immédiatement à sa maison, au nombre desquels nous étions comptés. En entrant par la porte *M*, on trouve des deux côtés un pareil mur de cloisons, derrière lesquelles sont deux maisons séparées : *C* est la demeure, pendant le jour, de la

(1) M. Lesson appelle cette maison *Lom Ounou*, ou *Pae;* nous n'eûmes pas d'occasion de l'entendre appeler ainsi.

première femme de Sipé; la seconde sultane habite en *D;* nous vîmes toujours en *B* un grand nombre d'enfants, qui n'étaient pas ceux de Sipé même, mais qui appartenaient, d'une façon quelconque, à sa famille; là couchait aussi son fils, enfant à la mamelle, né de la femme favorite, sous la surveillance d'une vieille bonne; j'ignore la destination de la maison *E.* Après avoir passé le corridor, on arrive à une petite cour, où sont trois maisons, deux (*F, G*) à peu près de la même grandeur que les autres, et la troisième, *H,* beaucoup plus petite. Sipé soupaît et passait la nuit en *G;* Mme Sipé couchait en *H,* avec sa fille, de quatre ans; c'est là aussi que se rassemblaient et s'amusaient à différents jeux les amies de Mlle Sipé. *F* était le logement qu'on nous avait assigné, dont nous disposions à volonté, et où nous avions même transporté notre baïdarke. En *I* était une de ces pierres sur lesquelles ils broient le *séka,* mais que nous ne vîmes pas employer une seule fois. En *O* était une enceinte pour la truie que leur avait laissée le capitaine Duperrey. Tout l'espace en dedans des cloisons *K, K,* était couvert de lattes de bambou très-propres, excepté la partie *N, N,* où quelques cocotiers, bananiers, et arbres à pain, formant un petit jardin domes-

tique, variaient agréablement l'intéressant tableau de famille. L'emplacement entier était de soixante-dix pas en longueur, et de trente en largeur.

La description des maisons ne nous a pris que peu de temps; l'inventaire de ce qu'elles contiennent ne nous en coûtera pas davantage, car elles sont presque entièrement vides. Chez un peuple qui mène une vie si simple et si uniforme, les ustensiles de ménage peuvent être bientôt comptés.

Au milieu de chaque maison pend du haut du plafond une espèce de grande et mince caisse, entourée seulement de petits rebords, servant à mettre à l'abri des rats les provisions, etc. Dans deux ou trois autres endroits sont suspendues d'autres petites caisses, ou simplement des perches avec des crochets auxquels on suspend de menus articles de toute sorte, tels que les cosses de coco dont ils se servent pour boire, et qui sont quelquefois garnies d'un tissu très-propre; les *tols*, les petits instruments de pêche, etc. C'est là qu'ils mettaient aussi les bagatelles qu'ils recevaient de nous. Une auge en bois d'arbre à pain, de trois pieds de long sur environ deux pieds et demi de large, faite en forme de nacelle, dans laquelle ils apportent l'eau pour préparer le *séka*, est un

meuble indispensable dans chaque maison; quand ils ne l'emploient pas à cet usage, elle leur sert de siége. Quelques baquets pour divers emplois et des petits métiers pour tisser les *tols* complètent l'ensemble de l'ameublement de leurs maisons.

Les *tols* sont tissus de fibres de bananier. Les fils, dont je n'eus pas l'occasion de voir la préparation, se teignent en noir, en blanc, en jaune et en rouge. Ils ont, pour former la chaîne, un petit métier sur lequel ils disposent les fils autour de quatre petits bâtons, de manière qu'un fil puisse successivement passer sur un autre, comme dans nos métiers. Lorsque la chaîne a atteint la largeur voulue, on l'attache par les bouts, et on la retire de dessus le métier. Quand le *tol* doit être d'une seule couleur, la tâche est bientôt achevée; mais quand il doit être avec des dessins, chaque rang de la chaîne se compose d'autant de différents fils liés ensemble, qu'il doit y avoir de changements de couleur. On peut s'imaginer quelle peine et quelle attention exige cette besogne, pour que tous les différents fils forment dans la largeur de la chaîne une seule ligne régulière, et combien un pareil travail doit être fatigant. La manière de tisser ressemble beaucoup à la nôtre. On passe un petit bâton

dans chacun des bouts de la chaîne; un bout est fixé à un point quelconque, l'autre à la ceinture de l'ouvrière, et de cette manière la chaîne s'étire et s'allonge. Leur navette, tout-à-fait semblable à la nôtre, est alternativement lancée d'un côté à l'autre de la chaîne, etc. Il est remarquable que le nœud même par lequel ils lient les fils est absolument pareil à celui que font nos tisserands.

Dans les maisons des urosses de la seconde classe, dans le coin où est placée la baguette de Sitel-Nazuenziap, on conserve de grandes haches qui, à ce qu'il paraît, sont considérées comme propriété commune. Elles sont faites de grosses coquilles, travaillées et affilées avec des pierres de corail en forme de demi-cylindre, et assujetties avec des cordes à un manche de bois. La partie appliquée au manche est tout-à-fait ronde, afin qu'en tournant la hache, on puisse lui donner la position la plus avantageuse pour couper le bois. La plus grande hache que j'aie vue avait vingt pouces de longueur et environ quatre d'épaisseur. Il y a de ces haches de toute grandeur; mais les plus petites sont en partie des hachereaux en fer, pour la confection desquels ils s'efforcent de façonner tout morceau de fer qui leur tombe entre les mains. Je ne vis point de haches en

pierre, quoiqu'elles y soient cependant en usage, puisqu'ils appellent *tella* le basalte et autres pierres dures dont on peut faire des haches.

Ils remplacent le couteau ordinaire par une coquille affilée qu'ils portent à la ceinture, ou sur la lèvre inférieure, ce qui leur donne une drôle de figure.

Nous ne trouvâmes parmi eux aucun instrument de musique, pas même un simple tambour. Il paraît qu'en général ils n'ont pas de grandes facultés musicales. Ils écoutaient avec attention le forte-piano et la flûte; mais ni l'un ni l'autre de ces instruments ne produisit en apparence une grande impression sur eux.

On peut mettre au nombre de leurs meubles leurs pirogues, dont ils soignent tellement la conservation, que plusieurs les tiennent dans leurs maisons.

Les grandes pirogues des urosses ont de vingt-cinq à trente pieds de long, et pas plus d'un pied et demi de large. Elles sont toujours creusées dans un seul tronc d'arbre (l'arbre à pain). Soit qu'ils manquent de gros arbres, soit qu'ils veuillent les épargner, leurs pirogues sont toujours garnies de bordures, larges environ d'un pied, et d'environ deux pieds aux extrémités. Ces bordures sont atta-

chées avec des cordes; ils incrustent des coquilles blanches dans de petits trous. Ils n'enduisent les joints avec quoi que ce soit; ce qui fait qu'à la moindre houle, ou lorsque la pirogue est trop chargée, l'eau y ruisselle, et qu'il faut sans cesse s'occuper à la vider. Nous riions souvent en voyant les insulaires s'efforcer d'arrêter une voie d'eau, en enduisant les trous avec le fruit à pain, (comme nos Aléoutes bouchent les trous de leurs baïdarkes avec de la chair). Une mince poutrelle est placée au bout de légères traverses, parallèlement à la pirogue, pour la soutenir. Huit ou dix rameurs entrent dans une de ces embarcations. Elles sont travaillées et polies très-proprement, et enduites d'une couleur composée d'une terre glaise rouge, à laquelle ils savent donner un beau luisant. Les pirogues ordinaires sont en tout semblables aux pirogues de parade, mais elles sont plus petites et travaillées moins proprement; il y en a qui n'ont pas plus de six pieds de long et un pied de large. Ils rament avec des pagayes qui sont partout les mêmes, et sur les hauts-fonds ils poussent avec des gaffes, ou avec ces mêmes pagayes tournées le plat en haut. Ces pirogues sont très-bien calculées pour leur destination : elles sont légères et tirent très-peu d'eau; elles

peuvent donc traverser les hauts-fonds où croissent les mangliers, pour se rendre dans les villages; et au besoin, elles sont traînées ou transportées sans peine. La navigation bornée des Ualanais n'exige pas qu'elles aient d'autres qualités. Ils ne vont jamais au-delà des récifs; ils n'ont ni l'occasion ni le besoin de se servir de voiles; c'est pourquoi ils ne les connaissent pas. C'est, je crois, le seul cas dans toute la Polynésie. Pour les attirer au-delà des récifs, il faut quelque occasion extraordinaire, comme, par exemple, l'apparition d'un navire; et ils sont alors assez maladroits, s'embrouillent entre eux, etc.: en un mot, ce sont de très-mauvais marins. Lorsqu'ils étaient à notre bord, la plupart souffraient du mal de mer au mouvement presque insensible de la corvette. Les urosses tiennent fortement à la conservation de leurs grandes pirogues. Sipé, avec tout son bon cœur et son hospitalité, se cacha pour ne pas prêter la sienne.

Ceux qui placent le souverain bien dans le doux *far niente*, ne devraient former d'autre vœu que d'être urosse ualanais; ils passent leur vie dans une oisiveté complète. Ils se lèvent avec le soleil; ils dormiraient plus long-temps, s'il n'y avait pour l'homme des bornes à tout. Ils passent

deux heures à se frotter le corps d'huile de coco, etc. Sur ces entrefaites le feu s'allume dans la maison à manger, et tout se prépare pour la cuisson des fruits à pain. A neuf heures on se rassemble pour boire le *séka*. Je décrirai les cérémonies observées à ce sujet, telles que nous les remarquâmes dans les occasions solennelles.

Le maître prend la plante du *séka* (*piper methysticum*), telle qu'elle a été tirée de la terre, et s'asseyant en face du convive le plus distingué, lui adresse quelques paroles, comme s'il le priait de donner son assentiment; après l'avoir reçu, il détache la racine, et pose le feuillage sur la tablette dressée dans un coin, en hommage à Sitel-Nazuenziap. Ceci, au reste, n'était pas toujours observé. Pendant ce temps, celui ou ceux (1) qui sont chargés de la préparation, se font une ceinture de feuilles de bananier, délient leurs cheveux et les lient ensuite de nouveau, non plus sur la nuque, mais sur le haut de la tête. Ils commencent leur besogne par laver les pierres sur lesquelles on bat le *séka*; ils frappent ensuite vingt-six ou trente

(1) Chez Sipé et chez Togoja, deux hommes étaient employés à la préparation. Je ne sais si cela se rapporte à l'importance du rang ou au nombre des convives.

fois de la paume des mains; prennent, après cela, les pierres servant de pilons, et en frappent plusieurs fois les grosses pierres : il semble que le nombre des coups n'est pas déterminé; nous en comptâmes, à diverses fois, de dix jusqu'à dix-sept. Ils se mettent alors après les racines, qu'ils battent jusqu'à ce qu'elles ne forment plus qu'une masse filandreuse. Ils frappent alors pendant quelque temps avec précipitation du pilon sur la pierre, et commencent ensuite l'extraction. Après avoir versé un peu d'eau sur cette masse ainsi pilée, ils la pressent avec les mains contre la pierre, pour en faire sortir le suc, et en forment une pelote qu'ils expriment de toutes leurs forces entre les mains, dans les cosses de cocos qu'on a déja préparées. Après cette première extraction, ils versent de l'eau derechef sur la masse, la pressent et l'expriment de nouveau, continuant ainsi jusqu'à ce que le nombre nécessaire de cosses de cocos soit rempli. En attendant, les fruits à pain, déja cuits et retirés de dessus les pierres, sont présentés ensemble avec la racine de katak, les cocos, etc., sur des plateaux tressés en rameaux de cocotier, devant le convive, dont on semble de nouveau demander la décision. Le convive coupe un des pains, et c'est là le signal que cha-

cun peut se mettre à manger. Le grand-échanson présente alors au convive une des cosses de coco remplie de *séka*. Ils ne s'offensaient point lorsque, ce qui arrivait le plus souvent, nous refusions ce nectar. Celui qui boit porte la coupe à la bouche, et, s'inclinant, murmure une prière (dont nous parlerons plus bas), et, après avoir soufflé l'écume, prend une bouchée de séka; quelques-uns avalent le tout, d'autres, après l'avoir gardé dans la bouche, le crachent; mais la plupart en avalent la moitié et rejettent le reste; tout cela est suivi de râlements, de crachements et de contorsions dont je ne comprends pas la cause, parce qu'ayant goûté plusieurs fois cette boisson, je l'ai trouvée absolument sans goût et sans la moindre chaleur. Après le séka vient le dessert. Chez Togoja on mettait devant chaque convive, sur un plateau particulier, un coco et un fruit à pain. La fête finit par là, le convive retourne chez lui, et tout ce qui reste du festin est emporté à sa suite (1). C'est ainsi que nous fûmes souvent approvisionnés par les urosses.

---

(1) Il est remarquable que, dans l'île de Mindanao, c'est aussi l'usage d'emporter, à la suite des convives, tout ce qui reste du festin. *Voyez* le Voyage de Forrest.

C'est exactement de cette manière, excepté cette partie de la cérémonie relative au convive, que les urosses boivent chaque matin le séka, et c'est là leur déjeûner. Il m'arriva de voir que c'était aussi répété le soir; mais il paraît que c'est une exception, et le véritable *touk touk séka* n'a lieu que les matins.

Outre le séka, ils emploient quelquefois, et de la même façon, la racine d'une autre plante appelée *kaoua;* ils se servent alors d'autres pierres, d'autres pilons, et même d'autres baquets pour l'eau. On ne prépara cependant pas une seule fois le *kaoua* devant nous.

A part le séka du matin, qui correspond entièrement au *kava* qu'on boit le matin à O-taheiti et dans les autres îles, je ne pus m'apercevoir qu'ils eussent des heures fixes pour les repas; ils mangent quand l'idée leur en vient, assez souvent mais peu, et même, à ce qu'il paraît, dans la nuit; du moins Néna, lorsqu'il couchait chez moi, avait toujours soin qu'on mît le soir près de lui une assiette avec des fruits à pain, etc., qu'il expédiait ordinairement pendant la nuit. Ils boivent très-peu : la nourriture végétale les dispense sans doute de ce besoin.

Les poissons et les écrevisses sont la seule nour-

riture animale dont ils fassent usage. Ils n'ont point de quadrupèdes domestiques; mais leurs bois abondent en pigeons et en poules, et leurs rivages en bécassines, qu'ils ne mangent cependant pas. Leur principale nourriture consiste en fruits à pain, cocos, racines de katak, de taro (*arum*), en bananes, cannes à sucre, etc., qu'ils mangent en partie crues ou cuites simplement, et en partie diversement mélangées. Leur art culinaire est plus compliqué qu'on ne pourrait le penser. Sipé, qui aimait beaucoup à parler, nous expliqua la préparation d'une infinité de mets, en relevant, à la manière de leurs cuisiniers, son chignon sur le haut de la tête, et nous montrant par signes comment tout cela se faisait. De tous ces mets nous ne fîmes connaissance qu'avec le seul *paoua*, et j'ai déja dit comment il nous plut. Afin de faire durer la provision du fruit à pain, qui ne se conserve pas long-temps, ils l'enfouissent sous terre pour le faire fermenter, et ils l'appellent alors *houro*.

Ils font cuire les fruits à pain, le katak, etc., dans la terre, absolument comme dans les autres îles. Ils se procurent du feu en frottant une planchette de bois mou, dans le sens des veines, avec une baguette de bois dur; ce frottement,

qui s'opère d'abord lentement, ensuite par degrés, de plus en plus vite, et très-vite lorsque le bois commence à s'échauffer, produit au bout de la planchette, en détachant les fibres du bois, une espèce de charpie qui finit par s'enflammer. Toute l'opération ne dure pas plus d'une minute; il faut en avoir l'habitude pour y réussir; nous l'essayâmes souvent, mais nous ne pûmes parvenir une seule fois à obtenir du feu de cette manière.

Je ne vis point les femmes des urosses manger avec leurs maris; il paraît qu'elles sont soumises ici aux mêmes interdictions que dans plusieurs autres îles, si ce n'est pour la qualité de la nourriture, comme là, parce qu'ici il n'y a pas à choisir. Elles n'ont pas non plus le droit d'entrer dans la maison à manger. La femme de Togoja ne put que se montrer à la dérobée par la porte de côté, pour recevoir nos cadeaux. Les hommes, au reste, ne mangent pas exclusivement dans cette maison. Je vis Sipé prendre son repas du soir dans la maisonnette à côté de la nôtre.

La nourriture du commun du peuple est naturellement encore plus uniforme. Une espèce de bananes d'un goût insipide, qu'ils appellent *calache*, le coriace et désagréable fruit du baquois, la canne à sucre, quelque peu de fruit à pain, et

le poisson que refusent les urosses, est tout ce qui lui revient. La meilleure espèce de bananes, le katak, les cocos, et probablement aussi plusieurs sortes de poissons, sont la propriété exclusive des urosses (1).

Cela rend les gens du peuple peu délicats, et ils mangeaient avec plaisir de tous nos mets. Lorsque nous dînions à terre, ils s'assemblaient ordinairement en troupe à la porte de la tente, tant par curiosité que pour attraper quelque chose à manger. Les urosses sont beaucoup plus difficiles; ils aimaient tous, cependant, notre viande salée, qui passait naturellement sous le nom de *cocho*. Ils se firent bientôt au vin doux du Chili, mais ils rejetaient l'eau-de-vie avec dégoût.

Nous n'eûmes pas occasion de connaître à quoi ils emploient les oranges.

Le devoir d'historien impartial m'oblige à parler maintenant d'une coutume, que je passerais bien

---

(1) Nous étions étonnés du petit nombre de cocotiers qu'il y a proportionnellement sur l'île, puisque rien ne semblerait devoir s'opposer à leur croissance. Ces fruits sont tellement précieux pour les urosses, que, pour les garantir de l'atteinte des intrus, ils adaptent quelquefois autour du tronc des arbres, à la hauteur de trente pieds de terre, des barrières horizontales. Cette précaution ne se voit point ailleurs.

volontiers sous silence, et que je croyais n'exister que parmi les Hottentots, depuis que les missionnaires l'ont interdite (comme je n'en doute point) aux reines de Tahïti (1). Je veux parler de l'exécrable phthirophagie, que le docteur Mertens regardait avec raison comme le premier pas vers l'anthropophagie. Cette coutume n'appartient pas ici, comme c'était à Tahïti, exclusivement aux droits d'une certaine classe. Tous la pratiquent également entre eux, sans craindre la disette. Nous leur en manifestâmes si souvent notre aversion, qu'ils s'abstenaient un peu de satisfaire en notre présence leur appétit perverti; mais quelquefois ils se moquaient de nous, en faisant semblant de jeter sur nous certains petits animaux. Dans notre visite à Togoja, Sipé s'imagina de répéter ce badinage; mais je me levai, et dis que s'il faisait cela encore une fois, je me retirerais sur l'heure. Il n'eut pas de peine à m'apaiser, pendant que Togoja, selon son habitude de ne rien comprendre, se contentait de répéter : *Mea inghe?* Enfin Sipé lui expliqua, ainsi qu'à toute l'assemblée, ce dont il s'agissait, et il excita par son récit un étonnement sur nos singularités et nos

(1) Voyez *Wilson's Missionary Voyage.*

préjugés, pareil à celui que le drogman d'Ali Pacha d'Égypte produisit en lui, en lui expliquant ce que c'était que les sociétés savantes d'Europe, et le café avec du lait. Il ne manquait plus à la troupe que de s'écrier : « Ah! les infidèles! »

Manger, dormir, former des cercles pour causer, voilà à quoi un urosse passe sa vie. Ses facultés intellectuelles sont dans une inactivité aussi constante que ses facultés physiques; il ne craint pas la misère, et n'a point d'ennemis; il ne connaît ni la crainte, ni l'espérance; ses passions sont assoupies. C'est à cela, sans doute, qu'est dû le caractère doux et paisible des urosses, mais aussi le peu d'étendue de leur intelligence; ils sont presque tous stupides; nous pouvions mieux nous faire comprendre du dernier du peuple, et même de leurs femmes, parce qu'elles font au moins quelque chose.

Les dames ualanaises ne regardent pas moins que les nôtres comme inconvenant de rester assises les bras croisés; mais n'ayant pas, comme celles-ci, des occupations variées, elles se bornent à tisser des *tols*, et à soigner leurs enfants, ce qui ne les empêche cependant pas d'entretenir aussi des bonnes. La femme de Sipé couchait toujours avec sa fille, âgée de six ans, et son fils à la ma-

melle passait la nuit dans une autre maison, sous la surveillance d'une vieille bonne. Après avoir terminé sa toilette du matin, elle faisait venir près d'elle son fils, qu'elle embrassait avec tendresse.

Le bas peuple a partout plus de travail que les grands; mais là où les besoins de l'homme sont très-bornés, et où la nature fournit tout presque spontanément, le serf même ne peut pas être accablé de travail. Le transport des matériaux pour la réparation et la construction des pirogues et des maisons, les réparations et les constructions mêmes, constituent une corvée à laquelle les Ualanais pauvres ne sont employés que temporairement; les occupations régulières sont la surveillance des plantations des maîtres, la récolte (1) et le transport des fruits à la capitale, et la pêche.

---

(1) Pour cueillir les cocos, ils s'attachent aux jambes des entraves faites de feuilles de baquois ou de cordes, de manière que les jambes puissent se tenir écartées à un pied l'une de l'autre; en montant ainsi sur l'arbre, ils l'embrassent tout autour, et peuvent s'y tenir très-fortement. Il faut plus de précautions pour cueillir le fruit à pain; car, s'il tombe à terre, il se brise en morceaux. Ils emploient pour cela un instrument particulier qu'ils appellent *tangasse*. C'est une longue perche, fourchue par un bout, avec laquelle ils détachent le fruit, qu'ils font ensuite passer en bas avec précaution.

Cette dernière occupation est presque exclusivement réservée aux femmes; nous vîmes, du moins, très-peu d'hommes s'y livrer. Ils ont des seines faites de cordes de cocotier, avec des flotteurs très-semblables aux nôtres ; des filets longs de quatre pieds sur deux de large, étendus par des bâtons, avec lesquels ils enlèvent le poisson de l'eau ; ils percent les gros poissons avec de légères piques en bois ; ils ont aussi pour cela un petit instrument composé de trois dents de poisson, qu'ils lient fortement au bout d'un manche. Ils n'ont point de lignes, parce qu'ils ne vont jamais pêcher à la mer, et que toute leur pêche se fait en dedans des récifs. Ils élèvent en plusieurs endroits, sur les hauts-fonds, des digues en pierre qui forment des réservoirs où le poisson entre quand l'eau est haute, et dans lesquels, lorsqu'elle baisse, il se trouve enfermé et peut être aisément pris.

Ils prennent aussi des tortues qui viennent en assez grande quantité dans le port; mais je n'eus pas occasion de voir le moyen qu'ils emploient pour cela : j'ignore également s'ils les mangent; j'ai cependant lieu d'en douter. Nous ne pûmes réussir à prendre une seule tortue : quelques-unes furent harponnées, mais elles finirent

toujours, en se retirant sous les pierres, par rompre les lignes ou par se débarrasser du harpon. Elles s'empêtraient souvent dans les cordelles de notre échelle des marées, se débattaient quelquefois long-temps, cassaient, brisaient tout, mais nous n'eûmes jamais le bonheur ou l'adresse d'en prendre une seule.

Les hommes de toutes les classes aiment beaucoup à former des cercles et à causer entre eux. La décence de ces réunions est vraiment digne d'être imitée. Nous ne comprenions pas leur conversation, mais il n'était pas possible qu'ils fussent toujours du même avis. Malgré cela, nous ne remarquâmes jamais ni déplaisir, ni dispute, ni gros mot. La coutume générale est de parler à voix basse, et j'observai souvent que nos conversations bruyantes ne leur plaisaient guère; je pense même qu'en général, bien que nos liaisons amicales n'aient jamais été interrompues pendant tout le temps de notre séjour, nous laissâmes après nous la réputation d'un peuple inquiet, qui ne sait pas parler bas, et qui ne peut rester en place; c'est ce que nous ne pouvions faire long-temps pour deux raisons : d'abord à cause de nos occupations, et ensuite parce qu'il était très-incommode pour nous de rester assis

à leur manière. C'est à l'entrée de la nuit qu'ils aiment surtout à se rassembler ainsi. Nous nous réunissions alors quelquefois à eux; et quoique les membres de la société ne s'entendissent pas toujours, elle ne laissait pas que d'être gaie.

Ils n'emploient d'autre moyen d'éclairage dans leurs maisons que le feu du foyer; ils n'en ont pas même besoin, parce que, dès les huit heures, le sommeil commence à les gagner tous, et passé ce temps, on en voit très-peu qui ne dorment pas. Ils n'ont pas non plus l'habitude de se lever la nuit pour s'amuser, comme dans quelques îles de la Polynésie.

Nous ne trouvâmes chez eux aucun divertissement public, et l'on peut, ce semble, en conclure qu'ils ne sont point en usage, car il n'est pas vraisemblable qu'il ne fût jamais venu à l'idée des urosses de nous en procurer le plaisir. Au reste, ils dansaient toujours très-volontiers, lorsque nous les en priions. Leur danse, comme toutes les danses en général, est aussi difficile à décrire qu'à peindre. Quelques hommes se rangeant en ligne l'un derrière l'autre, exécutent lentement à la même place des changements de pied, et font avec leurs mains différents mouvements qui, malgré leur diversité et le défaut apparent de

système, sont accomplis avec une exactitude si surprenante, qu'en regardant cette colonne par derrière, on croirait que ce sont des automates mus par un seul ressort. Tous ces mouvements, d'ailleurs très-souples, et exécutés par des hommes bien faits, comme ils le sont ici en général, ont en effet beaucoup de grace. Il faut en excepter le mouvement contraint de la tête. Tout cela se fait à la mesure d'un air chanté d'une voix basse et forcée, telle que celle d'un homme asthmatique; ce qui est assez désagréable. Ces danses sont soumises à des règles particulières : non-seulement les femmes n'ont pas le droit d'y prendre part, mais il semble même que les hommes ne peuvent danser entre eux que suivant un certain choix. Dans ces danses, ils se passent aux bras, au-dessous du coude, des coquilles taillées en forme d'anneaux, qu'ils appellent *moek*.

Nous ne vîmes chez eux aucune espèce de jeux de hasard. Ils sont inventés par les hommes qui ont besoin de tuer le temps, ou qui veulent s'approprier le bien d'autrui; les bons Ualanais ne peuvent pas avoir cette dernière pensée, et quant à l'autre, ils y réussissent à merveille sans recourir au jeu. Nous n'y trouvâmes non plus

aucun exercice de gymnastique, ni de lutte, ni de tir au but, etc. Tous ces genres d'occupation ont plus ou moins de rapport à la guerre ou à la chasse des bêtes féroces, et ils ne connaissent ni l'une ni l'autre; tous ces jeux conduisent à faire considérer comme ennemi le parti opposé, et le trait saillant du caractère des Ualanais est de se regarder comme des frères.

Ils n'ont absolument aucune arme, ni même de bâton destiné contre l'homme; ils ne peuvent donc, à ce qu'il paraît, avoir la moindre idée, même la plus éloignée, de la guerre. Existe-t-il un pareil exemple sur la terre? Il y a aussi à Ualan des trompettes marines (*Triton variegatum*), dont le son, dans toutes les îles du grand Océan, donne le signal de la guerre; mais elles sont déposées sur l'autel de Nazuenziap, et ne servent que dans les cérémonies religieuses, comme nous le verrons plus bas.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici atteste déja l'étonnante bonté du caractère de ce peuple, dont on trouverait difficilement le pareil sur la terre. Ils ne connaissent point les grands mouvements de l'ame; ils ne déchirent pas leur peau avec des dents de requin pour manifester un chagrin qui, l'instant d'après, est oublié; mais un visage som-

bre et des yeux baissés montrent l'état de leur ame. Dans la joie, ils ne vont pas jusqu'aux transports, mais ils la manifestent par des embrassements et des éclats de rire. Ils ne viennent point à la rencontre d'un inconnu avec des branches de palmier ou tout autre signe de paix, parce qu'ils ne connaissent pas d'autre état que l'état de paix. Dès le premier instant, ils préviennent en leur faveur par une gaîté franche et par une confiance enfantine et inaltérable. Une connaissance plus approfondie fait découvrir en eux la douceur, un caractère égal et constant, l'obligeance et même la probité. Le vol entrepris en plein jour par Séza ne saurait prouver le contraire, parce qu'il y a des fripons dans tous les pays, même parmi les urosses; mais il faut dire, à la justification du caractère national, que tous sans exception réprouvèrent sa conduite, et même les enfants, qui répètent ordinairement ce qu'ils entendent dire aux plus âgés. Dans une réunion chez la fille de Sipé, dont j'ai déja parlé, quelqu'un prononça le nom de Séza; je dis : *Séza koluk* (Séza méchant), et la jeune assemblée entière s'écria tout d'une voix : *Séza koluk*, avec un geste et une expression de physionomie qui prouvaient que l'exclamation partait du cœur. Séza lui-même ne se montra

pas une seule fois pendant tout le temps de notre séjour à Lella; ce ne fut pas sans doute par crainte, puisque n'étant qu'au nombre de huit dans leur capitale, nous ne pouvions lui rien faire. Les voleurs à Taïti et dans les autres îles ne montraient pas cette timidité. Dans nos promenades, nous étions souvent entourés d'une troupe d'habitants, et loin d'avoir besoin d'être sur nos gardes pour que rien ne nous fût enlevé, nous leur donnions à porter nos fusils et nos instruments, dont ils prenaient plus de soin que nous ne l'aurions fait nous-mêmes. Nous naviguâmes sur leurs pirogues, et nous ne perdîmes jamais rien. MM. les naturalistes étaient toujours accompagnés dans leurs excursions par des hommes de bonne volonté qui leur prêtaient toute sorte d'assistance, grimpaient sur les arbres, portaient leurs paquets, etc. Leur amitié était désintéressée. Ils nous demandaient souvent ce dont ils avaient besoin, mais ce n'était nullement en retour de ce qu'ils nous apportaient. Nous essayâmes souvent de leur donner une idée quelconque du commerce d'échange, parce qu'il était désavantâgeux pour nous d'en être avec eux sur le pied des cadeaux; mais ce fut toujours en vain. Soit qu'il apportât beaucoup ou peu, un urosse n'exigeait rien, ou

demandait une hache, et il se contentait ordinairement de ce qu'on lui donnait.

Il serait superflu, d'après cela, de parler d'hospitalité ; on la trouve chez les Bédouins et chez les Hottentots, comment n'existerait-elle donc pas ici ? L'hôte n'accourt pas au-devant du convive, il ne l'embrasse pas en songeant à part soi : Que le diable t'emporte! mais il lui montre, d'un air calme et caressant, la place à côté de lui ; le séka se prépare, on cuit le fruit à pain, ils se régalent tranquillement ; mais là s'arrête l'hospitalité, sans s'étendre, comme chez beaucoup d'autres peuples, jusqu'à la femme même de l'hôte. Le convive prend également congé sans transports, et tout ce qui reste du festin est emporté à sa suite.

Mais c'est surtout dans l'intérieur des familles que se montrent la douceur et l'égalité de leur caractère. Ce n'est pas ici que les poètes auraient inventé le démon du mariage, pas plus, à la vérité, que leurs rêveries sur Doris et Daphné. Les époux vivent entre eux amicalement, et en apparence sur le même pied. Kaki se consultait souvent avec sa femme, comme chez nous dans les familles unies. Quand ils recevaient des cadeaux, ils n'oubliaient jamais leurs femmes, qui, de leur

côté, ne manquaient jamais, quand ils revenaient chez eux avec des présents, de demander : *Et où est le mien?* Les pères et les mères sont tendres pour leurs enfants, mais sans grimace. Togoja, n'ayant point d'enfants, gardait près de lui, à leur place, un fils de Néna, charmant petit garçon de huit ans, plein de vivacité, à qui le vieillard ne pouvait s'empêcher de pincer à chaque instant la joue ou l'oreille, et l'enfant prenait cela d'un air qui prouvait qu'il savait comprendre et apprécier toute la tendresse du vieillard. Leurs enfants sont généralement d'un bon caractère. Entourés de petits garçons, nous n'entendions jamais leur piaillement ou leurs cris; nous ne remarquâmes pas une seule fois, quand ils étaient réunis en troupe, qu'il y eût parmi eux des disputes ou des batteries, ce qui ne les empêche cependant pas d'être très-vifs, et même jusqu'à la folie. Les jeunes fillettes sont extrêmement gentilles, caressantes et sans la moindre timidité, mais toujours prêtes à demander.

La douceur sans égale de leur caractère n'exclut pas chez eux la grande gaîté. Ils semblent ignorer ce que c'est que l'ennui; ils étaient toujours charmés de trouver une occasion de rire, fût-ce même à leurs propres dépens, et ils parais-

saient rire avec plus de plaisir d'eux-mêmes que des autres. Ils prenaient très-bien les badinages et ne s'en fâchaient jamais. Ils manifestent leur joie ou leur approbation exactement de la même manière que les habitants des autres îles de cette mer, c'est-à-dire en frappant de la paume de la main droite sur la jointure du bras gauche serré contre le corps, ce qui produit un bruit sourd, mais très-fort. Ils se pâmaient de rire lorsque, par badinage, nous essayions d'en faire autant sur nos habits, et bien entendu sans succès. Ils ne pouvaient, au contraire, faire grand bruit en battant des mains.

La polygamie est tolérée, mais elle n'est pas généralement en usage. Tous les principaux urosses ont plusieurs femmes. Sipé en a deux, Néna trois, etc.; mais les urosses de la seconde classe, que nous connaissions, n'en avaient chacun qu'une seule. Des deux femmes de Sipé, l'une était ouvertement préférée, mais je ne m'aperçus pas que l'autre fût en aucune façon sous sa dépendance.

La polygamie, quoiqu'elle ne soit pas générale, et le nombre inférieur des femmes proportionnellement à celui des hommes, font qu'il y a ici beaucoup de célibataires; et il doit nécessairement en résulter certaines habitudes qui ne sont pas

tout-à-fait d'accord avec les bonnes mœurs, que nous regardâmes d'abord, peut-être injustement, comme une des traces du séjour des premiers Européens dans cette île. Les Ualanaises ne peuvent pas se vanter de cette sagesse qui, d'après les récits, distingue les femmes de Radak. Je n'eus pas l'occasion d'éprouver la sévérité du devoir conjugal, mais il paraît qu'elles ne sont pas toutes des Pénélopes, et qu'elles ne se piquent pas même de l'être; nous pouvons citer pour exemple la femme de Kaki qui prenait plaisir à attribuer sa grossesse à l'un de nos compagnons (qui cependant ne l'avouait nullement); et Kaki lui-même aimait à plaisanter là-dessus, en montrant souvent la manière dont sa femme pleurerait l'absence de son bien-aimé.

En lisant les voyages dans les contrées lointaines, nous sommes convaincus, et c'est en quoi consiste une des plus grandes jouissances offertes par cette lecture, qu'il n'y a point de peuple, quelque peu nombreux et quelque peu civilisé qu'il soit, qui ne reconnaisse l'existence d'un être suprême réglant la destinée des hommes. Selon le caractère du peuple, sa plus ou moins grande dépravation, et peut-être aussi d'après le climat, et la fertilité ou la stérilité du

pays, les représentations, tant matérielles que spirituelles, de cet être, sont très-différentes, souvent difformes, et presque toujours indignes de la sagesse et de la bonté du créateur de l'univers, qui nous est révélé par notre religion. Mais malgré toute leur imperfection, elles prouvent la nécessité, pour la partie immortelle de l'homme, de s'élever vers sa source, dans un monde immatériel, dernier mais sûr asile contre les désagréments inséparables de son enveloppe terrestre. Sous ce rapport, la religion des peuples sauvages mérite toute l'attention du voyageur qui ne cherche pas seulement à satisfaire sa curiosité, mais qui a le désir de s'instruire.

Ce sujet, plus que tout autre, nous fit regretter d'ignorer la langue des Ualanais. Malgré toutes leurs explications, nous ne pûmes recueillir que des notions très-obscures sur leur religion. Leur divinité s'appelle *Sitel - Nazuenziap*. C'était un homme de la tribu de Pennemé (ou peut-être bien cette tribu descend de lui); il avait deux femmes, *Kajoua-sin-liaga*, *Kajoua-sin-nionfou*, et pour enfants : *Rin*, *Aourieri*, *Naïtouolen* et *Seoüapin*. Il semble qu'ils considèrent Sitel - Nazuenziap comme le fondateur de leur race et comme leur divinité.

Sitel-Nazuenziap n'a ni temples, ni moraïs, ni idoles. Dans chaque maison est arrangé, dans un coin, un endroit particulier dans lequel une baguette longue de quatre à cinq pieds, pointue par un bout et cannelée par l'autre, représente leur commun pénate. Il se contente de la plus médiocre offrande, des branches et des feuilles de la plante de séka. La trompette marine, qui est aussi déposée là, comme sa propriété, pourrait faire supposer que c'était un guerrier, car le son de cette corne est le signal de la guerre dans toutes les îles de la mer du Sud. A sa mort, comme on voit, le temple de Janus fut fermé pour toujours, et cet instrument ne sert plus que dans les cérémonies relatives à la religion. Nous décrirons plus bas une de ces cérémonies. A travers le ruisseau devant lequel est situé le village de Lual, un fil tendu était attaché sur chaque bord à un arbre, et garni de petites fleurs rouges (1) : c'était aussi un des innocents hommages à Sitel-Nazuenziap.

La boisson du séka fait indubitablement partie de leurs rites religieux ; car ils ont une telle vénération pour la plante même, qu'il leur était désagréable de nous la voir toucher, quand nous la

---

(1) *Voyez* pl. +

rencontrions dans les plantations. Elle est comme une oblation en l'honneur de Nazuenziap, et la prière suivante qu'ils récitent en cette occasion, et toujours avec respect, est vraisemblablement la formule de l'offrande. Ils disent :

Talaelem séka mai.... (1) Sitel-Nazuenziap (*Pennemé*).
Rin séka
Naïtouolen séka } (*Pennemé*).
Seouapin séka
Chiechou séka (*Ton*).
Mananziaoua séka (*Lichenghé*).
Kajoua-sin-liaga séka
Kajoua-sin-nionfou séka } (*Pennemé*).
Olpat séka (*Lichenghé*).
Togoja séka (*Ton*).

Toute cette prière, à l'exception des trois premiers mots dont j'ignore le véritable sens, se compose de noms propres, avec l'addition du nom de la plante de *séka*. Parmi ces noms se trouvent ceux des femmes et des trois fils de Sitel-Nazuenziap, et à la suite celui de l'urosse actuel Togoja. Chacun de ces personnages est regardé comme appartenant à l'une des trois tribus dans lesquelles la nation est divisée, ainsi qu'il est

(1) *Mai....* se dit d'un ton chantant, très-alongé. *Nionfou* se prononce du nez.

marqué dans les parenthèses vis-à-vis de leurs noms.

La cérémonie dont il a été parlé plus haut, eut lieu dans la maison à manger de Sipé, et consistait en ce qui suit : l'homme qui jouait le rôle principal était assis, les jambes repliées sous lui, sur le dos du baquet dans lequel ils apportent l'eau quand ils boivent le *séka*. Il avait au cou un collier de rameaux de jeune cocotier, et tenait dans ses mains la baguette représentant Sitel-Nazuenziap, qu'il pressait continuellement contre ses genoux. Ses yeux étaient troubles, il tournait la tête à chaque instant, tantôt sifflait d'une manière étrange, tantôt avait le hoquet, et quelquefois râlait et crachait, comme ils font ordinairement lorsqu'ils boivent le *séka*. Il prononçait des mots entrecoupés et inarticulés, parmi lesquels on entendait quelquefois *urosse Litské* (c'est ainsi qu'ils m'appelaient généralement). Le tout semblait être une imitation de l'état d'un homme ivre de *séka*, et je crus pendant un temps qu'il était effectivement dans cet état. Il avait devant lui la corne de Triton. On chauffait, en attendant, les pierres sur le foyer, et tout se préparait pour la cuisson des fruits à pain, mais dans le calme et le silence convenables dans les occasions solen-

nelles. Lorsque toutes ces grimaces se furent assez long-temps prolongées, Sipé prit la corne et la présenta respectueusement à l'officiant qui, après en avoir sonné un peu, la lui rendit, se leva bientôt après, et s'enfuit de la maison par la porte de côté, en posant le pied, en passant, sur le foyer allumé. On nous dit qu'il était accouru chez Togoja pour répéter la même comédie. Il courait dans la rue en agitant la baguette de tous côtés, et tout ce qui se trouvait sur son chemin se dispersait à toutes jambes. Au bout d'une demi-heure ou environ, il revint portant la baguette comme un fusil dans la charge à la baïonnette, entra dans la maison par la porte de côté, en se baissant et comme à la dérobée, et après avoir remis la baguette à sa place, vint s'asseoir parmi nous en parfaite santé et comme si rien ne s'était passé.

Malgré les longues explications de Sipé et des autres, nous ne pûmes comprendre ce que signifiait précisément cette cérémonie. Peut-être que la représentation d'un homme en proie aux souffrances que peut occasioner l'usage immodéré du *séka*, a été établie dans le but moral de porter le peuple à s'abstenir de ce vice, et cela est d'autant plus vraisemblable, que, pendant tout le temps de notre séjour, nous ne vîmes pas un seul homme

enivré de séka. Ce prêtre, de la tribu de Lichenghé, et l'un de nos assidus visiteurs dans notre tente, me raconta, par la suite, qu'il était *Seyalik* de Sitel-Nazuenziap, me fit un long récit de pirogues venant de la mer, etc., etc.; mais ce récit, ainsi que bien d'autres, fut perdu pour nous.

Il semblerait qu'ils ont quelques idées obscures sur l'état de l'homme après la mort. Ils revêtent leurs morts de tous leurs plus beaux ornements, enveloppent le corps de tissus, posent ensemble les mains sur le bas-ventre, et les enfouissent dans la terre. Je vis une tombe récente dans le village de Ouégat. Elle était à côté de la maison d'un parent du défunt, et se faisait remarquer par deux bananiers entiers posés tout du long. En parlant à ce sujet, ils montraient souvent le ciel.

La langue des Ualanais est sonore, douce et délicate (1). Ils parlent d'une manière très-agréable, et sans cette précipitation bruyante qu'on remarque ordinairement dans les conversations des sauvages. Ils tâchent de donner plus de force à leurs discours par les inflexions de la voix, l'ex-

---

(1) Les mots de cette langue recueillis par nous, avec des observations plus étendues à ce sujet, sont insérés à la fin du chapitre XIII.

pression des yeux et les mouvements du corps. Dans toutes les langues les femmes s'expriment plus agréablement que les hommes, et il en est de même ici. J'entendis long-temps résonner à mes oreilles les mots *chal-chal? comment? danser?* que prononçaient les jeunes filles, lorsque je les engageais à danser. Il faut se rappeler qu'à Ualan la danse est interdite aux femmes.

L'île d'Ualan peut servir de très-bonne relâche, et principalement aux bâtiments baleiniers qui font la pêche dans ces parages, et aux navires allant à la Chine par la route de l'est. Un port tranquille, un beau climat, un bon peuple, une abondance d'eau fraîche et de fruits, qui ne contribuent pas moins qu'une nourriture animale à restaurer les forces d'un équipage après une longue navigation, lui donnent cet avantage.

On ne peut pas s'attendre à trouver ici d'abondantes provisions de mer, mais on n'a pas à craindre d'en manquer pour la consommation journalière. Les pigeons et les poules sauvages donnent un excellent rôti, et le potage en est juteux et nourrissant. Quatre ou cinq chasseurs nous en fournissaient en assez grande quantité pour pouvoir faire chaque jour une soupe fraîche à tout

l'équipage. Les bécassines sont un rôti délicat. Le poisson et les tortues, si l'on trouvait un moyen de les prendre, seraient d'un très-bon secours; mais nous ne pûmes y parvenir, et l'on ne peut en recevoir que très-peu des habitants. Parmi les fruits on peut se procurer, autant qu'on en veut, des bananes de l'espèce commune, et des cannes à sucre; il est toujours possible de tirer des uros-ses le fruit à pain; nos hommes s'y accoutu-mèrent bientôt et le préféraient au pain ordinaire. On ne peut pas avoir beaucoup de cocos ni de bananes de la meilleure espèce. Nous recevions si peu des premiers, que ce n'était que deux ou trois fois dans la semaine que nous pouvions en donner un à chacun de nos gens. On ne peut mettre au nombre des provisions de mer que les cannes à sucre et les oranges. Ces dernières n'é-taient pas mûres de notre temps, ce qui fait que nous ne pouvons connaître la quantité sur laquelle on pourrait compter. Les bananes qui ne sont pas tout-à-fait mûres achèvent de mûrir en les gardant une semaine. Il y a encore une espèce de cornichon, fruit croissant sur un arbre, d'une forme ronde, avec la peau très-épaisse et très-dure, qui, salé ou mis dans le vinaigre, donne un ex-cellent assaisonnement; mais nous ne le trou-

vâmes pas en assez grande quantité pour pouvoir en approvisionner tout l'équipage.

Peut-être qu'avec le temps Ualan pourra fournir des pourceaux aux navigateurs. L'intention louable du capitaine Duperrey resta sans effet. Il est à désirer que notre essai ait plus de succès.

L'eau fraîche que nous prîmes du ruisseau qui coule au travers du village de Lual, est un peu saumâtre ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne se conserve bien, et qu'elle ne soit de bon goût et salubre. Il n'y a pas de bon bois de chauffage. On pourrait avoir de gros sonneratias en aussi grande quantité qu'on voudrait, mais ils sont humides et peu susceptibles de sécher.

Mais il est temps pour moi de dire adieu à Ualan et à ses bons et aimables habitants. Je désire de tout mon cœur qu'ils nous aiment autant que nous les aimons ; que notre visite réveille en eux d'aussi agréables souvenirs que ceux que nous conservons de notre séjour parmi eux ; que tout ce que nous avons fait pour eux puisse servir à améliorer substantiellement leur situation ; mais par dessus tout, qu'ils n'aient jamais sujet de regretter que les hommes blancs aient trouvé la route de leur petite terre isolée.

La description que je viens de tracer de l'île d'Ualan a été extraite, sans rien ajouter ni diminuer, à l'exception des détails inutiles, du journal tenu par moi sur les lieux, sans la moindre confrontation avec les récits des voyageurs qui visitèrent cette île avant nous (1), et cela tout exprès, afin que mes conclusions fussent entièrement indépendantes du jugement des autres. Il me reste maintenant à indiquer quelques discordances qui se trouvent entre nous.

Je ne parlerai point de ces petites différences, inévitables dans la description d'un peuple avec lequel on ne peut s'expliquer que par signes, et qui sont assez éclaircies par l'incertitude de toutes les connaissances recueillies par ce moyen; je ne porterai l'attention que sur ces contradictions qui donnent une tout autre idée de l'état et des mœurs du peuple qu'on décrit. D'un autre côté, je montrerai aussi les endroits dans lesquels les

(1) *Voyage médical autour du monde*, exécuté sur la corvette *la Coquille*, par R. P. Lesson. Observations sur le sol, sur les productions de l'île Oualan, et sur ses habitants, leur langage, leurs mœurs, etc., par R. P. Lesson. *Journal des Voyages*, publié par D. Frick et N. Devilleneuve, mai et juin 1825. Le Journal du commandant de l'expédition, le capitaine Duperrey, n'était pas encore en Russie lorsque ces observations furent écrites.

conjectures de l'un sont confirmées par les observations de l'autre.

Une des principales contradictions entre nous consiste dans l'interprétation des mots : *Ton, Penneмé, Lichenghé*, que je regarde comme les dénominations des tribus ou générations qui servent à diviser le peuple, et que M. Lesson considère comme des dénominations de conditions ou de castes, en ajoutant à ces trois qualifications quelques autres subdivisions que nous ne remarquâmes pas.

Je dois avouer que mon interprétation n'est pas tout-à-fait satisfaisante. Si c'étaient précisément des générations, dans le sens que nous y attachons ordinairement, alors pourquoi n'y avait-il pas un seul principal urosse de la génération de Lichenghé, quoiqu'il y en eût quelques-uns parmi les urosses de la seconde classe ?

Mais je ne puis pas non plus consentir à l'interprétation de M. Lesson. Nous ne remarquâmes pas cette distinction rigoureuse entre les diverses classes, ni cette différence tranchante dans l'extérieur des chefs et du bas peuple, dont parle M. Lesson. Nous vîmes que la plupart des principaux et des plus riches urosses étaient Pennemé. Il y en avait deux, Togoja et Séoa, qui étaient

Tône, que M. Lesson croit signifier roi. Séoa n'avait rien qui le distinguât des *urosses-Pennemé*. Sitel-Nazuenziap, qui est l'objet de leur culte, était Pennemé. Dans la prière dans laquelle il joue le premier rôle, on nomme des personnages de ces trois dénominations; ce qui, ce semble, ne pourrait pas être, si elles désignaient des castes.

Dans l'urosse courbé sous le poids des ans, dont parle M. Lesson sans le nommer, il est impossible de ne pas reconnaître notre Togoja. M. Lesson dit décisivement : « L'île de Oualan est régie par un chef suprême qui porte le titre d'*urosse Tol* ou *Tône*. Les autres commandent les divers districts de l'île, ou entourent le *roi* dans *Lélé*. » Dans un autre endroit : « C'était la demeure du roi de l'île. » Il a été dit plus haut pourquoi nous n'avions pu reconnaître en aucune manière Togoja comme roi de toute l'île.

La prière ou formule qu'ils récitent en buvant le séka, justifie la conjecture de M. Lesson, que les chefs, après leur mort, jouissent d'une espèce de culte; mais nous n'eûmes pas occasion de voir de Panthéon général d'urosses.

M. Lesson se trompe lorsqu'il dit que la boisson de séka se fait avec les feuilles ou les bran-

ches de cette plante (1); elle se prépare, comme dans toutes les îles de la Polynésie, avec la racine. Nous vîmes plusieurs fois, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, les chefs détacher la racine, et porter en offrande à Sitel-Nazuenziap les branches et les feuilles. Ils n'écrasent pas ces racines dans des vases de bois, mais sur des pierres particulières, enfoncées dans la terre.

M. Lesson tombe fortement sur le caractère moral des principaux urosses. Bien que nous n'ayons pas eu nous-mêmes à nous louer toujours d'eux; que l'un d'entre eux ait évidemment participé aux vols qui nous furent faits, et que nous eussions, vers la fin, conçu quelques soupçons sur leur reconnaissance, je dois, cependant, les défendre contre l'attaque de notre prédécesseur. Voici ce qu'en dit M. Lesson : « Des dispositions aussi bienveillantes et aussi aimables ne se retrouvaient point chez les urosses; soit par mélange d'orgueil, de vanité ou d'avarice, soit qu'ils pensassent que nos présents leur étaient dus, ils se

(1) *Journal des Voyages*, XXVI, 286. *Voyage médical*, p. 130-194. A la page 129, il est dit, *boisson fermentée;* mais ce n'est évidemment qu'une erreur d'expression, pour *boisson enivrante.*

montraient avides, insatiables, et sans noblesse ni générosité dans le caractère. » Et dans un autre endroit : « Ceux de Oualan (les chefs) nous parurent envieux, jaloux de leurs prérogatives, et sans la moindre noblesse dans le caractère. » Il raconte que l'un d'eux porta l'audace jusqu'à tenter de voler le gouvernail d'une yole sous les yeux des matelots français, et ordonna de déshabiller un des officiers qui était resté à Lella.

Nous sommes prêts à reconnaître dans cet audacieux l'urosse Séza, déja connu de nos lecteurs, dont les autres ne partagent cependant pas les mauvaises qualités. Nous les trouvâmes, en général, bons et hospitaliers, quoique, peut-être, pas au même degré que les basses classes. Telle est, du moins, l'impression qu'ils ont faite sur tous mes compagnons, dont aucun certainement ne partage l'opinion de M. Lesson.

D'un autre côté, nous ne trouvâmes pas qu'ils fussent plus éclairés ou plus civilisés que les autres. Au contraire, nous retirions beaucoup plus de profit de nos communications avec les urosses de la seconde classe, et c'est à eux que nous devons la plus grande partie de nos renseignements. Les premiers se faisaient remarquer par une certaine mollesse et un certain assoupissement d'es-

prit et de corps, qui les rendaient tout-à-fait stupides.

M. Lesson regarde le climat d'Ualan comme nuisible à la santé. Il ne nous parut pas tel, malgré sa grande humidité, à en juger par l'état de santé de nos gens. Dans un séjour prolongé, surtout dans la saison des pluies, ou, pour mieux dire, dans la saison des chaleurs, parce qu'il semble que les pluies durent ici toute l'année, la santé d'hommes qui n'ont pas l'habitude d'être continuellement dans l'eau et dans l'humidité sous un soleil vertical, peut souffrir à la fin; mais il ne paraît pas que quelques jours dont on a besoin pour rafraîchir un équipage, puissent jamais lui porter grand préjudice. Nous n'observâmes pas sur les naturels des traces de la mauvaise qualité du climat; ils nous parurent bien portants et d'une forte constitution. Je ne puis pas non plus accorder que la plus grande partie des habitants soit infectée de la maladie cutanée connue dans la mer du Sud; la dixième partie, tout au plus, nous parut en être attaquée.

Parmi les instruments dont les dessins sont annexés à l'article du Journal des Voyages, il en est un (fig. 6) sous le nom de *sague*, dans lequel nous reconnaissons la baguette de Nazuenziap,

dont nous avons si souvent parlé, mais que M. Lesson prend tout simplement pour un instrument de pêche. Il serait très-possible qu'ils employassent pour la pêche quelque chose de tout-à-fait semblable, quoique nous ne l'ayons pas vu; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils montrent pour la petite baguette, élevée sur un endroit à part, dans un coin de la maison à manger, et entourée de branches de la plante de séka, une vénération qu'ils n'accordent jamais aux instruments de pêche ordinaires.

Nous ne remarquâmes aucune différence dans la langue que parlent les diverses classes; nous trouvâmes que tous sans exception employaient le même langage; et les mots que nous empruntions aux uns, nous servaient toujours pour nous faire entendre des autres. Il arrivait souvent, même avec nous, qu'à la même question l'un répondait d'une manière, et un autre différemment; mais cela ne provenait pas de la différence des langues, mais de la difficulté bien connue de faire comprendre ses demandes à un sauvage, et quelquefois de ce qu'une et même chose a aussi chez eux différents noms.

Je ne puis me ranger à l'opinion de M. Lesson, que les Ualanais sont d'origine mongole; mais

comme cette observation se rapporte aux habitants de tout l'archipel des Carolines, j'en parlerai lorsque ce peuple nous sera plus connu. Quant à ce qui concerne les habitants d'Ualan, quoiqu'ils appartiennent à la même race que les habitants de tout l'archipel des Carolines, il existe en effet des traces qui paraissent indiquer qu'ils ont eu des communications avec les Japonais, et qu'ils ont emprunté d'eux quelques cérémonies de la croyance de *sin-to*, la plus ancienne du Japon (1). Cette croyance est fondée sur le culte d'esprits invisibles, appelés *Sin* ou *Kami*, en l'honneur desquels on élève des temples, *mia*. Le symbole de la divinité est placé au milieu de l'édifice : il consiste en bandes de papier attachées à des baguettes de bois de finoki (*thuya japonica*); ces symboles, nommés *go fei*, se retrouvent dans toutes les maisons du pays, où on les tient dans de petits mia. A côté de ces chapelles, on pose des pots de fleurs avec des branches vertes de sakari (*cleyeria kompferiana*), et souvent de myrte et de pin. On y pose aussi deux lampes, une tasse

(1) M. Klaproth, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, décembre 1833.

de thé et plusieurs vases remplis de sake (vin du Japon). On ajoute à une cloche (soutsou), des fleurs (fanatate), un tambour (taïko), et autres instruments de musique, placés près du temple du kami, un miroir (kagami), comme emblème de la pureté de l'ame. Les daïri, regardés comme les descendants de la divinité, portent le titre de *ten-si* (fils du ciel). A l'inauguration de chaque daïri, on prend la mesure de sa taille avec une baguette de bambou, qu'on conserve dans le temple, et après sa mort le daïri est révéré comme kami ou esprit. Ces baguettes de bois entourées de branches de verdure et d'instruments de musique, nous rappellent fortement les baguettes de Sitel-Nazuenziap avec les feuilles de séka et les cornes de Triton. Si nous ajoutons à cela que *ten-si*, ou *si-ten*, serait énoncé par les Ualanais comme *si-tel*, plutôt que de toute autre manière, la ressemblance entre *sake* et *séka*, et la consonnance tout-à-fait japonaise de quelques noms mentionnés dans leur prière, comme, par exemple, *kajoua-sin-liaga*, *kajoua-sin-nionfou*, nous serons involontairement amenés à conjecturer qu'à une époque quelconque, un bâtiment japonais aborda les rivages d'Ualan, et que les hommes qui le montaient communiquèrent aux

insulaires la connaissance de leurs traditions et de leurs cérémonies, qui naturellement, avec le temps, durent éprouver de grands changements.

FIN DU PREMIER VOLUME.

L'auteur n'ayant pu surveiller l'impression du texte, il s'y est glissé quelques erreurs que le lecteur est prié de corriger avant la lecture.

ERRATA DU PREMIER VOLUME.

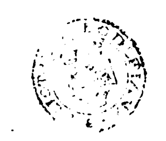
N. B. On a marqué d'une * les lignes qui sont comptées d'en bas.

TITRE... *Au lieu de* F. Boyé, *lisez* J. Boyé.

Page.	Ligne.	Au lieu de	Lisez
VII	4.	Tidji,	Fidji.
XII	4.	Tomine,	Fomine.
XII	9.	Jieghinsky,	Ijighinsky.
XIV	5.	1825,	1826.
XIX	5.	cellection,	collection.
53	9.	sont contrefaits,	ont les jambes tortues.
64	25.	dc dix à.... toises,	de soixante-dix à dix toises.
73	3.	Lantaro,	Lautaro.
92	8.	de déclinaison,	d'inclinaison.
98	9.	bay darkes,	baïdarkes.
103	26.	le signal, des cris,	le signal des cris.
106	3.*	bancs,	baux.
110	26.	d'Urangell,	de Wrangell.
112	3.*	il n'y a pas,	il n'y en a pas.
118	12.	Pribytoff,	Pribyloff.
152	20.	Pavlosky,	Pavlofsky.
153	1.	Pavlosky,	Pavlofsky.
155	5.*	Pavlosky,	Pavlofsky.
156	14.	Pavlosky,	Pavlofsky.
172	4.	Kenaïsty,	Kenaïsky.
173	7.	Athka,	Atkha.
176	3.*	25000,	2500.
184	6.	et plus de 7 mille jeunes,	et plus de 7 mille en y comptant les jeunes.
192	7.	Ariane,	Arion.

★

Page.	Ligne.				
196	8.*	*Au lieu de*	narrations,	*lisez*	discours.
208	13.	——	es femmes,	——	Les femmes.
231	20.	——	dix,	——	soixante-dix.
237	19.	——	tannáakhkadalik,	——	tanná-akhkadalik.
240	15.	——	adágone,	——	adágane.
242	16.	——	likka,	——	lik, ka.
242	17.	——	doukakoukking,	——	doukakoukkhing.
245	4.	——	kkoum-aikkh,	——	kkhoum-aikkh.
251	1.	——	est d'environ 300 pieds,	——	est de plus de mille pieds anglais.
257	26.	——	3 mille,	——	53 mille.
265	4.	——	Blynies,	——	Blijnies.
269	17.	——	d'environ trois cents pieds,	——	de 930 pieds anglais.
295	15.	——	me chambre,	——	ma chambre.
318	1.	——	Martens,	——	Mertens.
322	17.	——	ma?	——	mea?
341	25.	——	N° q,	——	N° 9.
344	10.*	——	Fouornceng,	——	Fouomceng.
348	13.	——	ni seul mot,	——	ni un seul mot.
	14.	——	un ne vis,	——	ni ne vis.
393	25.	——	pl. +,	——	pl. 19.
408	4.*	——	kompferiana,	——	kaempferiana.

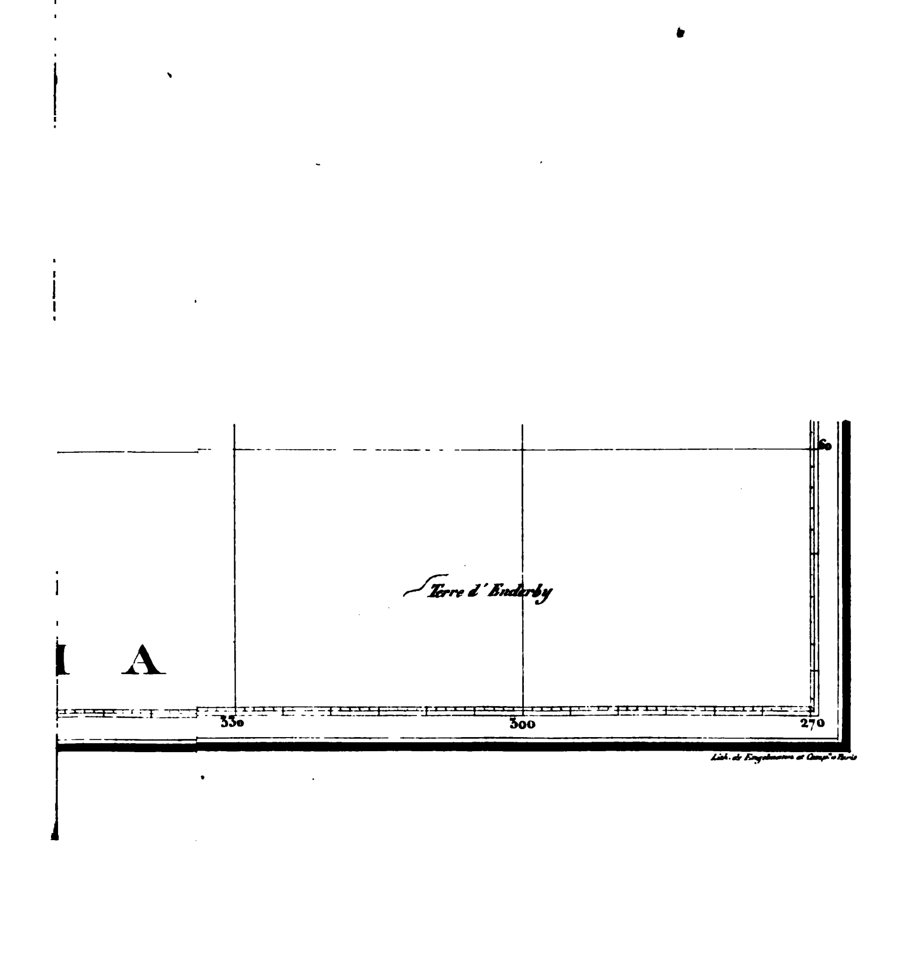


ADDITION AU CHAPITRE V.

En comparant ce résultat de la température moyenne de Novo-Arkhangelsk avec sa formule qui exprime la distribution de la chaleur à la surface de la terre, le docteur Brewster a conçu des doutes sur l'exactitude du résultat en question, vu que, d'après la formule, la température de cet endroit devait être plus basse de plusieurs degrés. (Voyez *The London* et *Edinburgh Philosophical Magazine*, et *Journal of science. Third series.* Vol. I, n° 6.) Nous avons eu l'occasion de voir le Journal météorologique pour l'an 1833, tenu par le gouverneur actuel des colonies, qui donne un résultat presque identique. Un extrait de ce journal sera publié dans les mémoires de l'Académie Impériale des Sciences; il suffira d'observer ici que les moyennes des *maxima* et des *minima* mensuels sont respectivement + 8°,53 et + 5°, 15, et la température moyenne de l'année + 6°,84, affectée de la même erreur que nous avons indiquée dans la table, parce que les observations ont été faites ici, comme dans le premier cas, entre huit heures du matin et neuf heures du soir.

ADDITION A LA PAGE 339.

Un nouveau calcul, avec des éléments corrigés, a donné pour la hauteur du morne Buache deux mille dix-neuf pieds, et pour celle du morne de Crozer dix-huit cent quatre-vingt-quatorze pieds, mesure anglaise.


60
Terre d' Enderby
I A
330
300
270
Lith. de Engelmann et Comp.ie à Paris

